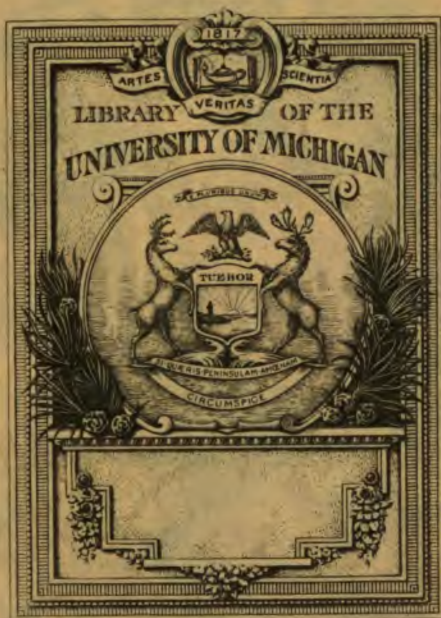
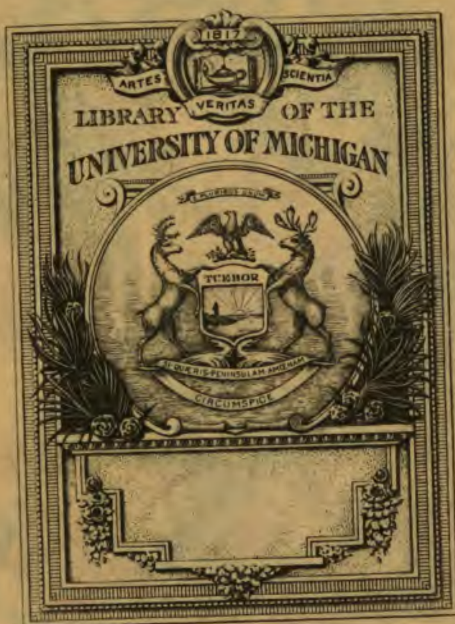

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Digitized by Google

HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST,

OU

Analyse raisonnée des Evangiles.

ECCE HOMO.

Pudet me humani generis, cujus mentes & aures talia ferre potuerunt.

S. AUGUSTIN.



A AMSTERDAM,

1778.

EPITRE
A URANIE (*).

TU veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
De la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie;
Et que ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie?
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en libertin la Loi qui les condamne.
Examinateur scrupuleux
De ce redoutable mystere,

(*) Cette Epître parut en 1732 : elle fut dédié à Madame la Comtesse de Rupelmonde, Dame du Palais de la Reine. Quoique ce beau morceau de Poësie soit déjà connu du Public, comme il est devenu assez rare, on a cru qu'on ne seroit pas faché de le trouver à la tête d'un Ouvrage avec lequel il a beaucoup de rapport.

Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix que l'Europe révère.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son temple à mon œil téméraire;
Mais la raison qui m'y conduit
Fait marcher devant moi le flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévere,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir;
Qui nous créa d'abord à lui-même semblables
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourmens plus insuportables.
Sa main créoit à peine une ame à son image
Qu'on l'en vit soudain repentir;
Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage,
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtriere.
Du monde épouvanté sappant les fondemens,
Dans un déluge d'eau détruit en même tems
Les sacriléges habitans
Qui remplissoient la terre entiere

De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra par d'heureux changemens
Sous un ciel épuré redonner la lumiere
A de nouveaux humains, à des cœurs innocens,
De sa lente sagesse aimables monumens?
Non ; il tire de la poussiere
Un nouveau Peuple de Tyrans :
Une race livrée à ses emportemens,
Plus coupable que la premiere.
Que fera-t-il? quels foudres éclatans
Vont sur ces malheureux lancer ses mains séveres?
Va-t-il dans le Cahos lancer les élémens?
Ecoutez, ô! prodige! ô tendresse, ô Mysteres!
Il venoit de noyer les Peres!
Il va mourir pour les Enfans!
Il est un Peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage
Et l'éternel mépris des autres nations;
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce Peuple odieux :
Dans le flanc d'une Juive il vient prendre naissance
Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux.
Les infirmités de l'enfance.
Longtems vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdu dans ce lâche exercice,

Il prêche enfin le Peuple Iduméen
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa clémence facile
Quand, remontant aux Cieux, il reprend son couroux;
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes
Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits!
Ce Dieu poursuit encor, aveugle en sa colere,
Sur les derniers Enfans l'erreur du premier Pere:
Il en demande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge,
De ces obscurités où lui-même il les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'univers!
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil;
Vous nations hyperborées,
Vous, que l'erreur nourrit dans un profond sommeil,

Vous ferez donc un jour à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas sçu qu'autrefois
Dans un autre hémisphère, aux plaines Idumées
Le fils d'un Charpentier expira sur la Croix!
Non, je ne connois point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirois le déshonorer
Par un si criminel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des Cieux
Ma voix pitoyable & sincère!
Mon incrédulité ne doit point te déplaire:
Mon cœur est ouvert à tes yeux:
On te fait un Tyran, je cherche en toi un Pere:
Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.
Ciel! ô Ciel! quel objet vient s'offrir à ma vue!
Je reconnois le Christ puissant & glorieux;
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix se présente à mes yeux.
Sous ses pas triomphans la mort est abatue,
Des portes de l'Enfer il sort victorieux;
Son régne est annoncé par la voix des Oracles,
Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs;
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs;

Ses exemples sont saints ; sa morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine,
Dans les plus grands malheurs, il nous offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonda sa Doctrine.
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui (*).
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie :
C'est à toi de chercher l'obscure vérité ;
A toi que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La Religion naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine éternelle ;
Crois que devant son trône en tout tems, en tous lieux
Le cœur du Juste est précieux ;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un Janséniste impitoyable
Et qu'un Jésuite ambitieux.
Et ! qu'importe en effet à quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux assidus ;
Si on peut l'offenser ; c'est par des injustices :
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

(*) Voyez ce qui est dit de cette Morale à la fin des Chapitres X & XVIII de l'histoire.

FIN.

PRE-

PRÉFACE.

LES Evangiles sont entre les mains de tout le monde, & cependant rien de plus rare que de trouver des Chrétiens vraiment instruits de l'histoire du fondateur de leur Religion ; d'un autre côté, parmi ceux qui ont lu cette histoire, il est plus rare encore d'en trouver qui ayent osé sérieusement l'examiner. Il faut pourtant convenir que l'ignorance des uns & le peu de réflexion des autres, sur un objet qu'ils regardent néanmoins comme infiniment important, peuvent venir du dégoût que doit naturellement causer la lecture du Nouveau Testament. En effet il régne dans cet ouvrage un désordre, une obscurité, une barbarie de stile très-propres à dérouter les ignorans, & à repousser les personnes éclairées. Il n'est guère d'histoire, soit ancienne, soit moderne, qui n'ait plus de méthode & de clarté que celle de Jésus-Christ, & nous ne voyons pas que l'Esprit Saint, qu'on en suppose l'auteur, ait surpassé, ni même égalé, un grand nombre d'historiens profanes, dont cependant les écrits ne sont point de la même conséquence pour le genre humain: Nos Théologiens conviennent eux-mêmes que les Apôtres étoient des hommes grossiers & peu instruit. Il ne paroît pas que l'Esprit de Dieu, qui les inspiroit, se soi

mis en peine de rectifier ces défauts en eux; au contraire; il semble les avoir adoptés lui-même, s'être accommodé à la foiblesse des lumieres de ses organes, & leur avoir inspiré des ouvrages dans lesquels on ne rencontre ni le jugement, ni l'ordre, ni la précision que l'on trouve dans quelques écrits humains. En conséquence les Evangiles nous présentent un assemblage confus de prodiges, d'anachronismes, de contradictions, dans lequel la critique est forcée de s'égarer, & qui feroit rejetter tout autre livre avec mépris.

C'est par des mysteres que l'on dispose les esprits à respecter la religion & ceux qui l'enseignent. On peut donc soupçonner que l'obscurité de ces écrits n'y a pas été répandue sans dessein. En matiere de religion il est à propos de ne jamais parler bien clairement. Des vérités simples & faciles à comprendre, ne frappent pas aussi vivement l'imagination des hommes; que des oracles ambigus & des mysteres impénétrables. D'ailleurs Jésus-Christ, quoique venu tout exprès pour éclairer le monde, devoit être pour le plus grand nombre des hommes une *pierre d'achoppement*. Tout annonce dans l'Evangile le petit nombre des élus, la difficulté du salut, le danger de raisonner; en un mot tout semble prouver que Dieu n'a envoyé son cher fils aux nations que pour leur tendre un piége, & pour qu'elles ne comprissent rien à la religion qu'il vouloit leur donner. En cela l'Eternel n'a paru se proposer que de jetter les mortels dans les

ténebres, dans la perplexité, dans une défiance d'eux-mêmes, dans des embarras continuels qui les obligeassent de recourir à chaque instans aux lumieres infaillibles de leurs Prêtres, & de rester à jamais sous la tutelle de l'Eglise. Ses Ministres, comme on sçait, possedent exclusivement le privilége d'entendre & d'expliquer les saintes Ecritures, & nul mortel ne peut se promettre d'obtenir le bonheur futur, s'il n'a pour leurs décisions la soumission qui leur est due.

Ainsi il n'appartient point au vulgaire d'examiner sa religion : à l'inspection seule de l'Evangile, tout Chrétien doit être convaincu que ce livre est divin; que chaque mot qu'il contient est inspiré par l'Esprit Saint (1), & que les explications que l'Eglise lui donne de cet ouvrage céleste, sont pareillement émanées du Très-Haut. Dans les premiers siècles du Christianisme, ceux qui embrasserent la Religion de Jésus n'étoient que des gens de la lie du peuple, par conséquent très-simples, peu

(1) Le sentiment de la plupart des Théologiens est que le Saint Esprit a révélé aux Ecrivains sacrés jusqu'à l'orthographe des mots qu'ils ont employés, jusqu'au point & aux virgules; mais en supposant la réalité de cette inspiration des Ecrivains sacrés, elle ne suffiroit pas encore; il faudroit de plus que l'on pût nous garantir que tous les Copistes & tous les Moines des siècles d'ignorance, qui nous ont transmis les Ecrits révélés, n'ont fait aucune fautes en les transcrivant; un point ou une virgule déplacés, suffisent, comme ont sçait, pour altérer totalement le sens d'un passage.

versés dans les Lettres, disposés à croire toutes les merveilles qu'on voulut leur annoncer. Jésus lui-même dans ses prédications ne s'adressa qu'à des hommes grossiers; il ne voulut avoir affaire qu'à des gens de cette trempe; il refusa constamment d'opérer des miracles en présence des personnes les plus clairvoyantes de sa nation; il déclama, sans cesse contre les Sçavans, les Docteurs & les riches; en un mot contre ceux dans lesquels il ne pouvoit trouver la souplesse requise pour adopter ses maximes. Nous le voyons continuellement vanter la pauvreté d'esprit, la simplicité, la foi (2).

Ses Disciples, & depuis les Ministres de l'Eglise, on suivi fidélement ses traces; ils ont toujours représenté la foi, ou la soumission aveugle, comme la premiere des vertus, comme la disposition la plus agréable à Dieu, la plus nécessaire au salut. Ce principe servit toujour de base à la Religion Chrétienne, & surtout à la puissance du Clergé. En conséquence les Pasteurs, qui succéderent aux Apôtres, eurent le plus grand soin de soustraire les Evangiles aux regards de tous ceux qui n'étoienr pas initiés aux mysteres de la Re-

(2) Nous voyons que Jésus-Christ inculque la foi dans tous ses discours & sur-tout dans St. Matthieu Chap. XXI. vers. 21, 22. dans St. Marc Chap. XVI. vers. 16. *Celui qui a de la foi, transportera des montagnes. Celui qui croira & sera batisé, sera sauvé*, &c. Plusieurs Sectes Chrétiennes croyent d'après ces passages que la foi même sans les œuvres, suffit pour sauver.

ligion. On ne montroit ces livres qu'à ceux dont ont avoit éprouvé la foi, c'eſt-à-dire, qu'on ſçavoit diſpoſés d'avance à les regarder comme divins. Nous voyons que cet eſprit myſtérieux s'eſt perpétué juſqu'à nos jours. La lecture de l'Evangile eſt en pluſieurs pays rigoureuſement interdite au commun des Chrétiens, ſur-tout dans la Communion Romaine, dont le Clergé eſt le plus au fait de la maniere de gouverner les hommes. Le Concile de Trente a décidé de la façon la plus formelle que *c'eſt à l'Egliſe ſeule qu'il appartient de juger du véritable ſens des Ecritures & d'en donner l'interprétation* (3).

Il eſt vrai que la lecture des Livres ſaints eſt permiſe, & même recommandée aux *Proteſtans*, c'eſt-à-dire à ceux des Chrétiens qui ſe ſont depuis quelques ſiècles ſéparés de l'Egliſe Romaine; bien plus; il leur eſt enjoint d'examiner leur Religion; mais la foi doit toujours précéder cette lecture & ſuivre cet examen; enſorte qu'avant de lire; un Proteſtant eſt tenu de croire que l'Evangile eſt divin; & l'examen qu'il en fait n'eſt valable que lorſqu'il y trouve ce que les Miniſtres de ſa ſecte ont réſolu qu'il y trouvât; ſans cela il eſt regardé comme un impie, & ſouvent il eſt puni de ſon peu de lumieres.

(2) *Concil. Trident. Seſſ.* IV. Le Cardinal Pallavicini, dans ſon hiſtoire du Concile de Trente, tranche toute difficulté en diſant que *toute la foi des Chrétiens n'eſt fondée que ſur un ſeul article, ſçavoir ſur l'autorité infaillible de l'Egliſe.*

Il faut dont conclure que le salut des Chrétiens n'est attaché ni à la lecture ni à l'intelligence de l'Evangile & des Livres saints, mais à la ferme croyance que ces livres sont divins. Si par malheur la lecture ou l'examen qu'il en fait ne s'accorde pas avec les décisions, les interprétations, les commentaires de l'Eglise (c'est-à-dire, des Prêtres, qui, préposés à chaque secte réglent sa façon particuliere de lire & d'entendre les Ecritures) il est en danger de se perdre & d'encourir la damnation éternelle. Pour lire l'Evangile, il faut commencer par avoir de la foi, c'est-à-dire, être disposé à croire aveuglément tout ce que ce livre contient; pour examiner cet Evangile, il faut encore de la foi, c'est-à-dire, être fermement résolu à n'y trouver rien que de saint & d'adorable, Enfin pour entendre l'Evangile; il faut encore de la foi, c'est-à-dire une ferme persuasion que nos Prêtres ne peuvent jamais ni se tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres, dans la façon dont ils expliquent le livre que nous lisons. „ Croyez, nous disent-ils; sur notre pa-
„ role, que ce livre est l'ouvrage de Dieu lui-
„ même; vous seriez damnés si vous osiez en
„ douter. Ne pouvez-vous rien comprendre à
„ ce que Dieu vous y révéle ? croyez toujours:
„ Dieu s'est révélé pour n'être point compris (4).

(4) *Proverbes de Salomon, Ch. XXV. vers.* 2. C'est sur cette maxime odieuse, & déshonorante pour la divinité, que tous les *Mysteres* sont fondés. De quel droit S. Justin reprochoit-il aux Payens l'impiété d'un de leurs Poëtes qui avoit dit *que les Dieux la plupart du tems s'amusoient à*

„ *La gloire de Dieu est de cacher sa parole*; ou „ plutôt, en parlant d'une façon intelligible, „ Dieu ne vous fait-il pas connoître qu'il veut „ qu'on s'en rapporte à nous, qui sommes les „ confidens de ses importans secrets? vérité „ dont vous ne pouvez douter, vû que nous „ persécutons dans ce monde, & nous dam„ nons dans l'autre quiconque ose récuser le „ témoignage que nous nous rendons à nous„ mêmes. "

Quelque vicieux que ce raisonnement puisse paroître à des profanes, il suffit à la plupart des Croyans; en conséquence, ou ils ne lisent point l'Evangile, ou s'ils le lisent, ils ne l'examinent point; ou s'ils l'examinent, c'est avec des yeux prévenus, & dans la ferme résolution de n'y trouver que ce qui sera conforme à leurs préventions & aux intérêts de leurs guides. D'après ses craintes & ses préjugés un Chrétien se croit perdu lorsqu'il trouve dans les Livres saints des raisons de douter de la véracité de ses Prêtres.

Avec ces dispositions il n'est point surprenant de voir les hommes persister dans leurs ignorance, & se faire un mérite de repousser les lumieres que la raison leurs présente. C'est ainsi que l'erreur se perpétue, que les peu-

à tromper les hommes? Toute la Bible n'est-elle pas un piége continuel tendu à l'esprit humain? Toute la conduite du Christ, suivant l'Evangile même, n'est-elle pas un piége tendu aux Juifs, afin qu'en écoutant ils n'entendissent pas, & qu'en voyant, ils ne crussent point au Messie?

ples, de moitié avec ceux qui les trompent, accordent à des fourbes intéressés une confiance sans bornes dans la chose qu'ils regardent comme la plus importante à leur propre bonheur.

Cependant les ténebres répandues depuis tant de siècles sur l'esprit humain, commencent à se dissiper; malgré les soins tyranniques de ses guides soupçonneux, l'homme semble vouloir sortir de l'enfance où tant de causes réunies s'efforcent de le retenir. L'ignorance dans laquelle le Sacerdoce nourrissoit les peuples crédules est au moins disparut pour un grand nombre de personnes; le despotisme des Prêtres s'est affoibli dans plusieurs Etats florissans; la science a rendu les esprits plus libres, & bien des gens commencent à rougir des fers honteux dans lesquels le Clergé a fait longtems gémir les Rois & les peuples. En un mot l'esprit humain semble faire des efforts en tout pays pour briser ses chaînes.

Cela posé, nous allons examiner sans préjugés la vie de Jésus-Christ. Nous ne puiserons nos faits que dans les Evangiles mêmes, c'est-à-dire, dans des mémoires respectés & avoués par les Docteurs de la Religion Chrétienne. Nous employerons les secours de la critique pour éclaircir ces mêmes faits. Nous exposerons de la façon la plus simple la conduite, les maximes & la politique d'un Législateur obscur, qui depuis sa mort s'est acquis une célébrité, laquelle il n'y a pas lieu de présumer qu'il ait prétendu de son vivant. Nous considérons dans son berceau une Religion, qui, destinée d'abord uniquement à la populace la plus vile de la nation la plus abjecte, la plus cré-

crédule, la plus stupide de la terre, est devenue peu à peu la maîtresse des Romains, le flambeau des nations, la Souveraine absolue des Monarques Européens, l'arbitre des destinées des peuples, la cause de l'amitié ou de la haine qu'ils se portent, le ciment qui sert à fortifier leurs alliances ou leurs discordes, le levain toujours prêt à mettre les esprits en fermentation.

En un mot nous verrons un artisan, enthousiaste mélancolique & jongleur maladroit, sortir d'un chantier pour séduire des hommes de sa classe, échouer dans tous ses projets, être puni comme un perturbateur public, mourir sur une croix, & cependant après sa mort devenir le Législateur & le Dieu d'un grand nombre de peuples, & se faire adorer par des Etres qui se piquent de bon sens.

Il y a tout lieu de croire que si l'Esprit Saint eût prévu la fortune éclatante que devoit faire un jour la Religion de Jésus; s'il eût pu pressentir qu'elle dût être par la suite des tems reçue par des Rois, des Nations civilisées, des Sçavans, des personnes de la bonne compagnie; s'il eût soupçonné que cette Religion pouvoit être examinée, analysée, discutée, critiquée par des Logiciens; il y a, dis-je, lieu de croire qu'il nous auroit laissé sur la vie & la doctrine de son fondateur des mémoires moins informes, des faits mieux circonstanciés, des preuves plus autentiques, en un mot des matériaux mieux digérés que ceux qui nous restent. Il eût choisi des Ecrivains plus habiles que

ceux qu'il a inspirés, pour transmettre aux nations les harangues & les actions du Sauveur du monde; il l'eût du moins fait agir & parler d'une maniere plus digne d'un Dieu; il eût mis dans sa bouche un langage plus noble, plus clair, plus persuasif; il eût employé des moyens plus sûrs de convaincre la raison rebelle & de confondre l'incrédulité.

Rien de tout cela n'est arrivé; l'Evangile n'est qu'un Roman Oriental, dégoûtant pour tout homme de bon sens, & qui ne semble s'adresser qu'à des ignorans, des stupides, des gens de la lie du peuple, les seuls qu'il puisse séduire (5). La critique n'y trouve nulle liaison dans les faits, nul accord dans les circonstances, nulle suite dans les principes, nulle uniformité dans les récits. Quatre hommes grossiers & sans lettres passent pour les véritables auteurs des mémoires qui contiennent la vie de de Jésus-Christ; c'est sur leur témoignage que les Chrétiens se croyent obligés d'admettre la Religion qu'ils professent, & d'adopter sans examen les faits les plus contradictoires, les actions les plus incroyables, les prodiges les plus étonnans, le système le plus décousu, la doctrine la plus inintelligible, les mysteres les plus révoltans!

(5) Victor de Tunis nous apprend que dans le VIe. siécle l'Empereur Anastase fit corriger les Evangiles comme les ouvrages composés par des sots ou des gens sans lumieres. *Messala consule, Anastasio Imperatore jubente, Evangelia, tanquam ab* IDIOTIS *Evangelistis composita, reprehenduntur & emendantur.*

Cependant, en supposant que les Evangiles que nous avons entre les mains sont des auteurs à qui on les attribue, c'est-à-dire, ont été véritablement écrits par des Apôtres ou des Disciples des Apôtres, ne sembleroit-il pas que par-là-même leur témoignage devroit être suspect? Des hommes que l'on nous annonce comme ignorans & dépourvus de lumieres, n'ont-ils pas pu se tromper? Des Enthousiastes, des Fanatiques très-crédules n'ont-ils pas pu s'imaginer avoir vu bien des choses qui n'ont jamais existé, n'ont-ils pas été les dupes de la séduction? Des Imposteurs, fortement attachés à une secte qui les faisoit subsister, & qu'ils avoient par conséquent intérêts de soutenir, n'ont-ils pa pu attester des miracles & publier des faits dont ils connoissoient très-bien la fausseté? D'un autre côté les premiers Chrétiens, par une *pieuse fraude,* n'o nt-ils point pu par la suite ajouter ou retrancher des choses essentielles aux ouvrages qu'on attribue à ces Apôtres? Au moins est-il certain qu'Origene se récrioit déjà dans le troisieme siècle contre la corruption des manuscrits. *Que dirons-nous,* dit-il, *des erreurs des copistes, & de la témérité impie qu'ils ont de corriger le texte? Que dirons-nous de la licence de ceux qui se mêlent d'interpoler ou d'effacer à leur gré?*

Toutes ces questions forment sans doute des préjugés légitimes contre ceux à qui l'on fait honneur des Evangiles, & contre la pureté du Texte de ces Evangiles mêmes. Au reste, il est très-difficile de s'assurer avec quelque degré de

certitude si ces Evangiles sont des auteurs dont ils portent les noms. En effet tout nous prouve que dans les premiers siècles du Christianisme il y eut un très-grand nombre d'Evangiles différens les uns des autres, composés pour l'usage des diverses Eglises, & des diverses sectes de la Religion Chrétienne. Cette vérité a été reconnue par les historiens Ecclésiastiques les plus accrédités (6). Il y a donc lieu de

(6) Voyez *Tillemont. Tome II. pag.* 47. 257. 438. *S. Epiphan. Homil.* 34. Le célebre Henri Dowel assure que ce ne fût que sous le *regne de Trajan, ou même d'Adrien, c'est-à-dire, plus d'un siecle après J. C., que l'on fit un recueil ou Canon des Ecrits qui composent le nouveau Testament* : ces Ecrits jusqu'alors avoient été cachés dans les archives des Eglises, & étoient entre les mains des Prêtres, qui pouvoient en disposer à leur gré. *V. H. Dodwelli dissertationes in Irenæum. pag.* 66. *& suiv.* (On peut encore y joindre l'ouvrage profond de M. Fréret, publié en 1766 sous le titre d'*Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne.*) Au reste il est évident que parmi les Docteurs des premiers Chrétiens il s'est trouvé un grand nombre de pieux faussaires, qui, pour faire valoir leur cause, ont supposé & forgé des Evangiles, des Légendes, des Romans, des Oracles de Sibylles, en un mot des ouvrages dont l'imposture & la folie ont été si frappantes, que l'Eglise elle-même a été forcée de les rejetter. Pour se convaincre du fait on n'a qu'à jetter les yeux sur l'ouvrage qui a pour titre : *Codex Apocryphus Novi Testamenti* publié par *J. A. Fabricius, Hamburgi* 1719. La mode de faire des Romans Evangéliques n'est pas encore passée dans l'Eglise Romaine. Un Jésuite nommé le P. *Jérôme Xavier*, Missionnaire en Perse, composa en langue Persanne une histoire ridicule de Jésus, de sa mere & de S. Pierre, qui a été publiée en Persan & en Latin sous le titre de *Historia Christi Persica. in-4°. Lugd. Batav.* 1639.

soupçonner que ceux qui composoient ces Evangiles, dans la vûe de leur donner plus de poids, ont pû les attribuer à des Apôtres ou des Disciples, qui dans le vrai n'y avoient eu aucune part. Cette idée une fois adoptée par des Chrétiens ignorans & crédules, a pu se transmettre d'âges en âges, & passer à la fin pour indubitable dans des tems où il n'étoit plus possible de constater ni les auteurs ni les faits rapportés *.

Quoi qu'il en soit, dans une cinquantaine d'*Evangiles* dont le Christianisme fut inondé

Tout le monde connoît *l'histoire du peuple de Dieu*, tout récemment publiée par le R. P. Berruyer. On sait que dans le 13e. siècle les Freres Mineurs composerent un livre sous le titre d'*Evangile éternelle*. En un mot dans tous les tems, des Chrétiens, soit orthodoxes, soit hérétiques, se sont pieusement occupés à tromper les simples. Quelques-uns ont été jusqu'à supposer des ouvrages à Jésus, dont nous avons une Lettre au Roi *Abgare*. Il est bon de remarquer que des Auteurs approuvés par l'Eglise, tels que S. Clément Romain, S. Ignace Martyr, S. Justin, S Clément d'Alexandrie, ont cité des passages qui ne se trouvent point dans les IV Evangiles qu'on admet à présent. Quand la Religion Chrétienne fut établie & eut été adoptée par des personnes moins stupides que ses premiers adhérens, les chefs de l'Eglise, craignant de se rendre méprisables eux-mêmes, firent un triage parmi les recueils de fables dont on étoit inondé, & déclarerent *apocryphes* des ouvrages qu'ils jugerent capables de décréditer les auteurs respectables à qui on les attribuoit. Il paroît cependant que ces ouvrages avoient été précédemment admis & cités par des Docteurs moins difficile, que leurs successeurs. Ces Ecrits, dont quelques-uns nous restent, prouvent & l'effronterie de leurs fabricateurs & l'imbécilité des premiers Chrétiens, à qui l'on présentoit de semblables Romans.

dans son commencement, l'Eglise, assemblée en Concile à Nicée, en choisit quatre seulement, & rejetta tous les autres, comme apocryphes, quoiqu'ils n'eussent rien de plus ridicule que ceux qui furent admis. Ainsi au bout de trois siècles (c'est-à-dire, l'an 325 de l'Ere Chrétienne) des Evêques déciderent que ces quatre Evangiles étoient les seuls que l'on dût adopter, ou qui eussent été véritablement inspirés par le St. Esprit. Un miracle leur fit découvrir cette importante vérité, difficile à démèler dans un tems déja très-éloigné de celui des Apôtres. On plaça, dit-on, pêle-mêle les livres apocryphes & les livres autentiques sous un autel; les Peres du Concile se mirent en prieres pour obtenir du Seigneur qu'il permit que les livres faux ou douteux restassent sous l'autel, tandis que ceux qui seraient vraiment inspirés par le Saint-Esprit viendroient se placer d'eux-mèmes sur cet autel, ce qui ne manqua pas d'arriver. C'est donc de ce miracle que dépend notre foi! C'est à lui que les Chrétiens doivent l'assurance de posséder des Evangiles vrais, ou des mémoires fideles sur la vie de Jésus-Christ! C'est-là uniquement qu'il leur est permis de puiser les principes de leur croyance & les régles de la conduite qu'ils doivent tenir pour se procurer le salut éternel!

Cela posé l'autorité des livres qui servent de base à la Religion Chrétienne, n'est fondée que sur l'autorité d'un Concile, c'est-à-dire, d'une assemblée de Prêtres & d'Evêques. Mais ces Evêques & ces Prêtres, juges & parties dans cette affaire à laquelle ils étoient visible-

ment intéressés, n'ont-ils pas pu se tromper? Indépendamment du miracle apocryphe qui leur fit distinguer les vrais Evangiles des faux, ont-ils eu quelque signe propre à leur faire distinguer les écrits qu'il falloit admettre de ceux que l'on devoit rejetter?

On nous dira que l'Eglise, assemblée dans un Concile général, est infaillible; que l'Esprit Saint l'inspire alors, & que ses décisions doivent être regardées comme celles de Dieu lui-même. Si nous demandons où est la preuve que l'Eglise jouisse de cette infaillibilité; on nous répondra que l'Evangile l'assure, & que Jésus-Christ a formellement promis d'assister son Eglise de ses lumieres, jusqu'à la consommation des siècles. Sur quoi les incrédules répliqueront que l'Eglise ou ses Ministres se font donc des droits à eux-mêmes, vu que c'est leur autorité qui seule établit l'autenticité de ces livres dans lesquels leur autorité propre est établie; ce qui est visiblement un cercle vicieux. En un mot une assemblée d'Evêques & de Prêtres a décidé que les livres qui leur attribuent une autorité infaillible ont été divinement inspirés.

Malgré cette décision, il nous reste pourtant encore quelques difficultés sur l'autenticité des Evangiles. En premier lieu, l'on pourroit demander si la décision du Concile de Nicée, composée de 318 Evêques, doit être regardée comme celle de l'Eglise universelle? Tous ceux qui formoient cette assemblée ont-ils été parfaitement d'accord entre eux? N'y eut-il point de disputes entre ces hommes inspirés par l'Esprit

Saint? Leur décision fut-elle unanimement acceptée? L'autorité séculiere de Constantin n'eut-elle pas beaucoup de part à l'acceptation des Décrets de ce fameux Concile? Dans ce cas ne seroit-ce pas la puissance Impériale qui auroit, bien plus que l'autorité Spirituelle, décidé de l'autenticité des Evangiles?

En second lieu, beaucoup de Théologiens conviennent que l'Eglise universelle, quoiqu'infaillible dans le dogme, peut errer dans les faits: or il est évident que dans le cas dont il s'agit le dogme dépend des faits. En effet avant de décider si les dogmes contenus dans les Evangiles sont divins, il eût fallu sçavoir, à n'en pouvoir douter, si les quatre Evangiles en question ont été réellement écrits par les auteurs inspirés à qui on les attribue, ce qui est visiblement un fait. Il auroit fallu sçavoir de plus si ces Evangiles n'ont jamais été altérés, tronqués, augmentés, interpolés, falsifiés par les différentes mains par lesquels ils ont passé pendant le cours de trois siècles; ce qui est encore un fait. Les Prêtres du Concile ont-ils pu nous garantir infailliblement la probité de tous les dépositaires de ces écrits, l'exactitude de tous les copistes? Ces Peres ont-ils pu décider sans appel que pendant un si longtems personne n'eut inséré dans ces mémoires des récits merveilleux ou des dogmes inconnus des écrivains que l'on en suppose les auteurs? L'Histoire Ecclésiastique ne nous apprend-elle pas que dès l'origine du Christianisme il y eut des schismes, des disputes, des hérésies & des sectes sans nombre, & que chacun des disputans fondoit également

son opinion sur l'Evangile? Du tems même du Concile de Nicée ne trouvons-nous pas que l'Eglise entiere étoit divisée sur l'article fondamental de la Religion Chrétienne, je veux dire, sur la Divinité de Jésus-Christ?

Ainsi en regardant la chose de près, nous trouverons que le Concile de Nicée fut le véritable instituteur de la Religion Chrétienne, qui jusqu'à lui erroit à l'avanture, ne sçavoit à quoi s'en tenir, ignoroit si Jésus étoit un Dieu, n'avoit point d'Evangiles autentiques, manquoit d'une loi sûre, n'avoit aucun corps de doctrine à laquelle on pût se fier. Un nombre d'Evêques & de Prêtres, très-petit en comparaison de ceux qui composoient toute l'Eglise Chrétienne, & ces Evêques, très-peu d'accord entre eux, ont décidé de la chose la plus essentielle au salut des nations. Ils ont décidé de la Divinité de Jésus; ils ont décidé de l'autenticité des Evangiles; ils ont décidé que d'après ces Evangiles leur autorité propre devoit être réputée infaillible; en un mot ils ont décidé de la foi. Cependant leurs décisions seroient demeurées sans forces si elles n'eussent été appuyées de l'autorité de Constantin; ce Prince fit prévaloir l'opinion de ceux des Peres du Concile qui sçurent pour un tems l'attirer de leur côté (7),

(7) L'Histoire Ecclésiastique nous prouve que Constantin par la suite persécuta S. Athanase, l'exila à Trêves, & mourut Arien. Son fils Constantius vécut & mourut dans la même secte. Bien plus, le P. Pétau, Jésuite, ainsi que d'autres Sçavans, a cru qu'avant le Concile de Nicée l'Eglise étoit *Socinienne* ou *Arienne*. Au moins est-il certain que le mot *consubstantiel*, qui fut adopté & consacré

& qui parmi cette foule d'Evangiles & d'écrits, dont le Christianisme étoit inondé, ne manquerent pas de déclarer divins ceux qu'ils jugerent les plus conformes à leurs opinions particulieres ou à la faction dominante. Dans la Religion, comme ailleurs, *la raison du plus fort est toujours la meilleure.*

Voilà donc en dernier ressort l'autorité d'un Empereur qui décide des points capitaux de la Religion Chrétienne ! Cet Empereur très-peu sûr de sa foi, décide jusqu'à nouvel ordre, que Jésus est un Dieu *consubstantiel* à son pere, & force d'admettre comme inspiré les quatre Evangiles que nous avons entre les mains ; c'est dans ces mémoires, exclusivement adoptés par quelques Peres du Concile de Nicée ; par eux attribués à des Apôtres, ou à des témoins irréprochables, inspirés par l'Esprit Saint ; par eux proposés comme devant servir de régle aux Chrétiens, que nous allons chercher les matériaux de notre histoire. Nous les présenterons avec fidélité ; nous comparerons & nous rapprocherons les récits souvent discordans, qu'ils contiennent ; nous verrons si les faits qu'ils nous offrent sont dignes de Dieu & propres à procurer aux hommes les avantages qu'ils atten-

tueré par ce Concile, avoit été proscrit & condamné par le Concile d'Antioche, tenu contre le fameux *Paul de Samosate*. Mais nos Docteurs ont la ressource de dire avec *S. Augustin* que les anciens Conciles généraux eux-mêmes sont corrigés par des Conciles postérieurs : *Ipsa plenaria Concilia priora a posterioribus emendantur* : ou bien ils nous disent avec le Cardinal de Cusa, *que l'Eglise, en changeant d'avis, nous oblige de croire que Dieu en change aussi.* C'est ainsi que le Clergé se joue des Chrétiens !

dent. Cet examen pourra nous mettre à portée de juger sainement de la Religion Chrétienne, du degré de confiance que l'on doit avoir en elle, de l'estime que l'on doit faire de ses leçons & de ses dogmes, de l'idée que l'on peut se former de Jésus son fondateur.

Quoique pour composer cette histoire nous nous soyons fait la loi de n'employer que les Evangiles, c'est-à-dire, des matériaux approuvés par l'Eglise, nous n'osons pourtant nous flatter qu'elle plaise à tout le monde, ni même que l'Eglise adopte notre travail. Les rapprochemens que nous ferons, les interprétations que nous donnerons, les réflexions que nous présenterons aux lecteurs ne seront pas toujours entiérement conformes aux vues de nos guides spirituels, dont la plupart sont ennemis de tout examen. Mais nous leur représenterons que la critique donne un nouveau lustre à la vérité; que rejetter tout examen c'est reconnoître la foiblesse de sa cause; que ne vouloir pas qu'on la discute c'est avouer qu'elle est incapable de soutenir aucune épreuve.

Si l'on nous dit que nos idées sont entiérement opposées aux décisions des Conciles, des Peres, de l'Eglise universelle; nous répondrons que d'après les livres sacrés la résistance n'est pas toujours un crime; nous nous appuyerons de l'exemple d'un Apôtre, à qui la Religion Chrétienne a les plus grandes obligations, que dis-je! à qui seul elle doit peut-être son existence. Or cet Apôtre se glorifie *d'avoir résisté en face* au grand St. Pierre, ce Chef visible de l'Eglise, établi par Jésus-Christ lui-même pour paître son

troupeau, & dont par conféquent l'infaillibilité eft pour le moins auffi probable que celle de fes fucceffeurs, & même que celle de l'Eglife affemblée en Concile Oecuménique.

Si l'on nous taxe d'*innover*, nous nous appuyerons de l'exemple de Jéfus-Chrift lui-même, qui fut regardé comme un *novateur* par les Juifs, trop entêtés de leur antique loi, & qui fut le martyr de la réforme qu'il vouloit introduire. Cependant nous déclarons hautement n'avoir nulle envie de l'imiter en cela; nous ne voulons prêcher que jufqu'au martyre exclufivement. Si la doctrine qu'on préfente déplaît, comme l'auteur ne prétend point à l'infpiration divine, il laiffe à chacun la liberté de rejetter ou d'admettre fes interprétations, & fa façon d'envifager les chofes. Il ne menace point de tourmens éternels ceux qui réfifteront à fes arguments; il n'a point affez de crédit pour promettre le ciel à ceux qui s'y rendront; il ne prétend ni gêner, ni féduire ceux qui ne penfent pas comme lui; il voudroit feulement tranquilifer l'efprit, adoucir le fiel & calmer les paffions de ces perfonnes zélées, toujours prêtes à tourmenter leurs femblables pour des opinions, qui peuvent ne pas paroître égalementconvaincantes à tout le monde. Il fe propofe de faire fentir la ridicule cruauté de ces hommes de fang qui perfécutent pour des dogmes, qu'ils ne comprennent point eux-mêmes. Il ofe fe flatter que ceux des lecteurs qui liront cet examen de fang-froid reconnoîtront qu'il eft très-poffible de douter de l'infpiration des auteurs Evangéliques, & de la miffion divine

d'un Charlatan de Judée, sans cesser pour cela d'être honnète homme & raisonnable.

Ceux qui pourroient s'irriter contre cet ouvrage sont priés de se souvenir que la foi est un don du ciel, que *pauvreté n'est point vice.* Que si les Juifs n'ont point cru aux prodiges du Christ, dont ils furent les témoins, il est très-pardonnable d'en douter au bout de dix-huit siècles, surtout en trouvant ces merveilles transmises par des Ecrivains que le Saint-Esprit n'a pas jugé à propos d'inspirer uniformément, ni de mettre d'accord les uns avec les autres.

Enfin les dévots embrasés sont instamment suppliés de modérer leur sainte fureur, & de permettre à la douceur, si recommandée par leur divin Sauveur, de prendre quelquefois la place de ce zele amer & de cet esprit persécuteur qui fait tant d'ennemis à la Religion Chrétienne & à ses Docteurs. Qu'ils se souviennent donc que, si c'est à la patience ou à la tolérance que le Christ promet la possession de la terre, il est bien à craindre que peu à peu l'orgueil, l'intolérance, l'inhumanité ne fasse détester les Ministres de l'Eglise, & ne leur fasse perdre cet empire sur les esprits qui leur paroît si doux. S'ils veulent régner sur des hommes raisonnables, il faut qu'ils leur montrent de la raison, des lumieres, & sur-tout des vertus plus utiles que celles dont depuis longtems l'Evangile infecte les sociétés.

Jesus a dit de la façon la plus claire, *bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*; à moins que les interprêtes ne trou-

vassent que cela signifie qu'il faut persécuter, exterminer, égorger ceux que l'on veut attirer.

S'il étoit permis de citer la maxime d'un profane à côté de celle du fils de Dieu, nous rapporterions ici celle du profond Machiavel, qui dit que *les Empires se soutiennent par les mêmes voyes par lesquelles ils se sont établis.* C'est à force de douceur, de patience & de prévenances que les Disciples du Christ sont parvenus dans l'origine à faire adopter la Religion Chrétienne. Leurs successeurs n'ont usé de violence que lorsqu'ils se sont vus appuyés par des Tyrans dévôts. Depuis ce tems l'Evangile de la paix a été le signal de la guerre; les Disciples pacifiques de Jésus, devenus des guerriers implacables, se sont traités les uns les autres en bêtes féroces : l'Eglise s'est vue perpétuellement déchirée par des dissentions, des schismes, des factions. Si l'esprit primitif de patience & de douceur ne revient promptement au secours de la Religion, il est à craindre qu'elle ne devienne l'objet de la haine des nations, qui commencent à sentir que la morale est préférable à des dogmes obscurs, & que la paix vaut mieux que les fureurs sacrées des Ministres de l'Evangile.

On ne peut donc, pour leur propre intérêt, les exhorter trop vivement à la modération. Qu'ils imitent leur divin Maître qui jamais n'employa le pouvoir de son Pere pour exterminer les Juifs, dont il avoit tant à se plaindre : il ne fit point descendre des marées du ciel pour établir sa doctrine; il aima mieux se livrer lui-même au *bras séculier*, que d'y livrer les mécréans, que ses

prodiges & ses raisons victorieuses ne pouvoient persuader. Quoiqu'il fût dépositaire de la puissance du Très-Haut; quoiqu'il fût évidemment inspiré par son Esprit Saint; quoiqu'il eût à ses ordres tous les Anges du Paradis, nous ne voyons pas qu'il ait fait de grands miracles sur l'esprit de ses auditeurs; il leur permit de rester dans leur aveuglement, quoiqu'il ne fût venu que pour éclairer. Nous ne pouvons douter qu'une conduite si sage n'ait eu pour objet de faire sentir aux Pasteurs de son Eglise, (auxquels nous ne trouvons pas qu'il ait légué un pouvoir de convaincre & de convertir plus efficace qu'il n'avoit lui-même), que ce n'est point par la violence que l'on peut apprivoiser les esprits avec des choses incroyables, & qu'il ne seroit pas juste de forcer les autres de comprendre ce que, sans des graces d'en-haut, l'on seroit dans l'impossibilité de comprendre soi-même, ou ce que, même avec ces graces, on ne comprend que très-imparfaitement.

Mais il est tems de terminer la préface, peut-être déjà trop longue, d'un ouvrage, qui, même sans préambule, pourra bien ennuyer le Clergé & donner de l'humeur aux dévots, & sur-tout aux dévotes. L'auteur se rend justice, & croit en avoir assez dit pour être en droit de se promettre d'être attaqué par une nuée d'Ecrivains, obligés par état de repousser ses traits, & de défendre, bien ou mal, une cause très-intéressante pour eux. Il s'attend à voir après sa mort son livre cruellement flétri, sa réputation déchirée, ses argumens mis en pièces ou

tronqués. Il s'entendra traiter d'impie, de blasphémateur, d'*Antechrist*; il aura le chagrin de se trouver surchargé de tous les titres que les aboyeurs d'Israël sont dans l'usage de prodiguer à ceux qui les inquietent. Il n'en dormira pas moins; mais comme il pourroit se faire que son sommeil l'empêchât alors de répondre, il croit devoir faire entendre d'avance à ses pieux antagonistes que *des injures ne sont pas des raisons.* Il fait plus; il leur légue un avis charitable, auquel les défenseurs de la Religion ne font pas communément assez d'attention. Ils sont donc avertis que si dans leurs sçavantes réfutations ils ne parvenoient point à résoudre complettement toutes les objections qu'on leur oppose, ils n'auroient rien fait pour leur cause. Les défenseurs infaillibles d'une Religion dans laquelle on assure que tout est divinement inspiré, sont tenus de ne point laisser un seul argument en arriere, & doivent se persuader que répondre à un argument n'est pas toujours l'anéantir. Ils voudront bien encore se souvenir, qu'une seule fausseté; une seule absurdité, une seule contradiction, une seule bévue bien démontrée dans l'Evangile suffiroient pour rendre suspecte, & même pour renverser l'autorité d'un livre qui doit être parfait en tous points, s'il est vrai qu'il soit l'ouvrage d'un Etre infiniment parfait. Un incrédule, n'étant qu'un homme, est quelquefois en droit de raisonner très-mal, mais il n'est jamais permis à un Dieu ou à ses organes ni de se contredire, ni de déraisonner.

FIN DE LA PREFACE.

HISTOIRE CRITIQUE DE JESUS-CHRIST.

CHAPITRE I.

Tableau du Peuple Juif & de ses Prophêtes, Examen des Prophêties rélatives à Jésus.

POUR peu que l'on jette les yeux sur l'histoire des Juifs telle qu'elle nous est transmise dans leurs livres sacrés, on sera forcé de reconnoître que ce peuple fut en tout tems le plus aveugle, le plus stupide, le plus crédule, le plus superstitieux & le plus insensé qui ait paru sur la terre. Moyse, à force de miracles ou de prestiges, parvint à subjuguer les Israélites; après les avoir tirés des fers des Egyptiens, il les mis dans les siens. Ce fameux Législateur ne s'est évidemment proposé dans les écrits & les institutions qu'on lui attribue, que de soumettre pour toujours les Hébreux à ses vues, & après lui, de les rendre esclaves de sa famille & de sa Tribu. En effet il est visible que toute l'œconomie Mosaïque n'eut jamais d'autre objet que de livrer le peuple d'Israël à la tirannie &

aux extorſions des Prêtres & des Lévites, que la loi promulguée au nom de l'Eternel autoriſoit à dévorer le reſte de la nation & à l'écraſer ſous un joug inſupportable. En un mot le peuple choiſi de Dieu ne parut deſtiné qu'à être la proye du Sacerdoce, qu'à ſatisfaire ſon avarice & ſon ambition, qu'à devenir l'inſtrument & la victime de ſes paſſions.

En conſéquence de ſa loi & de la politique de ſes Prêtres, le peuple de Dieu fut entretenu dans une ignorance profonde, dans une ſuperſtition abjecte, dans une averſion inſociable & farouche pour le reſte des hommes, dans une haine invétérée pour tous les autres cultes; dans une intolérance barbare & ſanguinaire pour toutes les Religions étrangeres. Tous les peuples voiſins des Hébreux furent donc leurs ennemis : ſi la nation ſainte fut l'objet de l'amour du Très-Haut, elle fut un objet de mépris & d'horreur pour tous ceux qui eurent occaſion de la connoître. Graces à ſes inſtitutions religieuſes & aux ſoins de ſes Prêtres, cette nation ſauvage ne put jamais ſe civiliſer; elle ſe tint engourdie dans l'ignorance la plus craſſe; elle n'eut d'autre reſſort que celui du fanatiſme; elle n'eut d'activité que pour ſe nuire à elle-même & pour ſervir aveuglement la fureur de ſes Prêtres, de ſes Devins, de ſes Inſpirés, qui ſans ceſſe profiterent de ſa crédulité, pour lui montrer des prodiges & pour allumer ſon délire (1).

(1) Joſephe nous aprend lui-même l'idée que l'on avoit de ſa nation ; on diſoit *que les Juifs étoient les plus ſtupides.*

Sous la conduite de Moyse, & des Généraux ou Juges qui le gouvernerent ensuite, le peuple Juif ne se distingua que par des massacres, des guerres injustes, des cruautés, des usurpations, des infamies, qui lui étoient ordonnés au nom de l'Eternel. Fatigué du gouvernement de ses Prêtres, qui ne lui attira que des malheurs & des défaites sanglantes, ce peuple voulut des Rois; mais sous ces Princes l'Etat fut perpétuellement déchiré par des disputes entre le Sacerdoce & l'Empire. La superstition voulut toujours commander à la Politique; les Prophêtes & les Prêtres prétendirent régner sur les Rois; ceux-ci furent rejettés du Seigneur & dès-lors méconnus & combattus par leurs propres sujets, quand il ne furent point assez soumis aux interpretes du Ciel. Des fanatiques & des imposteurs, maître absolus de l'esprit de leur nation, furent continuellement à portée de la soulever & d'éxciter dans son sein les plus terribles révolutions. Ce furent les intrigues des Prophêtes qui oterent la couronne à Saül & la firent passer à David, cet *homme selon le cœur de Dieu*, c'est-à-dire, si dévoué aux volontés des Prêtres. Ce furent des Prophêtes qui pour pu-

stupides des Barbares; & que jamais ils n'avoient rien inventé d'utile à la vie. V. JOSEPH. C. APPION LIB. II. (& le livre publié depuis peu sous le titre d'*Opinions des anciens sur les Juifs.*) Cependant il se trouve des Sçavans assez aveugles pour prétendre que les Grecs ont emprunté un grand nombre d'idées Philosophiques & Théologiques des Juifs.

nir Salomon de ſa defection en la perſonne de ſon fils cauſerent la ſéparation des Royaumes de Juda & d'Iſraël. Ce furent des Prophètes qui mirent ces deux royaumes ſans ceſſe aux priſes, qui les affoiblirent l'un par l'autre; qui les déſolérent par des guerres de religion; enfin qui les conduiſirent à la ruine entiere, à une diſperſion totale de leur habitans, à une longue captivité chez les Aſſyriens.

Tant de calamités ne firent point ouvrir les yeux aux Juifs; ils s'obſtinerent à méconnoître la vraie ſource de leurs maux. Rendus à leurs foyers par la bonté de Cyrus, ils furent de nouveau gouvernés par des Prêtres & des Inſpirés, dont les maximes les rendirent turbulens & leur attirerent la haine des Souverains qui les ſubjuguerent. Les Princes Grecs traiterent avec la plus grande dureté un peuple que les oracles de ſes Prophètes & leur promeſſes rendirent toujours rebelle & indoptable. Enfin ce peuple devint la proie des Romains, dont il porta le joug en frémiſſant, contre lequel des impoſteurs le ſouleverent ſouvent, & qui à la fin, laſſés de ſes révoltes fréquentes, le détruiſirent entiérement.

Telle eſt en peu de mots l'hiſtoire du peuple Juif. Il eſt l'exemple le plus mémorable des malheurs que peuvent produire le fanatiſme & la ſuperſtition. En effet il eſt évident que les révolutions continuelles, les guerres ſanglantes, & la deſtruction totale de cette nation, n'ont point eu d'autres cauſe que ſa crédulité infatigable, ſa ſoumiſſion à des Prêtres, ſon enthouſiaſ-

me & son zèle furieux, excités par des inspirés. En un mot en lisant la Bible on est forcé de convenir que le peuple de Dieu, graces à la méchanceté de ses guides spirituels, a été sans contredit le peuple le plus malheureux qui ait jamais existé (2).

Cependant les promesses les plus solemnelles de *Jéhovah* sembloient assurer à ce peuple un Empire florissant & puissant. Ce Dieu avoit fait une aliance éternelle avec Abraham & sa postérité; les Juifs, loin de recueillir les fruits de cette alliance, loin de jouir du bonheur qu'on leur avoit fait espérer, vécurent toujours dans l'infortune, & furent, plus que toutes les autres nations, les jouets d'affreuses révolutions. Néanmoins tant de malheurs ne furent point capables de les rendre plus sensés; l'expérience de tant de siècles ne les empêcha pas de se fier à des miracles si souvent démentis; plus il se virent malheureux, plus ils s'obstinerent dans leur crédulité; la destruction de leur nation ne put leur faire douter ni de la bonté de leur loi, ni de la sagesse de leur institutions, ni de la véracités des Inspirés qui successivement se relayerent, soit pour les menacer au nom du

(2) L'Auteur a prouvé toutes ces vérités dans un ouvrage intitulé: *l'Esprit du Judaïsme*, qui peut être regardé comme l'Introduction de celui-ci. L'Empereur Julien dans son *Discours contre les Chrétiens*, conservé par S. Cirylle, compare la triste situation du Peuple Juif, si favorisé par la Providence, avec l'état florissant des autres nations.

Seigneur, soit pour ranimer leurs espérances frivoles.

Fortement convaincus qu'il étoient la nation sainte & choisie par le Très-Haut, la seule digne de ses faveurs, malgré toutes leurs miseres ces Juifs se persuaderent toujours que leur Dieu ne pouvoit les avoir abandonnés: ils attendirent donc constamment la cessation de leurs peines; ils se promirent une délivrance que des oracles obscurs leur faisoient espérer. Fondés sur ces notions fanatiques ils furent sans cesse disposés à écouter avidement tout homme qui s'annonça comme inspiré d'en-haut; il coururent avec empressement à tout personnage singulier qui voulut alimenter leur attente; ils suivirent quiconque eut le secret de les étonner par des prestiges, que leur stupidité leur fit prendre pour des miracles, pour des œuvres surnaturelles, pour des signes indubitables de la puissance divine. Disposés à voir du merveilleux dans les événemens les plus simples, tout imposteur adroit fut à portée de les tromper, & fut sûr de se faire plus ou moins d'adhérens, sur-tout parmi le peuple, qui par-tout est dépourvu d'expérience & de lumieres.

Ce fut au milieu d'un peuple ainsi disposé que parut le personnage dont nous écrivons l'histoire; bientôt il trouva des sectateurs parmi des hommes de la plus vile populace; secondé par eux il prêcha, selon l'usage, la réforme à ses citoyens; il opéra des prodiges; il se dit l'Envoyé de la Divinité; il fonda surtout sa mission sur des prédictions vagues, obs-

cures, ambigues, contenues dans les livres ſaints des Juifs; il ſe les appliqua à lui-même; il s'annonça comme le *Meſſie* ou l'Envoyé, le libérateur d'Iſraël, qui depuis tant de ſiècles faiſoient l'objet de l'attente de la nation. Ses Diſciples, ſes adhérens, & depuis leur ſucceſſeurs ont trouvé le moyen d'appliquer à leur maître les prophéties anciennes dans leſquelles il ſembloit le moins viſiblement déſigné. Les Chrétiens dociles & remplis de foi ont eu le bonheur de voir le fondateur de leur Religion prédit de la façon la plus claire dans tout l'ancien Teſtament; à force d'allégories, des figures, d'interprétations, de commentaires, leurs Docteurs leur ont fait voir dans cette compilation informe tout ce qu'ils avoient intérêt d'y montrer. Quand les paſſages pris à la lettre ne ſe prétoient point à leurs vues, ils leur ſuppoſerent un *double ſens*; ils prétendirent qu'il ne falloit point les entendre à la lettre, mais leur donner un ſens *miſtique*, *allégorique*, *ſpirituel*. En conſéquence pour expliquer ces prédictions prétendues, on ſubſtitua continuellement un nom à un autre nom; on rejetta le ſens littéral pour adopter un ſens figuré; on changea la ſignification la plus naturelle des mots, on appliqua les mêmes paſſages à des événemens tout oppoſés; on retrancha les noms de quelques perſonnages viſiblement déſignés pour mettre en leur place celui de *Jéſus*; en un mot, on ne rougit point de faire l'abus le plus criant des principes du langage.

Le troiſieme chapitre de la Genèſe nous four-

nit une exemple frappant de la maniere dont les Docteurs de la Religion Chrétienne ont allégorisé les passages de l'Ecriture, c'est-à-dire, leur ont donné l'entorse pour les appliquer à Jésus-Christ. Dans ce chapitre Dieu dit au serpent, convaincu d'avoir séduit la femme, *la semence de la femme te brisera la tête*. Cette prophétie paroît d'autant plus difficile à appliquer à Jésus-Christ que ces mots sont suivis de ceux-ci, *& tu lui mordras le talon*. On est très-embarassé de comprendre comment cette *semence de la femme* doit s'entendre de Jésus. S'il étoit *le fils de Dieu*, ou Dieu lui-même, il n'a pu être produit par la *semence de la femme*; s'il étoit homme il n'est point désigné d'une façon particuliere par ces mots, vû que tous les hommes sans exception sont produit de la *semence de la femme*. Selon nos interpretes le serpent, c'est le péché; la semence de la femme qui l'écrase, c'est Jésus incarné dans le sein de Marie. Cependant depuis la venue de Jésus-Christ le péché, figuré par le serpent, subsiste toujours: d'où l'on seroit en droit de conclure que Jésus-Christ ne l'a point détruit, & que par conséquent la prédiction ne s'est ni littéralement ni allégoriquement accomplie.

Dans le chapitre XXII de la Genèse Dieu promet à Abraham que toutes les nations *de la terre seront benies dans sa race*. Les Hébreux nommoient *bénédictions* ce que parmi nous l'on nomme prospérités: Si Abraham & sa race ont joui d'une prospérité constante, ce ne fut que pendant très-peu de tems. Les Hébreux devin-

rent par la suite esclaves des Egyptiens, & furent, comme on a vu, le peuple le plus malheureux de la terre. Aussi les Chrétiens ont-ils donné un sens mystique à cette prophétie. Ils substituerent le nom de *Jésus-Christ* à celui d'*Abraham*; c'est en lui que toutes les nations seront bénies; les avantages dont elles jouiront seront des persécutions, des calamités, des infortunes de toute espece; ses Disciples subiront, ainsi que lui, des supplices douloureux. D'où l'on voit que suivant nos interpretes, le mot de *Bénédictions* a changé de sens, il ne désigne plus des prospérités, il signifie ce que l'on appelle dans le langage ordinaire des malédictions, des malheurs, des souffrances, des troubles, des divisions, des guerres de religion, en un mot des calamités dontles nations Chrétiennes ont été continuellement *bénies* depuis l'établissement de l'Eglise (3).

Les Chrétiens croyent surtout voir Jésus formellement annoncé dans le chapitre XLIX de la Genèse. Le Patriarche Jacob y promet la puissance souveraine à Juda. *Le Sceptre*, dit-il *ne sera point ôté de Juda*, *ni le législateur d'entre ses pieds*, *jusqu'à ce que Silho vienne*, *& près de lui s'assembleront les peuples*. C'est ainsi que plusieurs interpretes traduisent le verset 10 du 49e chapitre de la Genèse. D'autres ont traduit: *l'autorité sera pour jamais dans Juda*, *lorsque le Messie sera venu*. D'autres lisent: *l'autorité sera dans Juda jusqu'à ce que l'Envoyé reçoive dans Silho la*

(3) Voyez le chapitre XVIII du présent ouvrage.

puiſſance ſouveraine. D'autres encore rendent ce paſſage de cette maniere : *le peuple de Juda ſera dans l'affliction jusqu'à ce que l'Envoyé du Seigneur vienne la terminer :* Et ſuivant d'autres, *juſqu'à-ce que la ville de Silbo ſoit détruite.*

Cette diverſité dans les traductions d'un même paſſage devroit ſans doute rendre cette prophétie très-ſuſpecte. 1°. On voit qu'il eſt impoſſible de déterminer la ſignification du mot *Silbo*, ni de ſçavoir ſi c'eſt le nom d'un homme ou d'une ville. 2°. Il eſt prouvé par les livres ſaints également admis par les Juifs & les Chrétiens, que la puiſſance ſouveraine ſortie de Juda, fut totalement anéantie pendant la captivité de Babylone, & ne s'eſt point rétablie depuis. Si l'on prétend que Jéſus eſt venu rétablir la puiſſance de Juda, nous dirons qu'au contraire du tems de Jéſus, Juda fut ſans autorité, puiſque la Judée étoit ſoumiſe au Romains. En conſéquence nos Docteurs ont encore recours à l'allégorie : ſelon eux la puiſſance de Juda fut la puiſſance ſpirituelle de Jéſus-Chriſt ſur les Chrétiens, déſignés par Juda.

Ces mêmes Docteurs voyent pareillement Jéſus-Chriſt annoncé par Balaam, qui cependant n'étoit qu'un faux Prophête. Voici comme il s'exprime dans le chapitre 24 des Nombres. *Celui qui a entendu la parole de Dieu & qui ſçait la ſcience du Souverain, qui a vû la viſion du Tout-puiſſant, qui dort & a les yeux ouverts, dit : je le verrai, mais non pas maintenant : je le regarderai, mais non de près. Une Etoile eſt ſortie de Jacob, & un Sceptre s'eſt élevé d'Iſraël.*

&c. Dans ce galimathias inintelligible on prétend montrer aux Chrétiens une prédiction claire du fondateur de leur religion. C'est lui qui est une *Etoile*, parce que sa doctrine lumineuse éclaire tous les esprits. Ce *Sceptre qui s'est élevé d'Israël*, c'est la croix du Christ, a l'aide, de laquelle il a triomphé du Démon, qui malgré cette victoire ne laisse pas de régner encore sur la terre & de rendre inutile le triomphe de Jésus-Christ.

Mais de toutes les prophéties connues dans l'Ancien Testament il n'en est pas que les Docteurs Chrétiens ayent fait plus valoir que celle qui se trouve dans le chap. VII, vers. 14. *Une Vierge ou une jeune femme* (car le mot hébreu signifie l'une & l'autre) *concevra, elle enfantera un fils & elle l'appellera Emmanuel.* Pour trouver Jésus-Christ dans cette prédiction, il est d'abord nécessaire d'être convaincu que cette Vierge ou femme est *Marie*; ensuite il faudra ne point douter que le nom *Emmanuel* ne soit le même que *Jésus*. On a objecté, & l'on objectera toujours contre cette prophétie qu'il suffit de lire le chapitre d'Isaïe, d'où ce passage est tiré, pour se convaincre que le Prophète y a en vue *Achaz*, Roi de Juda. En effet ce Prince nous y est représenté comme consterné par l'arrivée de Razin & de Phacée, Rois de Syrie & d'Israël, qui avec leurs forces réunies venoient fondre sur ses Etats. Isaïe l'encourage en lui représentant qu'il lui reste encore des forces; il lui promet l'assistance du Seigneur; ce que faisoit toujours chaque Prophète dans son propre parti. Pour ga-

rant de la vérité de ces promesses, Isaïe dit à son Roi qu'il n'a qu'à lui demander un signe : ce Prince découragé répond qu'il ne veut point tenter le Seigneur. Cependant le Prophête qui veut le convaincre, lui annonce un signe; *une jeune femme*, dit-il *concevra*, *elle enfentera un fils qui aura nom Emmanuel.* Or le chapitre suivant nous apprend quelle étoit cette jeune femme; c'étoit la femme d'Isaïe lui-même : *j'ai pris*, dit-il, *de fideles témoins ..... & me suis approché de la Prophêtesse, laquelle a conçu & enfanté un fils.* La simple inspection de ce texte semble donner gain de cause aux incrédules, qui prétendent que cette prophétie n'est nullement applicable à Jésus-Christ; mais les Théologiens ont pour eux le droit de l'interpréter de la façon la plus favorable à leurs vues; sans compter le suffrage de St. Matthieu qui étoit divinement inspiré, comme les Peres du Concile de Nicée l'ont décidé sans appel.

En continuant à lire Isaïe on trouve encore un passage favorable aux deux partis. *Un petit enfant nous est né*, dit le Prophète, *la domination est mise sur son épaule.* Si l'enfant prédit par Isaïe est né de son tems, on ne peut plus dire que le Prophête ait voulut parler de Jésus-Christ qui est né plusieurs siècles après lui; d'ailleurs la naissance de Jésus étant si éloignée, ne pouvoit être un signe de délivrance pour Achaz que ses ennemis serroient de très-près. Voilà ce qu'opposent les incrédules; il est vrai que l'on répond que les Prophêtes parloient des événemens futurs comme s'ils étoient ou passés ou

préſens; il ne manque à cette réponſe que d'être fondée en preuves. On ajoute encore que la naiſſance du fils d'Iſaïe n'étoit que la figure de celle de Jéſus-Chriſt à qui d'ailleurs on aſſure que pouvoit ſeule convenir *la domination ſur l'épaule* dont il eſt ici parlé, & dans laquelle nos Docteurs voyent très-clairement déſignée la croix que Jéſus-Chriſt porta ſur ſes épaules en allant au Calvaire. Ainſi nos interpretes ont le bonheur de voir le ſigne de la *domination* ou de l'Empire, dans ce qui paroît à des yeux moins éclairés le ſigne du ſupplice, de la foibleſſe & de l'eſclavage!

Il eſt bon d'obſerver encore ſur ce qui vient d'être dit que dans le ſyſtême des Chrétiens il n'eſt aucunement néceſſaire qu'une prophétie ait du rapport dans toutes ſes parties avec le ſujet ou le fait auquel on l'applique. Les Auteurs ſacrés ne prennent pour citer une prophétie qu'un paſſage, qu'une phraſe détachée, ou même ſouvent un ſeul mot convenable à la matiere qu'ils traitent, ſans s'embaraſſer ſi ce qui précede on ce qui ſuit la citation qu'ils prennent, a du rapport ou nom avec les choſes dont ils parlent. Ainſi dans l'exemple dont il s'agit, St. Matthieu voulant citer Iſaïe & appliquer un prophétie à Jéſus-Chriſt, ne prend dans ce Prophête que ces mots détachés, *une vierge ou une jeune femme concevra* &c. il ne lui en faut pas davantage, ſelon cet Evangeliſte Marie vierge avoit conçu: Iſaïe avoit dit qu'une fille tou femme concevroi, il en conclut ſur le champ que la conception de Jéſus étoit prédite

par Isaïe. Ce rapport si vague suffit à St Matthieu & à tous les Chrétiens, qui d'après lui croyent voir leur fondateur désigné dans cette prophétie.

C'est en suivant cette méthode si étrange que l'on a encore allégué l'autorité d'Isaïe pour prouver que Jésus étoit le Messie promis aux Juifs. Dans le chap. 50. ce Prophête décrit d'une façon très pathétique les malheurs & les souffrances de son confrère Jérémie. On s'est longtems efforcé d'appliquer cette prophétie au Christ, on l'a vu clairement désigné dans cet *homme de douleurs* dont Isaïe parle en cet endroit, que l'on a regardé; plutôt comme une narration fidele & détaillée de la passion de Jésus; que comme une prédiction. Mais enfin la saine critique a forcé de reconnoître qu'il n'étoit question que de Jérémie dans cette histoire. Néanmoins pour ne point se priver des ressources que peut fournir un passage si utile, on a décidé qu'en fait de prophéties le *rapport indirect* devoit avoir lieu; par ce moyen en convenant que le récit d'Isaïe avoit Jérémie pour objet, l'on a mis en principe que Jérémie étoit *la figure* ou le *Type* de Jésus-Christ. Ce n'est pas que la vie de l'un & de l'autre ait été parfaitement conforme, mais dans la Religion Chrétienne la conformité suivie des rapports n'est pas absolument requise pour la justesses des paralleles.

Cette façon de raisonner, particuliere à la Religion Chrétienne, lui fut de la plus grande commodité. St. Paul sur-tout, ainsi que la plupart

des premiers prédicateur du Chriſtianiſme, & après eux les Peres & les Docteurs de l'Egliſe, ſe ſont ſervis avec ſuccès de cette rare méthode pour prouver leur ſyſtème. Selon eux tout ſous l'ancienne loi fut l'image de la nouvelle ; les perſonnages les plus célébres de l'ancien Teſtament figuroient prophétiquement Jéſus-Chriſt & ſon Egliſe, *Abel* aſſaſſiné par ſon frere fut une figure prophétique de Jéſus mis à mort par les Juifs. Le ſacrifice d'*Iſaac*, qui ne fut point conſommé, fut l'image de celui qui fut conſommé ſur la croix. Les récits ou prédictions qui avoient eu viſiblement pour objet Abraham, Iſaac & Jacob, Moyſe, Joſué, Samuel, David, Salomon, Jérémie, Zorobabel, ou d'autres perſonnages anciens furent appliqués à Jéſus-Chriſt. Sa mort fut repréſentée par *le ſang des boucs & des taureaux*. En un mot à l'aide de leur allégories toute l'hiſtoire ancienne des Juifs ne ſervit qu'à annoncer les événemens de la vie du Chriſt, & l'hiſtoire de l'établiſſement de ſa religion. En s'y prenant de cette maniere il eſt facile de trouver dans l'Ecriture tout ce dont on a beſoin.

Il feroit inutile de diſcuter ici la fameuſe prophétie *des ſoixante-dix ſemaines* de Daniel, dans laquelle les Docteurs Chrétiens croyent voir la venue du Chriſt très-clairement annoncée. Il eſt vrai que ſi Daniel ou ſes éditeurs avoient eu ſoin de ſpécifier la nature de ces *Semaines*, ils auroient épargné bien des peines aux interpretes ; alors cette prédiction auroit pu être d'une très-grande reſſource pour la Religion Chrétienne. En effet les plus habiles critiques avouent qu'ils

ſont très-embarraſſés quand il s'agit de fixer le commencement & la fin de ces ſoixante-dix Semaines; ils n'ont jamais pu s'accorder là-deſſus, ni convenir entre eux d'une datte préciſe, qui manque juſqu'à préſent au grand événement de la venue du Meſſie On ſçait que les Juifs faiſoient uſage de ſemaines de jours, de ſemaines de ſemaines, de ſemaines d'années. C'eſt par une conjoncture purement hazardée que l'on avance dans la Bible de Louvain que les ſemaines dont il eſt parlé dans Daniel, ſont des ſemaines d'années. Cependant cette ſuppoſition elle-même n'éclaircit rien, puiſque le calcul de la table chronologique que les Docteurs de Louvain ont publiée, ne nous donne que 343 ans, écoulés entre le tems où ils font commencer ces ſemaines, & la mort de Jéſus-Chriſt. Pluſieurs critiques ont cru que cette prédiction avoit été ajoutée après coup au texte de Daniel en faveur de Jonathas Maccabée. On peut juger du peu de fond que l'on peut faire ſur cette prophétie de Daniel par le nombre prodigieux des commentaires qui ont été faits ſur elle (4). Cela

Le célèbre Antoine Collins a compoſé en Anglois deux ouvrages curieux & profonds, dans leſquels il a prouvé de la façon la plus claire qu'aucune des prophéties de l'Ancien Teſtament ne peut être littéralement appliquée à Jeſus. (On a publié depuis peu un extrait en François de ces deux ouvrages de Collins ſous le titre d'*Examen des Prophéties qui ſervent de fondement à la Religion Chrétienne, à Londres* 1768 *in* 8vo.) Nous avons encore là-deſſus pluſieurs écrits ſolides compoſés par des Juifs, & entr'autres deux ouvrages, dont l'un a pour titre: *Liber Nizzachon vetus*, & l'autre, *Munimen fidei*, qui ſe trou-

Cela posé, sans nous arrêter plus long tems sur des prophéties inintelligibles pour ceux mêmes qui les citent en preuve, passons à la vie de Jésus-Christ, & voyons si elle sera plus propre à confirmer un Chrétien dans sa Religion.

CHAPITRE II.

De la naissance de Jesus-Christ.

TOUTES les prophéties consignées dans les livres saints, ou répandues parmi les Juifs, s'accordoient à leur faire espérer le retour de la faveur du Tout-Puissant; Dieu leur avoit promis un Libérateur, un Envoyé, un *Messie* qui rétabliroit la puissance d'Israël. Ce libérateur devoit sortir de la race de David, prince *selon le cœur de Dieu*, si soumis aux Prêtres, si zélé pour la religion. Ce fut sans doute pour

trouvent dans le recueil intitulé : *Tela ignea Satanæ*, publié par Wagenseil, en un volume in-4°. Altorf en 1681. On peut y joindre l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi à Limborch de Veritate religionis Christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, in-4°. Enfin on trouvera le sens naturel des prophéties judaïques dans un ouvrage curieux du Juif *Isaac Orobio*, dans lequel cette matiere est savamment traitée. Cet ouvrage, dont il existe des manuscrits, a pour titre : *Israël vengé, ou exposition naturelle des Prophéties que les Chrétiens appliquent à Jésus.*

D

récompenser la dévotion & la docilité de ce saint usurpateur, que les Prophètes & les Prêtres, comblés de ses bienfaits, lui promirent au nom du Ciel que sa famille régneroit toujours. Si cette prédiction fameuse se démentit par la suite durant la captivité de Babylone & les tems qui la suivirent, les Juifs d'alors, non moins crédules que leurs ancêtres, demeurerent dans l'attente & se persuaderent qu'il étoit impossible que leurs Prophètes & leurs Devins eussent pu ou voulu les tromper. En conséquence ils s'imaginerent que leurs oracles tôt ou tard devoient s'acoomplir, & que l'on verroit un descendant de David remettre la nation en honneur.

Ce fut pour se conformer à ces prédictions & à ces notions populaires que les Ecrivains des Evangiles eurent soin de faire à Jésus-Christ une généalogie, par laquelle ils prétendirent prouver qu'il descendoit en droite ligne de David, & par conséquent, en vertu de sa naissance, avoit le droit de prétendre à la qualité de Messie. Cependant la critique s'est exercée sur cette généalogie: ceux qui n'ont pas la foi ont été surpris de voir que le Saint-Esprit l'eût dictée diversement aux deux Evangélistes qui nous l'ont rapportée. En effet, comme on l'a tant de fois observé, la généalogie donnée par saint Matthieu n'est point la même que celle de saint Luc; disparité qui a jetté les Interprêtes Chrétiens dans des embarras dont jusqu'ici toute leur subtilité n'a encore pu les tirer. Ils nous disent que l'une de ces généalogies est celle de Joseph;

mais en ſuppoſant ce Joſeph de la race de David, un Chrétien ne peut croire qu'il fut le vrai pere de Jéſus-Chriſt, puiſque ſa religion lui enjoint de croire fermement que Jéſus eſt le fils de Dieu. Cela poſé, ces deux généalogies diſparates ſeront celles de Marie; mais dans ce cas le Saint-Eſprit s'eſt trompé ſur l'une de ces généalogies, & les incrédules auront toujours lieu de ſe plaindre du peu d'exactitude des Ecrivains qu'il a daigné inſpirer. Ainſi de quelque façon qu'on s'y prenne, l'une des généalogies des Evangiles ſe trouvera toujours fautive & incomplete, & la deſcendance de Jéſus ſera très-foiblement conſtatée. Cependant c'étoit un point qui méritoit quelque attention: vu que rélativement aux Juifs, c'étoit évidemment ſur cette naiſſance illuſtre que les droits du Meſſie devoient être fondés.

Quoi qu'il en ſoit, examinons les détails qui précéderent & accompagnerent la naiſſance du Chriſt. Un ſeul Evangéliſte nous les a tranſmis, tous les autres ont paſſé légérement ſur des circonſtances auſſi merveilleuſes qu'importantes. S. Matthieu, content de ſa généalogie, ne parle qu'en peu de mots de la façon ſurnaturelle dont Jéſus fut formé dans le ſein de ſa mere. La parole d'un Ange, vu en ſonge, ſuffit pour raſſurer Joſeph ſur la vertu de ſa femme il adopte l'enfant qu'elle porte ſans aucune difficulté. St. Marc ne fait aucune mention de cette aventure mémorable. St. Jean qui eût pu orner ce fait à l'aide de ſa théologie myſtique & platonicienne, ou plutôt l'embrouiller d'une

maniere à le mettre à l'abri des attaques de la critique, n'en a point dit un mot. Nous sommes donc réduits à nous servir des matériaux que saint Luc nous a laissés.

Suivant cet Evangéliste, *Elizabeth*, parente de Marie, & femme du Prêtre nommé *Zacharie* (1) étoit dans le sixiéme mois de sa grossesse, „ lorsque l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu „ dans une ville de Galilée appellée Nazareth, „ à une Vierge qu'un homme de la maison de „ David avoit épousée; & cette Vierge s'ap„ pelloit Marie. L'Ange, étant entré dans le „ lieu où elle étoit, lui dit: je vous salue, ô „ pleine de graces, le Seigneur est avec vous; „ vous êtes bénite entre toutes les femmes. „ Mais elle l'ayant entendu, fut troublée de „ ses paroles, & elle pensoit quelle pouvoit être „ cette salutation! L'Ange lui dit: ne craignez „ point, Marie, car vous avez trouvé grace „ devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, „ & vous enfanterez un fils à qui vous donne„ rez le nom de Jésus. Alors Marie dit à l'An-

(1) Quelques critiques ont tiré de cette parenté d'Elizabeth avec la Vierge *Marie*, une preuve que celle ci n'étoit point de la race de David; vu qu'Elizabeth, pour épouser un Prêtre, devoit être de la Tribu de Lévi, attendu que les Juifs ne se marioient que dans leur propre Tribu, auquel cas sa parente Marie devoit être pareillement de la Tribu de Lévi, & non de celle de Juda, dont étoit David. Au reste S. Augustin nous apprend que de son tems plusieurs ouvrages qu'il qualifie d'*apocryphes*, disoient Marie de la Tribu de Lévi. V. LIB. XXIII, CONTRA FAUSTUM, CH. 9.

» ge, comment cela se fera-t-il? car je ne con-
» nois point d'homme. L'Ange lui répondit: le
» Saint-Esprit demeurera en vous, & la vertu
» du Très-haut vous couvrira de son ombre;
» c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous
» sera appellé le fils de Dieu ,......... Alors
» Marie dit: voici la Servante du Seigneur;
» qu'il me soit fait suivant votre parole. Ensuite
» l'Ange se sépara d'elle", ajoute le texte; & cela n'a rien de merveilleux.

Rien de plus simple que cette narration: pour peu qu'on y réfléchisse on en verra disparoître le merveilleux; on trouvera que l'on a eu le plus grand soin d'y ménager la pudeur des jeunes personnes qui pourroient lire ce récit. Un Ange entre chez Marie dont l'époux étoit absent. Il la salue, c'est-à-dire, lui fait un compliment dans la langue du pays, qui, traduit suivant le génie de la nôtre, signifie: *Bon jour, ma chere Marie! je vous trouve adorable: que d'attraits! que de graces! vous êtes de toutes les femmes la plus belle à mes yeux. Vos charmes vous sont garants de ma sincérité. Couronnez donc mes feux. Ne craignez point les suites de votre complaisance; votre époux est un sot, à qui par des visions & des songes on peut faire croire ce qu'on voudra. Le bon homme regardera votre grossesse comme l'effet d'un miracle du Très-Haut; il adoptera votre Enfant avec joie; & tout ira le mieux du monde.* Marie rassurée par ces mots, & peu accoutumée à recevoir de pareils complimens de son Epoux, lui répondit: *Eh bien, je me rends. Je compte sur votre adresse & sur votre parole:*

disposez de moi tout comme il vous plaira.

Rien n'est donc plus facile que de dégager le récit de St. Luc du merveilleux, qui pourroit embarrasser. L'évènement de la grossesse de Marie rentre dans l'ordre naturel, & si l'on met un jeune homme à la place d'un Ange, le passage de l'Evangéliste n'aura plus rien d'incroyable (2). En effet bien des gens ont cru que

(2) La qualité d'*Ange*, que l'Evangéliste donne à *Gabriel*, ne doit pas nous arrêter; cette difficulté, très-facile à lever, roule uniquement sur la synonymité des mots d'*Ange*, de *Dieu* & d'*homme*. Mais Jésus est tantôt appellé *le fils de l'homme* & tantôt *le fils de Dieu*. Les Juges, les Princes & les Grands sont appellés des *Dieux* dans plusieurs endroits de l'Ecriture. *Voyez Exode, chap. XIII, verset dernier*; *Pseaume* 81, *verset* 6. Les Patriarches & Moyse croyoient que Dieu se montroit à eux dans leurs visions; mais saint Paul dans son Epître aux Hébreux (chap. II, ℣. 2,) nous assure que ce n'étoient que des *Anges*, & non pas Dieu lui-même, qui avoient promulgué la loi & parlé aux saints Patriarches. Voilà déjà Dieu réduit à n'être qu'un Ange. Dans le nouveau Testament les Docteurs sont appellés *des Anges*. Voyez *St. Matthieu, chap. II*, ℣. 7; *III*, ℣. 1: Epître aux Galates, *ch. IV*, ℣. 14: Apocalypse, *ch. II*, ℣. 3. Voilà des hommes changés en Anges. En un mot, parmi les Juifs les noms de *Dieux*, d'*Anges*, de *Saints* étoient de vains titres, que l'on donnoit & qu'on prenoit sans conséquence, comme Jésus-Christ lui-même le fait remarquer dans St. Jean, ch. X, ℣. 34 & suiv. Cela suffit pour expliquer le passage de saint Luc, où il est dit, *le saint qui naîtra de vous, sera appellé le fils de Dieu*; & tout le merveilleux du mot *Ange* sera forcé de disparoître. Pour se former une idée nette de la naissance de Jésus, le lecteur pourra consulter l'aventure de *Frere Luce* dans les Contes de la Fontaine. Suivant l'Evangile apocryphe de la *Nativité de Marie* (que le Pere Jérôme Xavier Jésuite adopte

pour

l'Ange Gabriel n'étoit autre qu'un amant, qui profitant de l'absence de Joseph, trouva le secret de déclarer & de satisfaire sa passion.

Nous ne nous arrèterons point à former des conjectures sur le nom véritable & sur la qualité de l'Amant de Marie. Les Juifs dont le témoignage doit paroître suspect en cette occasion, assurent, comme nous le dirons par la suite, que cet Amant favorisé fut un Soldat; (les militaires eurent toujours des droits sur les cœurs des belles:) ils ajoutent que de son commerce avec la femme de Joseph naquit le Messie des Chrétiens: que l'Epoux mécontent quitta sa femme infidele pour se retirer à Babylone, & que Jésus, avec sa mere, passa en Égypte, où il apprit le métier de Magicien, qu'il vint par la suite exercer dans la Judée (3).

Quoi qu'il en soit de ces histoires, ou si l'on veut de ces fables Rabbiniques, il est certain que le récit de St. Luc, s'il n'est dépouillé du merveilleux, présentera toujours à l'esprit des incrédules des difficultés insurmontables. Ils de-

pourtant en entier) Marie fut consacrée au Seigneur & élevée dans le temple, d'où elle ne sortit qu'à l'âge de 16 ans; ce qui pourroit faire soupçonner que sa grossesse fut l'effet de quelque intrigue des Prêtres, qui lui firent peut-être entendre que c'étoit Dieu qui lui avoit fait un enfant. *V. Codex apocryph. N.T. pag.* 19 *& ss.*

(3) Ceux qui seront curieux de voir l'histoire & les fables que les Rabbins ont faites sur Jésus, les trouveront dans un livre hébreu traduit en latin sous le titre de *Toldo Jeshu*, inséré dans un recueil publié sous le titre de *Tela ignea Satanæ*, par Wagenseil, in-4°. 1681, à Altorf.

manderont comment Dieu, étant un pur Esprit, a pu *couvrir une femme de son ombre*, & faire naître en elle les mouvemens nécessaires à la production d'un enfant? Ils demanderont comment la nature divine a pu se combiner avec la nature d'une femme? ils prétendront que ce récit est indigne de la puissance & de la majesté de l'Etre suprême, qui n'avoit pas besoin d'employer des moyens aussi ridicules ou indécens, pour opérer le salut du genre humain. En effet il sembleroit que le Tout-Puissant auroit pu prendre d'autres voies pour faire passer Jésus-Christ dans le sein de sa mere; enfin il auroit pu le faire paroître sur la terre sans avoir besoin de prendre de chair dans le ventre d'une femme (4); mais il faut du mer-

(4) Des théologiens ont agité la question, si dans la conception du Christ la Vierge Marie *emiserit semen?* Selon Mr. de Tillemont, tome II, pag. 5, les *Gnostiques*, hérétiques qui vivoient du tems des Apôtres, nioient déjà que le Verbe fût incarné dans le sein d'une femme, & disoient qu'il n'avoit pris un corps *qu'en apparence*; ce qui devoit anéantir le miracle de la *résurrection*. Basilide soutenoit pareillement que Jésus *ne s'étoit point incarné*. Voyez *Tillemont, tome II, page* 221. *St. Epiph. advers. hæret. Theodoret hæretic. fab. lib. I, page* 165. Lactance, pour prouver que l'esprit de Dieu a pu féconder une Vierge, cite l'exemple des cavales de Thrace & d'autres femelles fécondées par le vent. *Voy. Institut. Divin. lib. IV, cap.* 12. Cependant le même Lactance, reprochant aux Payens que leurs Dieux avoient eu besoin de femmes pour engendrer, leur avoit dit: *Quid igitur opus est sexu fœmineo: cùm Deus, qui est omnipotens, sine usu & operâ fœminæ possit filios procreare?* V. *Lact. ibid. lib. I, cap. VIII.* Rien de plus indécent & de plus ridicule que les questions théologiques auxquelles la naissance de

J. C.

veilleux dans les Romans & ſur-tout dans toutes les religions. On ſuppoſa toujours que les grands hommes étoient nés d'une façon extraordinaire. Chez les Payens Minerve ſortit du cerveau de Jupiter; Bacchus fut conſervé dans la cuiſſe de ce même Dieu. Chez les Chinois le Dieu *Fo* fut engendré par une Vierge rendue féconde par un rayon du ſoleil. Chez les Chrétiens Jéſus eſt né d'une Vierge fécondée par l'opération du Saint-Eſprit, & qui demeura vierge après cette opération. Incapables de s'élever juſqu'à Dieu, les hommes l'ont fait deſcendre juſqu'à leur propre nature; voilà l'origine de toutes les *incarnations*, dont la croyance eſt répandue par toute la terre.

Cependant tout le merveilleux qui précede la naiſſance de Jéſus ſe termine par un événement très-naturel; au bout de neuf mois ſa

J. C. a donné lieu. Quelques docteurs, pour ſauver la virginité de Marie, ont prétendu que Jéſus n'étoit point venu au monde comme les autres hommes *apertâ vulvâ*, mais plutôt *per vulvam clauſam*; le fameux Jean Scot au contraire regardoit cette opinion comme très-dangereuſe, vu qu'il s'enſuivroit que J. C. *ne ſeroit pas né de la Vierge, mais en ſeroit ſimplement ſorti*. Un Moine de Cîteaux, nommé *Ptolomée de Luques*, prétendit que Jéſus *avoit été engendré auprès du cœur de la Vierge de trois gouttes de ſon ſang*. Voyez *Bibliotheque Angloiſe*, tome II, pag. 354 & 355. Le grand S. Thomas d'Aquin a examiné *ſi J. C. n'auroit pas pu ſe faire hermaphrodite? S'il auroit pu ſe faire du ſexe féminin?* D'autres ont agité la queſtion, ſi Jéſus auroit pu *s'incarner dans une vache?* L'on peut voir par-là combien une abſurdité peut en engendrer d'autres, dans l'eſprit fécond des théologiens.

mere accouche comme toutes les autres femmes; à la suite de tant d'événemens incroyables & surnaturels le fils de Dieu vient au monde comme tous les enfans des hommes. Cette conformité dans la naissance fera toujours soupçonner une conformité dans les causes physiques qui ont produit le fils de Marie. En effet le surnaturel ne peut produire que du surnaturel; des agens matériels il ne peut résulter que des effets physiques, & l'on soutient dans l'Ecole *qu'il doit* toujours y avoir parité de nature entre la cause & l'effet.

Puisque, suivant les Chrétiens, Jésus étoit homme & Dieu à la fois, les incrédules diront qu'il a fallu nécessairement que le germe divin apporté du ciel pour être déposé dans le sein de Marie, contînt en même tems & la Divinité & le corps à venir du fils de Dieu. En un mot, pour parler le langage des théologiens, *l'union hypostatique* de deux natures en Jésus-Christ a dû se faire avant sa naissance, & se trouver confondue dans le sein de sa mere. Dans ce cas on ne pourra concevoir comment il a pu arriver que la nature divine demeurât engourdie & dans l'inaction pendant tout le tems de la grossesse de Marie: au point que celle-ci n'ait pas même été avertie du tems de son accouchement, Nous en trouvons la preuve dans St. Luc:
« Vers ce même tems, dit-il au chap. II, on
» publia un édit de César Auguste pour faire
» un dénombrement de toute la terre.... &
» comme tous alloient se faire enregistrer chacun
» dans sa ville, Joseph partit aussi de Nazareth

» ...... & vint à Bethléhem pour se faire en-
» registrer avec Marie qui étoit grosse ; pendant
» qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le tems
» où elle devoit accoucher s'accomplit, & elle
» enfanta son fils premier né ; & l'ayant en-
» maillotté, elle le coucha dans une crèche, par-
» ce qu'il n'y avoit point de place pour eux
» dans l'hôtellerie ».

Ce récit nous prouve que Marie fut prise au dépourvu, & que l'Esprit Saint, qui avoit fait tant de choses pour elle, avoit négligé de l'avertir d'un événement si propre à l'intéresser & si important pour tout le genre humain. L'humanité de Jésus-Christ étant sujette à tous les accidens de notre nature pouvoit périr dans ce voyage, entrepris dans un tems très-critique pour sa mere. Enfin on ne comprend pas que cette mere soit restée dans une ignorance entiere de la proximité de son terme, & que l'Eternel ait pu tellement abandonner le précieux Enfant qu'il avoit déposé dans son sein.

Quelques autres circonstances du récit de St. Luc présentent encore de nouvelles difficultés. Il y est parlé d'un *dénombrement* ordonné par César Auguste, fait dont il n'est fait mention dans aucun des historiens Juifs ou profanes (5).

(5) L'on peut encore ajouter que S. Luc assure que ce dénombrement prétendu se fit sous *Quirinus* ou *Cyrenius*, tandis qu'il est prouvé que c'étoit pour lors *Quintilius Varus*, qui étoit Gouverneur de la Province.

Les prédicateurs & les écrivains chrétiens font remarquer avec affectation que le Temple de *Janus* fut fermé, & qu'il régnoit une paix profonde par toute la terre, au tems de la naissance du Christ ; mais la fausseté de

On est encore tout surpris de voir le fils de Dieu naître dans la pauvreté, n'avoir d'autre asyle qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche; en un mot, dans l'âge le plus tendre & dans une saison rigoureuse, se trouver exposé à des miseres sans nombre.

Il est vrai que nos théologiens ont trouvé le moyen de répondre à toutes ces difficultés. Ils prétendent qu'un Dieu juste, voulant s'appaiser lui-même, destina dès l'origine aux souffrances son fils innocent, afin d'avoir un motif de pardonner au genre humain coupable, qui lui étoit devenu odieux par la faute d'Adam, à laquelle néanmoins ses descendans n'avoient point eu de part. Par un effet d'une justice, dont l'esprit de l'homme ne peut point se faire d'idée, un Dieu, que son essence rend incapable de pécher, se trouve chargé des iniquités de l'homme, & doit les expier pour désarmer la fureur d'un pere qu'il n'a point offensé. Tels sont les principes inconcevables qui servent de base à la théologie chrétienne.

Nos docteurs ajoutent que Dieu voulut que la naissance de son fils fût accompagnée des mêmes accidens que celles des autres hommes, dans la vue de consoler ceux-ci des malheurs attachés à leur être. L'homme, disent-ils, est coupable avant de naître, vu que les enfans sont tenus de payer les dettes de leurs peres : ainsi l'homme souffre justement

de ce fait a été prouvée dans un livre publié en 1700. *Voyez Bernard, Nouvelles de la République des Lettres*, tome XIV.

comme pécheur lui-même & comme chargé du péché de son premier pere. Cela posé, quoi de plus consolant pour nous que de voir un Dieu, l'innocence & la sainteté même, souffrant dans une étable tous les maux attachés à l'indigence! Cette consolation eût sans doute manqué aux hommes si Dieu avoit permis que son fils naquît dans la splendeur & dans l'abondance de tous les biens de la vie. Enfin si le Christ innocent n'eût point souffert, le genre humain, incapable de satisfaire à la dette contractée par Adam, eût été pour toujours exclu du Paradis.

Quant au voyage pénible que Marie fut obligée d'entreprendre dans des circonstances critiques, cet évènement avoit été prévu par la Sagesse éternelle qui avoit résolu que le Christ naîtroit à *Bethléhem*, & non à *Nazareth*. Cette circonstance étoit nécessaire, ayant été prédite elle devoit s'accomplir.

Quelque solides que ces réponses paroissent à tous ceux qui ont reçu la foi en dose suffisante, elles ne sont point capables de convaincre les incrédules. Ils se récrient sur l'injustice de faire souffrir un Dieu très-innocent, & le charger des iniquités de la terre. Ils ne peuvent pas plus concevoir par quels principes d'équité l'Etre suprême a pu rendre la race humaine responsable de la faute commise à son insu & sans sa participation par son premier pere. Ils prétendent qu'en bonne justice les enfans sont en droit de renoncer à la succession de leurs parens quand ils sont hors d'état de payer les dettes que ceux-ci ont contractées. En un mot les incrédules trou-

vent que la conduite attribuée à Dieu par la théologie chrétienne, est injurieuse pour lui, en ce qu'elle le représente comme le plus implacable, le plus cruel, le plus injuste des tyrans. Enfin ils trouvent qu'il eût été plùs sage d'empècher l'homme de pécher, que de permettre qu'il péchât & de faire mourir son fils pour expier son péché.

A l'égard du voyage à Bethléhem, on n'en devine point la nécessité. Le lieu où devoit naître le Sauveur du monde paroît une circonstance parfaitement indifférente au salut du genre humain. Quant à la prophétie, qui annonçoit la gloire de Bethléhem pour avoir donné le jour *au conducteur* d'*Israël*, elle ne paroît pas convenir à Jésus qui y naquit dans une étable & qui fut rejetté par le peuple dont il devoit être le conducteur. Il n'y a qu'une pieuse entorse qui puisse faire appliquer cette prédiction à Jésus-Christ. Il est vrai qu'on nous assure qu'il avoit été prédit que Jésus naîtroit dans la pauvreté; mais d'un autre côté, le Messie des Juifs est très-souvent annoncé par les Prophètes comme un Prince, un Héros, nn Conquérant: il faudroit donc savoir à laquelle de ces prophéties il est à propos de s'en tenir. Nos docteurs ne manqueront pas de nous dire que les prédictions qui annoncent que Jésus naîtroit & vivroit dans l'indigence & la bassesse, doivent être prises *à la lettre*; & que celles qui annoncent sa puissance & sa gloire doivent être prises *allégoriquement*: mais cette solution ne satisfera pas les incrédules; ils diront qu'en s'y prenant de cette maniere

on trouvera toujours dans l'Ecriture & les Oracles divins tout ce que l'on croira avoir besoin d'y trouver. Ils en concluront que l'Ecriture est pour les Chrétiens comme les nuées dans lesquelles chacun s'imagine appercevoir toutes les figures qu'il lui plaît (6).

(6) Le *Proto-Evangile*, attribué à S. Jaques, rapporte des circonstances curieuses & ridicules, sur lesquelles aucun de nos quatre Evangélistes *canoniques* n'ont voulu appuyer : cependant elles n'ont rien de révoltant pour des gens qui ont assez de foi. Ce *Proto-Evangile* nous apprend, par exemple, la mauvaise humeur de Joseph en voyant sa femme grosse, les reproches qu'il lui fit de son libertinage, indigne, selon lui, d'une Vierge élevée sous les yeux des Prêtres. Marie se défend par ses pleurs, elle proteste de son innocence, & *jure au nom du Dieu vivant qu'elle ignore d'où cet enfant lui est venu.* Il paroît que dans son trouble elle avoit oublié l'aventure de Gabriel ; cet Ange vint la nuit suivante rassurer par un songe le pauvre Joseph ; celui-ci de son côté pensa se faire une affaire avec les Prêtres, qui l'accuserent d'avoir fabriqué cet enfant, au mépris du voeu de virginité de Marie. Là-dessus les Prêtres firent boire aux deux Epoux l'*eau de jalousie*, c'est-à-dire, un breuvage qui, par un miracle, ne leur fit aucun mal, en conséquence le Grand-Prêtre les déclara très-innocens.

Il est encore rapporté dans le même Evangile, qu'après que Marie eut été accouchée, *Salomé* n'ayant pas voulu croire la sage-femme qui l'assuroit que l'accouchée étoit demeurée vierge, porta la main sur Marie pour s'en assurer ; aussi-tôt cette main téméraire se sentit brûler ; cependant elle fut guérie en prenant le petit Jésus dans ses bras. *V. Codex apocr. N. T.* tom. I, pages 95 & suiv. jusqu'à 113.

CHA-

CHAPITRE III.

Adoration des Mages & des Bergers. Massacre des Innocens, & autres circonstances qui suivirent la naissance de Jésus-Christ.

PARMI les quatre historiens de Jésus, adoptés par l'Eglise, deux se taisent absolument sur les faits dont nous allons parler dans ce chapitre; d'ailleurs S. Matthieu & S. Luc qui nous les ont transmis, ne sont aucunement d'accord sur les circonstances. Les plus habiles Commentateurs n'ont su comment s'y prendre pour les concilier, tant leurs récits sont différens. Il est vrai que ces différences sont moins sensibles quand on lit les Evangélistes les uns après les autres, ou sans réflexion; mais elles deviennent très-frappantes quand on a de la mémoire ou quand on se donne la peine de les comparer. Voilà sans doute pourquoi jusqu'à présent l'on n'a pu faire une *concordance* des Evangiles qui eût l'approbation générale de l'Eglise; les concordances même dont on a permis l'impression n'ont point été universellement adoptées, quoique l'on fût forcé de reconnoître qu'elles ne renfermoient rien de contraire à la foi. Peut-être est-ce par une sage politique que les Chefs de l'Eglise n'ont approuvé aucun systême à cet égard; ils ont vraisemblablement senti l'impossibilité de concilier des faits aussi discordans que ceux des quatre Evangélistes; l'Esprit Saint, sans

ſans doute pour exercer la foi des fideles, les a inſpirés très-diverſement. D'ailleurs, une concordance bien faite des Evangiles ſeroit un ouvrage très-dangereux ; elle rapprocheroit néceſſairement des faits rapportés par des Auteurs, qui, bien loin de s'appuyer, ne feroient que s'affoiblir réciproquement, ce qui ne manqueroit pas d'ébranler au moins la foi du rédacteur.

St. Matthieu qui, ſelon l'opinion commune, a écrit le premier l'hiſtoire de Jéſus, nous aſſure qu'auſſi-tôt qu'il fut né, & lorſqu'il étoit encore dans l'étable à Bethléhem, des Mages vinrent de l'Orient à Jéruſalem, & s'informerent de l'endroit où étoit né le Roi des Juifs, dont ils avoient obſervé l'aſtre dans leur pays. Hérode, qui régnoit alors en Judée, informé du motif de leur voyage, conſulta les gens de la loi ; & ayant appris que le Chriſt devoit naître à Bethléhem, il permit aux Mages d'y aller, leur recommandant de s'informer exactement de cet enfant, afin que lui-même pût enſuite lui rendre ſes hommages (1).

Il paroît par le récit de St. Matthieu qu'auſſitôt que les Mages eurent quitté Hérode, ils prirent le chemin de Bethléhem, lieu très-peu éloigné de Jéruſalem. On eſt ſurpris que ce prince ayant été *troublé* par l'arrivée des Mages, parce qu'ils lui avoient annoncé la nouvelle de la naiſſance d'un Roi des Juifs, n'ait pas pris plus de précautions pour calmer ſes

(1) Saint Matthieu, chap. II, ✝. 1 & ſuiv.

inquiétudes propres, & celles de la capitale que l'Evangile nous repréſente comme dans la conſternation de ce grand événement. Il lui eût été très-facile de s'aſſurer du fait, ſans avoir beſoin de s'en rapporter à des inconnus, qui n'exécuterent point ſa commiſſion. Les Mages ne reviennent point; Joſeph a le tems de s'enfuir avec ſa petite famille; Hérode reſte tranquille malgré ſes ſoupçons & ſes craintes; ce n'eſt qu'après un délai peu vraiſemblable qu'il ſe met en colere, & s'apperçoit qu'il eſt trompé; alors pour mettre ſa couronne en ſûreté, il ordonne un maſſacre général des enfans de Bethléhem & des villages d'alentour. Comment préſumer cette conduite dans un ſouverain jaloux, ſoupçonneux & cruel? Ce prince avoit aſſemblé les docteurs de la loi & les principaux de la nation; leur avis avoit confirmé le bruit répandu par les Mages; ils dirent que c'étoit à Bethléhem que le Chriſt devoit naître, & pourtant Hérode ne fait rien pour ſa propre tranquillité! Ou Hérode ajoutoit foi aux prophéties des Juifs, ou il n'y croyoit pas: dans le premier cas, au lieu de s'en rapporter à des étrangers, il devoit aller lui-même avec toute ſa cour à Bethléhem pour rendre hommage au Sauveur de la nation. Dans le ſecond cas, il eſt abſurde de faire ordonner à Hérode un maſſacre général des enfans, en vertu du ſoupçon fondé ſur une prophétie à laquelle il ne croyoit pas.

Quoi qu'il en ſoit, ce prince ne ſe met en colere qu'au bout de pluſieurs jours, après s'être apperçu que les Mages ſe ſont moqués de

lui & s'en sont retournés par un autre chemin. Mais comment ne fut-il pas par la même voie la fuite de Jésus accompagné de Joseph & de sa mere? Leur retraite avoit dû sans doute être remarquée dans un lieu aussi petit que Bethléhem. L'on nous dira peut-être, que dans cette occasion Dieu permit qu'Hérode fût aveuglé; mais Dieu ne devoit pas permettre que les habitans de Bethléhem & des environs s'obstinassent à garder un secret qui devoit coûter la vie à tous leurs enfans. A portée de faire des miracles, ce Dieu ne pouvoit-il pas sauver son fils par une voie plus douce que par le massacre inutile d'un grand nombre d'innocens?

D'un autre côté, Hérode n'étoit point maître absolu dans la Judée; les Romains ne lui eussent point permis d'exercer de pareilles cruautés; le peuple Juif, persuadé de la naissance du Christ, ne s'y seroit point prêté. Un roi de France, plus absolu qu'un roitelet de Judée dépendant des Romains, ne seroit point obéi s'il ordonnoit de gaieté de cœur à ses Gardes Suisses d'aller égorger tous les enfans de Surène ou de St. Cloud, parce que trois étrangers inconnus en passant par Versailles lui auroient dit que parmi les enfans nés dans ces villages il en est un qui, suivant les règles de l'astrologie judiciaire, est destiné à être un jour roi de France. Dans un tems où l'astrologie étoit encore en vogue, on se seroit contenté de faire chercher l'enfant suspect, on l'auroit séquestré, ou peut-être fait mourir, sans comprendre d'autres innocens dans sa proscription.

Enfin l'on peut encore oppoſer au récit de ſaint Matthieu le ſilence des autres Evangéliſtes, & ſur-tout celui de Joſephe l'hiſtorien; celui-ci ayant des raiſons pour haïr Hérode, n'eût pas manqué de rapporter un fait auſſi propre à le rendre odieux que le maſſacre des innocens. Philon a pareillement gardé le ſilence ſur cette action d'Hérode, & l'on ne devine point la raiſon pour laquelle ces deux hiſtoriens célebres ſe ſont accordés à taire cet événement ſi révoltant. L'on ne peut point ſuppoſer que ç'ait été en haine de la Religion Chrétienne, car ce fait détaché ne prouve ni pour ni contre. Ainſi nous pouvons conclure que ce maſſacre eſt une fable; qui d'ailleurs ne s'accorde nullement avec les détails de la vie de Jéſus-Chriſt, tranſmis par les autres Evangéliſtes. St. Matthieu ſemble n'avoir inventé ce conte que pour avoir occaſion d'appliquer une ancienne prophétie; ce qui étoit ſon goût dominant. Cependant en cela même il eſt clair qu'il s'eſt trompé. En effet la prophétie dont cet Evangéliſte fait l'application au maſſacre des innocens, eſt tirée de Jérémie. Tous les Juifs l'entendoient de la captivité de Babylone. Elle eſt conçue en ces termes dans l'Hébreu : *le Seigneur a dit, voix de lamentations, de gémiſſemens & de pleurs ameres a été entendue du haut de Rachel, qui pleuroit ſes fils, & a refuſé d'être conſolée ſur eux, parce qu'il n'y en alloit plus.* Le verſet qui ſuit eſt ſi clair, qu'il n'eſt pas concevable que St. Matthieu en ait oſé faire l'application au prétendu maſſacre de Bethléhem. *Le Seigneur dit*,

continue: Jérémie, *réprime ta voix de pleurs & tes yeux de larmes, car ton œuvre aura son salaire & tes enfans retourneront de la terre de l'ennemi.* Le retour de la captivité est ici clairement désigné. Il n'y est aucunement fait mention de *Rama*, dont parle l'Evangéliste, mais des montagnes de Samarie où les Israëlites doivent de nouveau planter des vignes après être revenus dans leur pays.

C'est encore pour accomplir une prophétie que le même St. Matthieu fait voyager Jésus en Egypte; ce voyage, selon lui, ou plutôt le retour de ce voyage, avoit été prédit par Osée dans ces mots; *j'ai rappellé mon fils d'Egypte*; tandis qu'il est évident que dans ce passage il ne s'agit que de la délivrance des Israëlites de la servitude égyptienne par le ministere de Moyse.

D'ailleurs le voyage & le séjour de Jésus en Egypte ne s'accordent aucunement avec des circonstances arrivées dans l'enfance du Christ, telles qu'elles sont rapportées par St. Luc. Celui-ci nous apprend qu'au bout de huit jours il fut circoncis (2). Enfin le tems de la purification de Marie étant accompli, suivant la loi

(2) L'Evangile *de l'Enfance de Jésus* nous apprend que son prépuce fut mis dans un vase d'albâtre & conservé dans un baume. Quelques Auteurs assurent que ce divin prépuce se voit encore à Rome dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran. Voyez Codex *Apocryphus Novi Testamenti*, tom. I, pag. 171. Cependant la ville d'Anvers dispute à Rome l'honneur de posséder ce précieux joyau.

de Moyse, Joseph & sa mere le porterent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, en vertu de l'ordonnance qui prescrivoit de lui consacrer les premiers nés, & d'offrir un sacrifice pour eux. Le même St. Luc nous apprend que dans cette occasion le vieillard *Siméon* prit l'enfant entre ses bras, & déclara, en présence de tout le peuple assistant à la cérémonie, que cet enfant étoit *le Sauveur d'Israël.* Une vieille Prophéteffe nommée *Anne* lui rendit hautement le même témoignage, & parla de lui à tous ceux *qui attendoient la rédemption d'Israël* (3). Mais comment des discours, tenus publiquement dans le temple de Jérusalem, où Hérode faisoit sa résidence, furent-ils ignorés de ce prince si soupçonneux? Ils étoient bien plus capables d'exciter ses inquiétudes & d'éveiller sa jalousie que l'arrivée des astrologues d'Orient. Joseph & Marie venus à Jérusalem pour la présentation de Jésus & la purification de sa mere, retournent-ils à Bethléhem, & de là vont-ils en Egypte au lieu d'aller à Nazareth?

Cependant St. Luc dit très-positivement qu'*après qu'ils eurent accompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournerent en Galilée, à Nazareth leur ville* (4).

(3) Voyez Saint Luc, ch. II, ℣. 25, 32, 36, 38.

(4) Saint Luc, *ibidem*, ℣. 39. Les anciens faiseurs d'Evangile, qui ont fait celui de *l'Enfance de Jésus*, & qui l'ont attribué à l'Apôtre saint Thomas, nous ont conservé les miracles sans nombre & les autres passetems du petit Christ; il est souvent représenté comme un très-méchant enfant; il tuoit ses camarades quand il en

Mais dans quel tems les parens de Jésus accomplirent-ils ce qui étoit ordonné? fut-ce avant d'aller en Egypte, ou après être retournés de ce pays, où, selon S. Matthieu, ils s'étoient réfugiés pour se soustraire à la cruauté d'Hérode? En un mot la purification de la Vierge & la présentation de son fils au temple, eurent-elles lieu avant ou après la mort de ce prince si méchant? Cependant, suivant le Lévitique, la purification de la mere qui avoit mis au monde un fils, devoit se faire au bout de trente jours. D'où l'on voit qu'il est très-difficile de concilier la fuite en Egypte & le massacre des innocens, dont parle S. Matthieu, avec le récit de St. Luc, qui dit qu'*après avoir accompli les ordonnances de la loi, Joseph & Marie retournerent en Galilée, à Nazareth leur ville*, d'où il ajoute qu'ils *alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque.* En effet si l'on veut adopter le récit des deux Evangélistes, dans quel tems placera-t-on la venue des Mages d'Orient pour adorer Jésus-Christ, la colere d'Hérode, la fuite en Egypte, le massacre des innocens? L'on est donc forcé de conclure, ou que le récit de St. Luc est défectueux, ou que S. Matthieu a voulu tromper ses lecteurs par des fables improbables. Quelque parti que l'on

étoit mécontent. Cet Evangile de l'Enfance a été rejeté, comme bien d'autres, quoiqu'il ne contienne rien qui ne doive paroître incroyable à des gens assez robustes dans la foi pour admettre les quatre Evangiles *canoniques*. Voyez *Codex apocryphus N. T.* tome I, pag. 159 & suiv.

prenne, le Saint-Esprit qui les inspiroit tous deux, se trouvera toujours en défaut.

Voici un autre fait sur lequel nos deux Evangélistes ne sont pas plus d'accord. S. Matthieu, comme on a vu, fait venir à Bethléhem du fond de l'Orient des *Mages*, ou des gens considérables, pour adorer l'enfant Jésus & lui offrir des présens. St. Luc, moins épris du merveilleux, fait adorer cet enfant par de simples Bergers, qui gardoient leur troupeau pendant la nuit, & auxquels un Ange vint annoncer le grand événement de la naissance du Sauveur d'Israël. Ce dernier Evangéliste ne parle ni de l'apparition de l'étoile, ni de la venue des Mages, ni de la cruauté d'Hérode, circonstances dignes néanmoins d'être rapportées par St. Luc, qui nous dit s'être si soigneusement informé de tout ce qui pouvoit regarder Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, les parens de Jésus, soit après leur retour d'Egypte, selon St. Matthieu, soit après sa présentation au temple selon St. Luc, vont demeurer à Nazareth. Le premier de ces Ecrivains, à son ordinaire, voit en cela l'accomplissement de cette prédiction, *il sera appellé Nazaréen*. Malheureusement on ne sait où chercher cette prophétie dans la Bible, ni deviner par qui elle a été faite : on est seulement assuré que *Nazaréen* chez les Juifs signifioit un *bandit*, un homme *séparé du monde*, & que Nazareth étoit une ville très-chetive, habitée par des misérables, au point que leur pauvreté étoit passée en proverbe, & que l'on appelloit *Naza-*

riens les gueux, les vagabonds & les gens sans aveu (5).

(5) Il est très-important de remarquer que les premiers Chrétiens ont été appellés *Nazaréens*. On les trouve encore désignés sous le nom d'*Ebionites*, dérivé d'un mot hébreu qui signifie un *mendiant*, un *misérable*, un *pauvre*. Chacun sait que dans le treizieme siècle saint François & saint Dominique, qui se proposoient de faire revivre le Christianisme primitif, fonderent des Ordres de Moines *mendians*, destinés à ne vivre que d'aumônes, à n'être que de vrais *Nazaréens*, & à lever des contributions sur la société que ces vagabonds n'ont point cessé de troubler. Salméron, pour relever la sainteté des Moines mendians, a prétendu que Jésus lui-même avoit mendié.

Quoi qu'il en soit, il est à propos de faire sur les *Nazaréens* quelques remarques qui pourront jeter un grand jour sur l'histoire de la Religion Chrétienne. Il est très-clair que l'on donna le nom de *Nazaréens* aux Apôtres & aux premiers Juifs qui se convertirent. Les Juifs les regardoient comme des hérétiques (*minian*), des excommuniés, &, suivant saint Jérôme, les anathématisoient dans toutes leurs Synagogues sous le nom de *Nazaréens*. Voyez *S. Hieronym. Epist. ad Augustin. & idem in Isaïam, cap. V, vers.* 18. Les Juifs donnent encore maintenant le nom de *Nazaréens* (Nozerim) aux Chrétiens, que les Arabes & les Persans appellent *Nazari*. Les premiers Juifs, convertis par Jésus & par ses Apôtres, ne furent que des Juifs réformés; ils conserverent la circoncision & les autres usages ordonnés par la loi de Moyse. *Nazaræi*, dit saint Jérôme, *ita Christum recipiunt ut observationes legis veteris non amittant*. V. AD. JES. 8. Ils suivirent en cela l'exemple de Jésus, qui, (circoncis lui-même, & Juif pendant toute sa vie), avoit souvent fait entendre qu'il falloit respecter & observer la loi. Cependant par la suite des tems les *Nazaréens* ou *Ebionites* furent anathématisés par les autres

Nous venons de voir dans le cours de ce chapitre, le peu d'harmonie qui se trouve entre la maniere dont deux Evangélistes rapportent les circonstances dont la naissance de Jésus fut accompagnée. Examinons maintenant quelles ont pu être les vues de ces deux Ecrivains en rapportant si diversement les faits que l'on vient d'exposer. Au moins est-il impossible que Jésus,

tres Chrétiens pour avoir allié les cérémonies légales avec l'Evangile du Christ. Saint Jérôme en parlant d'eux & des disciples de Cérinthe, dit: *Qui (Ebionei & Cerinthiani) credentes in Christo, propter hoc* SOLUM *à patribus anathematisati sunt, quod legis ceremonias Christi evangelio miscuerunt. Sic nova confessi sunt, ut vetera non amitterent.* V. S. HIERON. IN EPISTOL. AD AUGUSTIN. Il paroît qu'en se conduisant ainsi les *Ebionites* ou *Nazaréens* se conformoient aux intentions de Jésus & de ses Apôtres; l'on est donc très-surpris de les voir traités d'hérétiques par la suite. Mais on fera voir (dans le chapitre XXII) la vraie cause de ce changement: il fut évidemment dû à saint Paul, dont le parti prévalut sur celui de saint Pierre, des autres Apôtres & des *Nazaréens*, ou *Chrétiens-Judaïsans*. Ainsi S. Paul corrigea & réforma le systême de Jésus-Christ, qui n'avoit prêché qu'un Judaïsme réformé. Cet Apôtre des Gentils parvint à faire regarder son maître & ses anciens confreres comme des *Hérétiques* ou de mauvais Chrétiens. Voilà comme les théologiens prennent souvent la liberté de rectifier la religion du Sauveur qu'ils adorent! Au reste les *Nazaréens* avoient un Evangile en hébreu, très-différent de ceux que nous connoissons, & que l'on attribue à S. Barnabé. *Voyez* Toland, dans un ouvrage Anglois publié sous le titre de NAZARENUS, *in*-8°. *Londres*, 1718. D'après cet Evangile les Nazaréens ne croyoient pas la Divinité de Jésus-Christ. *Voyez la* 3e. *note sur le chapitre* XVII *de cet ouvrage.*

comme dit St. Luc, soit demeuré constamment à Nazareth jusqu'à douze ans, s'il est vrai qu'il ait été transporté presqu'aussi-tôt après sa naissance en Egypte, où S. Matthieu le fait rester jusqu'à la mort d'Hérode.

Il est bon d'observer que, du vivant même de Jésus, on formoit un reproche contre lui de son séjour en Egypte (6); ses ennemis prétendoient qu'il y avoit appris la magie, à laquelle ils attribuoient les prodiges ou tours d'adresse qu'on lui voyoit opérer. Il paroît que St. Luc pour faire tomber ces accusations, a cru devoir passer sous silence le voyage en Egypte qui rendoit son héros suspect: en conséquence il le fixe à Nazareth, & le fait venir tous les ans avec ses parens à Jérusalem. Cependant la précaution de cet Evangéliste paroît avoir été inutile; S. Matthieu, qui écrivit avant lui, avoit établi l'opinion du voyage & du séjour de Jésus en Egypte. Origene, en disputant contre Celse, ne le nie point, d'où l'on voit que les docteurs Chrétiens ne doutoient point que Jésus n'eût été dans ce pays; malgré le silence de St. Luc ils s'en rapportoient au témoignage de S. Matthieu. Tâchons donc de démêler les motifs de ces deux écrivains.

(6) L'Evangile *de l'Enfance de J. C.* dont nous avons déjà parlé, fait voyager la sainte famille en Egypte, & lui fait opérer de ville en ville des miracles suffisans pour la faire très-bien subsister. L'eau dont Marie se servoit pour laver son enfant guérissoit des lépreux & des possédés; la présence du Christ faisoit tomber les Idoles, dénouoit l'éguillette, &c. V. *Codex apoc.* t. I, p. 182.

Les Juifs s'accordoient généralement dans l'attente d'un Messie ou d'un Libérateur; mais comme les diverses classes de l'Etat avoient eu leurs prophètes, elles avoient aussi des signes divers auxquels elles devoient reconnoître ce Messie. Les grands, les riches, les personnes instruites & bien élevées ne soupçonnoient assurément pas que le libérateur d'Israël dût naître dans une étable & sortir de la lie du peuple; ils attendoient sans doute leur délivrance d'un prince, d'un guerrier, d'un homme puissant, capable d'en imposer aux nations ennemies de la Judée & de briser ses fers. Les pauvres au contraire, qui, aussi bien que les grands & les riches, ont leur portion d'amour-propre, croyoient pouvoir se flatter que le Messie naîtroit dans leur classe; leur nation & les peuples voisins fournissoient assez d'exemples de grands hommes sortis du sein de la pauvreté. Bien plus, les oracles dont on berçoit cette nation étoient tels, que chaque famille se croyoit en droit de prétendre à l'honneur de donner un Messie, quoique l'opinion la plus générale fût que ce libérateur devoit sortir de la race de David.

Cela posé, des bergers & des gens du peuple ont bien pu croire qu'une femme accouchée dans une étable de Bethléhem avoit mis au monde le Christ. On peut encore supposer que Marie, dans la vue de se rendre intéressante, dit à ceux qui la visiterent qu'elle étoit issue du sang des rois, mobile sans doute très-propre à exciter la commisération & l'étonnement du

peuple. Cette confidence, & le ſouvenir confus de quelques prophéties ſur Bethléhem la patrie de David, ont pu ſuffire pour frapper l'imagination de ces gens crédules & peu difficiles ſur les preuves de ce qu'on leur racontoit.

S. Matthieu, comme il paroît par ſon hiſtoire, avoit la tête remplie de prophéties & de notions populaires, ou du moins il comptoit ſur la crédulité de ſes lecteurs. En compoſant ſon roman, pour remplir un vuide de trente ans dans la vie de Jéſus, il imagina de le faire voyager en Egypte, ſans prévoir les objections qu'on pourroit faire ſur la négligence de la ſainte famille à remplir les ordonnances de la loi, telles que la circonciſion de l'Enfant, ſa préſentation au temple, la purification de ſa mere, la célébration de la Pâque, cerémonies qui ne pouvoient ſe faire qu'à Jéruſalem. Peut-être eſt-ce pour juſtifier ce voyage & ces négligences que S. Matthieu fait intervenir la prophétie d'Oſée, rélative au rappel d'Egypte, dont nous avons parlé. C'eſt peut-être encore pour juſtifier la durée du ſéjour de Jéſus en Egypte qu'il raconte la colere d'Hérode, & la fable du maſſacre des innocens qu'il fait ordonner par ce prince, que ſes crimes avoient d'ailleurs rendu très-odieux aux Juifs ainſi qu'aux étrangers. L'on eſt diſpoſé à tout croire d'un homme devenu célebre par ſa méchanceté.

S. Luc, pour éluder, comme on a vu, les reproches que l'on pouvoit faire de ſon tems à Jéſus ſur ſon voyage & ſon ſéjour en Egypte, n'en a point du tout parlé; cependant ſon ſi-

lence n'en détruit pas la réalité. Il falloit écarter du Christ le soupçon de magie, mais il ne l'a point lavé d'accusations tout aussi graves que l'on faisoit sur sa naissance.

Celse, médecin célebre qui vivoit dans le second siecle du Christianisme, & qui avoit recueilli soigneusement tout ce qu'on avoit publié contre le Christ, assure qu'il étoit le fruit d'un adultere. Origene, dans son ouvrage contre Celse, nous a conservé cette accusation, mais il ne nous a point transmis les preuves sur lesquelles elle étoit appuyée. Cependant les incrédules ont tâché d'y suppléer, ils fondent l'opinion de Celse sur ce que:

1°. Suivant le témoignage de S. Matthieu lui-même, il paroît très-certain que Joseph époux de Marie fut très-mécontent de la grossesse de sa femme, à laquelle il savoit n'avoir eu aucune part; en conséquence il forma le dessein de la quitter secrétement & sans éclat, résolution dont il fut détourné par un Ange, ou si l'on veut par un rêve, ou peut-être par la réflexion, qui chez les Juifs passe toujours pour l'effet d'une inspiration d'en haut. Il paroît néanmoins que ce dessein de Joseph avoit éclaté, que le fait s'étoit divulgué, & qu'on en formoit un reproche contre Jésus. Mais St. Luc plus prudent que S. Matthieu, n'a osé faire mention ni de l'humeur de Joseph, ni de la conduite débonnaire qui la suivit. De plus, quoique Joseph eût pris son parti sur l'aventure de sa femme, on ne le voit plus reparoître sur la scène dès que Jésus y entre. Quoiqu'on ne

nous apprenne nulle part la mort de ce bon homme, il est à présumer qu'il ne vit jamais de bon œil son fils *putatif*; & qu'il abandonna totalement un enfant à la naissance duquel il savoit n'avoir aucunement contribué (7). Lorsqu'à 30 ans Jésus & sa mere se trouvent aux noces de Cana, il n'est plus question de Joseph. Si l'on admet avec St. Luc l'histoire de la dispute de Jésus avec les Docteurs dans le temple de Jérusalem, on trouvera une nouvelle preuve de l'indifférence qui régnoit entre le pere prétendu & le fils putatif: ils se trouvent au bout de trois jours, & ne daignent point se parler.

2°. Si l'on joint à ces présomptions des témoignages plus positifs & d'une haute antiquité qui confirment les soupçons qu'on avoit sur la naissance de Jésus, l'on acquerra une preuve convaincante pour tous ceux qui renonceront au préjugé. L'empereur Julien, ainsi que Celse, qui tous deux avoient soigneusement examiné tous les écrits pour & contre la Religion Chrétienne & son Auteur, subsistans

(7) S. Epiphane, *l. I*, 10, *des hérésies*, nous assure que Joseph étoit très-âgé dans le tems de son mariage avec la Vierge; il ajoute qu'il étoit veuf, & pere de six enfans, qu'il avoit eus de sa premiere femme. Selon le *Proto-Evangile* attribué à S. Jaques le mineur, le bon homme eut beaucoup de peine à se déterminer à épouser Marie, dont l'âge lui faisoit peur; mais le Grand-Prêtre lui fit entendre raison, trouvant, peut-être, que Joseph étoit l'homme le plus conforme à ses vues. V. *Codex apocryph. N. T. tom. I, pag.* 88 *& seq.* Ce qui semble annoncer une intrigue sacerdotale, comme nous l'avons déjà remarqué ci-devant.

de leur tems, nous repréſentent la mere de Jéſus comme une proſtituée, vivant de ſes débauches, & chaſſée par ſon fiancé.

Dès l'origine du Chriſtianiſme la ſecte des anti-Dicomarites regarda Jéſus comme un enfant bâtard. Dans les ouvrages des Juifs il eſt traité d'*enfant adultérin*. Enfin preſque de nos jours Helvidius, ſavant critique Proteſtant, ainſi que pluſieurs autres, a ſoutenu non-ſeulement que Jéſus étoit le fruit d'une intrigue criminelle, mais encore que Marie, répudiée par Joſeph, avoit eu d'autres enfans de différens maris.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que Marie ne manquoit pas de raiſons pour s'éloigner de Joſeph & pour fuir en Egypte avec ſon fils. Une tradition conſtante parmi les Juifs nous aſſure qu'elle fit ce voyage pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de ſon époux qui l'auroit pu livrer à la rigueur des loix, malgré les viſions nocturnes dont on ſe ſervoit pour l'appaiſer; on ſait que les Hébreux n'entendoient point raillerie ſur cet article.

Enfin nous trouvons dans le *Talmud* le nom de *Panther*, ſurnommé *Bar-Panther*, que l'on met au nombre des amans ou des maris de la Vierge. D'où il réſulteroit, ſi le fait eſt vrai, que Marie, répudiée par Joſeph, ou après avoir fui, a épouſé *Panther* ſoldat Egyptien, ſon amant favoriſé, le vrai pere de Jéſus. Saint Jean Damaſcène a cru réparer le tort que cette anecdote pouvoit faire à la réputation de Marie, en diſant que les ſurnoms de *Panther* ou *Bar-Panther*, étoient héréditaires dans la famille de Marie, & par conſéquent dans celle de Joſeph

ſeph (8). Mais 1°. ou Marie n'étoit point parente de Joſeph, ou elle n'étoit point la couſine d'Elizabeth, mariée à un Prêtre, & par conſéquent de la Tribu de Lévi. 2°. Nous ne trouvons dans aucun endroit de la Bible le nom de *Panther* parmi les deſcendans de David; ſi ç'eût été un ſurnom héréditaire dans cette famille, on devroit le trouver quelque part, à moins de ſuppoſer que St. Jean Damaſcene a ſçu la choſe par une révélation particuliere. 3°. Le nom de *Panther* n'eſt nullement Hébreu.

On nous dira peut-être que ces bruits injurieux pour Jéſus & pour ſa mere, ſont des calomnies inventées par les ennemis de la Religion Chrétienne. Mais comment juger un procès ſi l'on n'examine les piéces des deux parties? Au reſte ces reproches ſont très-anciens; ils ont été faits aux Chrétiens dès l'origine de leur Religion; ceux-ci ne les ont jamais ſolidement repouſſés. Dès le téms de Jéſus lui-même, nous voyons que ſes contemporains regardoient ſes prodiges comme des effets de la magie, comme des prodiges du Démon, comme des effets de la puiſſance de *Béelzébuth*, comme des tours de ſoupleſſe. Les parens de Jéſus étoient ſur-tout de ce ſentiment, & le regardoient comme un impoſteur, vérité qui eſt conſignée dans l'Evangile même, où nous trouverons par la ſuite qu'ils voulurent l'arrêter.

D'un autre côté, Jéſus lui-même ne parle ja-

(8) S. Joann. Damaſcen. de fide orthodox. Lib. IV. cap. 15.

mais ni de ſon enfance, ni du tems qui avoit précédé ſa prédication. Il y a tout lieu de croire qu'il n'aimoit point à ſe rappeller des circonſtances déshonorantes pour ſa mere, pour laquelle même nous le verrons bientôt manquer au reſpect filial.

Les Evangéliſtes pareillement paſſent très-légérement ſur les premieres années de la vie de leur héros. S. Matthieu le fait revenir d'Egypte *en ce tems là*, ſans fixer aucune époque. Il laiſſe ainſi ſes commentateurs dans l'embarras de ſavoir ſi Jéſus avoit alors deux ans ou dix ans. Encore voit-on que ce terme de dix ans eſt inventé par complaiſance pour le fait de la diſpute entre lui & les Docteurs de Jéruſalem, que St. Luc place à ſa douzieme année. A cela près, dans l'un & l'autre Evangéliſte, Jéſus diſparoît de la ſcène pour ne s'y remontrer qu'à trente ans (9).

Il eſt difficile de démêler ce qu'il fit juſqu'à cet âge. Si nous en croyons St. Luc il reſta à Nazareth. Cependant il y a lieu de croire qu'il fut ailleurs pour apprendre le rôle qu'il avoit à jouer par la ſuite. En effet s'il fût toujours demeuré à Nazareth, les habitans de cette petite ville l'auroient connu parfaitement, bien loin de là,

(9) Peut-être que Jéſus paſſa une portion conſidérable de ſa vie chez les *Eſſéniens* contemplatifs ou *Thérapeutes*, qui étoient des eſpeces de moines Juifs, très-enthouſiaſtes, qui vivoient dans le voiſinage p'Alexandrie en Egypte, où il paroît que le Chriſt puiſa ſa doctrine ſévere & vraiment monaſtique. VOYEZ LE CHAP. XVII, NOTE I DE CET OUVRAGE.

ils sont surpris de le voir à trente ans, ils soupçonnent seulement de le connoître, ils se demandent les uns aux autres, *n'est-ce pas là le fils de Joseph* (10)? question très-ridicule dans la bouche de gens qui auroient vu habituellement Jésus dans l'enceinte de leur petite ville. Cela n'empêche pas St. Justin de nous dire qu'il se fit charpentier dans l'attellier de son prétendu pere, & qu'il travailla aux bâtimens ou aux instrumens du labourage (11). Mais ce métier ne dut pas long-tems convenir à un homme dans lequel nous trouvons un esprit ambitieux & remuant.

Il vaut donc mieux quitter ici St. Luc pour suivre St. Matthieu qui place le baptême de Jean immédiatement après le retour d'Egypte, & qui fait aussitôt commencer à Jésus sa mission. C'est aussi, à proprement parler, à cette époque que doit commencer la vie du Christ. Cependant pour ne rien faire perdre au lecteur des mé-

(10) Voyez S. Luc, chap. IV, ✝. 22.

(11) Voyez *S. Justin martyr contre Tryphon*. L'Evangile de l'*Enfance* nous apprend que le petit Jésus s'amusoit à former avec de la terre de petits oiseaux, qu'il animoit ensuite & qui s'envoloient dans l'air. Le même livre dit qu'il en savoit plus que son maître d'Ecole, qu'il tua pour l'avoir frappé parce qu'il refusoit de répéter les lettres de l'alphabet. On voit encore que Jésus aidoit Joseph dans ses travaux, & alongeoit par miracle les bois taillés trop courts ou trop étroits. Toutes ces impertinences ne sont pas plus difficiles à croire que tant d'autres merveilles rapportées dans les Evangiles admis. V. *Codex apocryph. N. T.* tome I, pag. 198 & suiv. & tome II, pag. 424—441.

moires Evangéliques ſur leſquels nous écrivons, nous avons cru ne pas devoir paſſer ſous ſilence les circonſtances qui viennent d'être rapportées, vu que ces préliminaires ſont propres à jeter beaucoup de jour ſur la perſonne & les actions de notre héros. D'ailleurs l'intervalle qui ſe trouve entre la naiſſance & la prédication de Jéſus, n'a pas été la partie de ſon hiſtoire la moins expoſée aux traits de la critique, & l'on ne peut aſſez admirer combien elle a influé ſur la conduite des Evangéliſtes. S. Matthieu, comme on a vu, pour rendre compte de l'abſence de trente ans de ſon maître, le fait aller en Egypte, & l'en fait revenir dans un tems illimité. Saint Luc, qui depuis a rédigé ſes mémoires, voyant que le ſéjour en Egypte jetoit un ſoupçon de Magie ſur les miracles de Jéſus, le fait reſter en Galilée, aller & venir tous les ans à Jéruſalem; & fixe, à ce qu'il croit, ſon ſéjour dans le pays, en le faiſant trouver à l'âge de douze ans dans la capitale, au milieu des Docteurs, argumentant contre eux. Mais St. Marc & St. Jean profitant peut-être de la critique qu'avoient éprouvé ces divers arrangemens, font tomber le Meſſie des nues, le mettent tout de ſuite à travailler au grand œuvre du ſalut des hommes.

C'eſt ainſi qu'en combinant & comparant les récits divers l'on peut parvenir à découvrir le vrai ſyſtême des Evangiles, dans leſquels, ſans y rien altérer, nous trouverons de quoi compoſer la vie de Jéſus, en réduiſant ſimplement la partie merveilleuſe à ſa juſte valeur.



CHAPITRE IV.

Baptême de Jésus-Christ. Son séjour dans le désert. Commencement de sa prédication & de ses miracles. Noces de Cana.

DEPUIS que les Romains eurent subjugué la Judée, les habitans superstitieux de cette contrée, impatiens de voir arriver le Messie ou le libérateur tant promis à leurs Peres, sembloient vouloir hâter la lenteur de l'Eternel par l'ardeur de leurs desirs. Cette disposition dans les esprits fit éclore des impostures, des révoltes, des troubles dont la puissance Romaine punissoit les auteurs de maniere à décourager leurs adhérens, ou du moins à les dissiper très-promptement. Jusqu'à l'époque dont nous allons parler, que l'Evangile de Saint Luc fixe à la *quinzieme année du regne de Tibère*, aucun de ceux qui avoient voulu se faire passer pour le Messie n'avoient pu réussir; pour bien remplir ce rôle il eût fallu des forces plus considérables que celles de la Judée entiere n'en pouvoit opposer aux vainqueurs de la terre. Il fût donc nécessaire de recourir à la ruse, d'employer les prestiges & la fourberie au défaut de la force: pour cela il étoit important de bien connoître l'esprit de la nation Juive; d'affecter un grand respect pour ses loix & ses usages, pour lesquels elle avoit la vénération la plus profonde;

de profiter habilement des prédictions dont elle étoit imbue; de remuer les passions & d'échauffer l'imagination d'un peuple fanatique & crédule. Mais tout cela devoit se faire sourdement; il falloit éviter de se rendre suspect aux Romains, il falloit se mettre en garde contre les Prêtres, les Docteurs, les personnes instruites, capables de pénétrer & de traverser ses desseins. Pour cet effet il étoit essentiel de commencer par se faire des adhérens & des coopérateurs, ensuite un parti dans le peuple afin de s'en appuyer contre les grands de la nation. La politique exigeoit de se montrer rarement dans la capitale, de prêcher dans les campagnes, de rendre odieux à la populace des Prêtres qui dévoroient la nation, des grands qui l'opprimoient, des riches dont elle devoit être naturellement jalouse. La prudence demandoit qu'on parlât à mots couverts & en *paraboles*, de peur de trop alarmer les esprits. Enfin l'on ne pouvoit se dispenser d'opérer des prodiges, qui, bien plus que toutes les harangues du monde, furent en tout tems propres à séduire des dévots ignorans, disposés à voir *le doigt de Dieu* dans toutes les œuvres dont ils ne peuvent démêler les mobiles véritables.

Telle fut, comme nous allons le voir, la conduite du personnage dont nous examinons la vie, soit qu'on suppose qu'il ait été en Egypte pour y acquérir les talens nécessaires à ses vues, soit qu'il fût toujours demeuré à Nazareth, Jésus n'ignoroit pas les dispositions de ses concitoyens; comme il savoit combien les prédictions

étoient nécessaires pour agir sur l'esprit des Juifs, il se choisit un Prophête, un *Précurseur* dans la personne de son cousin *Jean-Baptiste.* Celui-ci, vraisemblablement de concert avec Jésus, prêchoit la pénitence; baptisoit sur les bords du Jourdain & annonçoit la venue d'un personnage plus grand que lui. Il disoit à ceux qui l'écoutoient : *je vous baptise dans l'eau pour la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus que moi, & je ne suis point digne de délier les cordons de ses souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu* (1).

Quoi qu'il en soit, Jésus vint trouver Jean pour se concerter avec lui, ou, si l'on veut, pour recevoir le baptême de ses mains. Celui-ci au rapport de St. Matthieu, fit d'abord quelques difficultés, soutenant que bien loin d'être digne de baptiser Jésus, c'étoit de lui au contraire qu'il devoit recevoir le baptême; cependant à la fin il céda aux instances ou aux ordres du Christ & lui conféra ce sacrement dont le fils innocent de Dieu ne pouvoit avoir un grand besoin (2).

Il y a lieu de croire que dans cette entrevue

(1) S. Matthieu, chap. III, ℣. 11.

(2) *Ibidem*, ℣. 14. Les Juifs étoient dans l'usage de baptiser tous les prosélytes qu'ils faisoient. Le baptême étoit, selon eux, une *régénération* propre à faire du baptisé un homme tout nouveau, au point de pouvoir alors épouser sa propre mere. Mais S. Jean & Jésus voulurent baptiser ou régénérer les Juifs eux-mêmes, prétendant que la régénération leur étoit aussi nécessaire qu'aux prosélytes. *Voyez* Bernard dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, tome XXXI, page 366.

les deux parens convinrent de leurs faits, & prirent les mesures nécessaires pour faire réussir leurs desseins. Les deux prédicateurs qui tous deux avoient de l'ambition, se partagerent la mission. St. Jean céda le premier rôle à Jésus qu'il jugea plus capable de le jouer avec succès, il se contenta d'être son *Précurseur*, de prêcher dans le désert, de lui recruter des sectateurs, de lui préparer les voies; le tout en conséquence d'une prophétie d'Isaïe, qui avoit dit: *préparez les voies du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude.* Prédiction obscure & vague dans laquelle néanmoins on a cru voir clairement désignés le Messie & son saint *Précurseur* (3).

Les arrangemens une fois pris entre nos deux missionnaires, Jean eut soin de dire à ceux qui venoient l'écouter qu'il étoit tems de faire pénitence pour appaiser le ciel, que l'arrivée du Messie n'étoit pas éloignée; enfin il déclara nettement qu'il l'avoit vu. Les prédictions de Jean ayant fait quelque bruit, les Prêtres de Jérusalem, vigilans sur ce qui pouvoit intéresser la religion, voulurent être instruits de ses vues & s'informer de sa personne: ils députerent vers lui des émissaires; ceux-ci lui firent des questions & lui demanderent *s'il étoit le Christ ou un Prophête* (4). Jean répondit qu'il n'étoit rien,

(3) Isaïe, chap. XL, ℣. 3.

(4) C'étoit une opinion reçue de plusieurs Juifs qu'Elie devoit paroître avant le Messie. Un grand nombre de chrétiens croit encore de nos jours que la venue d'Elie doit précéder l'avènement de Jesus-Christ pour juger le monde. Voyez *les sentimens des Peres sur le retour d'Elie.* C'est

de tout cela. Mais lorſqu'on lui demanda ce qui l'autoriſoit à baptiſer & à prêcher, il déclara qu'il étoit le Précurſeur du Meſſie. Cette démarche des Prêtres ne pouvoit que donner plus de poids aux diſcours de Jean, & devoit naturellement exciter la curioſité du peuple aſſemblé pour l'entendre ; dès le lendemain il ſe rendit en foule à l'endroit où ce prédicateur baptiſoit ; celui-ci profitant adroitement de la circonſtance, & voyant venir Jéſus à lui, s'écria : *voici l'agneau de Dieu ; voici celui qui ôte les péchés du monde : voilà celui duquel j'ai dit, il viendra après moi un homme qui m'a été préféré* (5).

Il eſt bon d'obſerver que l'auteur de l'Evangile attribué à St. Jean, ſentant qu'il étoit important d'écarter le ſoupçon de colluſion entre Jéſus & ſon précurſeur, fait déclarer à Jean-Baptiſte par deux fois *qu'il ne le connoiſſoit pas*, avant de le baptiſer, mais qu'il lui avoit été revélé par la Divinité, que celui ſur qui il verroit deſcendre le Saint Eſprit durant ſon baptême, étoit le fils de Dieu. D'où l'on voit que, ſelon cet Evangéliſte, Jean-Baptiſte ne connoiſſoit pas Jéſus qui étoit pourtant ſon parent ſuivant St. Luc.

Jean étoit fort eſtimé du peuple qu'un genre de vie auſtere & extraordinaire eſt toujours en droit de ſéduire ; il ne ſoupçonna pas qu'un

C'eſt l'opinion de nos Janſéniſtes d'aujourd'hui, qui, comme les premiers chrétiens, ont la tête remplie des idées fanatiques & lugubres de la fin prochaine du monde.

(5) Voyez S. Jean, chap. I, ỳ. 29 & ſuiv.

Miſſionnaire, ſi détaché des choſes de ce monde, pût jamais le tromper. On crut ſur ſa parole que l'Eſprit Saint *ſous la forme d'une colombe*, étoit deſcendu ſur *Jéſus*, & que celui-ci étoit le *Chriſt* ou le *Meſſie*, promis par les Prophêtes.

Dans une autre occaſion nous verrons encore Jean-Baptiſte affecter de ne point connoître ſon couſin Jéſus-Chriſt; il lui députe quelques-uns de ſes diſciples pour ſavoir *qui il eſt?* Jéſus leur répond qu'ils n'ont qu'à rapporter à Jean les miracles qu'il opere, & qu'à ce ſigne leur maître pourra le reconnoître. Nous aurons occaſion plus loin de parler de cette ambaſſade (6).

De ſon côté, Jéſus s'étoit aſſocié un diſciple ou confident nommé pour lors *Simon*, & depuis *Cephas* ou *Pierre*, qui avoit été diſciple de Jean. A peine eut-il pris ſes arrangemens avec le Meſſie, qu'il attira ſon frere *André* dans la nouvelle ſecte. Ces deux freres étoient pêcheurs. On préſume aiſément que notre héros ne choiſiſſoit pas ſes gens parmi les grands du pays.

Les progrès de Jean-Baptiſte & l'attachement du peuple pour lui alarmerent les Prêtres; ils ſe plaignirent hautement, & Jean fut arrêté par ordre du Tétrarque Hérode, qui, ſelon S. Matthieu, lui fit trancher la tête, par complaiſance pour Hérodias ſa belle-ſœur. Cependant on ne voit pas que les hiſtoriens de ce Prince lui reprochent le ſupplice du Précurſeur. Après ſa

(6) Voyez le chap. XI de cet ouvrage.

mort il paroît que ses disciples s'attacherent au Christ dont il avoit annoncé la venue, & qui à son tour lui avoit rendu les plus éclatans témoignages en présence du peuple. En effet Jésus avoit hautement déclaré que Jean étoit *plus qu'un Prophète ; plus qu'un Ange*, & qu'il n'étoit point né d'homme qui *fût plus grand que lui.*

Cependant le Messie craignant sans doute d'être compromis dans l'affaire de son Précurseur, laissa ses deux disciples à Jérusalem, & se retira dans le désert, où il demeura quarante jours. On a remarqué que durant l'emprisonnement de Jean, le Christ ne songea point à le délivrer, il ne fit aucun miracle pour lui ; depuis sa mort il n'en parla que très-peu, & s'abstint d'en faire l'éloge : il n'en avoit plus besoin ; peut-être voulut-il donner par-là une leçon à ceux qui ne servent qu'en second aux vues des ambitieux, & leur apprendre qu'ils ne doivent pas trop compter sur leur reconnoissance.

C'eût été mal débuter que de donner la crainte pour motif de la retraite du Messie, aussi l'Evangile nous apprend qu'il fut *enlevé par l'Esprit*, qui le transporta dans le désert. Il falloit que le Christ l'emportât sur son Précurseur. Celui-ci menoit une vie très-austere, ne se nourrissant que de *miel sauvage & de sauterelles* : mais l'Evangile assure que Jésus ne mangea rien du tout pendant sa retraite, & que le dernier jour ayant senti la faim, *les Anges s'empresserent à le servir.*

De plus, pour faire sentir l'importance de sa mission ; le préjudice qu'elle alloit causer à l'empire du Diable, & les avantages infinis qui devoient en résulter pour ceux de son parti ; Jésus à son retour prétendit que le Diable l'avoit tenté, lui avoit fait les offres les plus flatteuses pour l'engager à se désister de son entreprise, lui avoit proposé la monarchie de l'Univers s'il renonçoit à son projet de racheter le genre humain. Le refus qu'il opposa à ces propositions montra un desir surnaturel de travailler au salut du monde ; ceux qui apprirent ces détails durent être remplis d'étonnement, pénétrés de reconnoissance, & brûler de zèle pour le Prédicateur. En effet le nombre de ses adhérens s'accrut.

S. Jean Evangéliste, ou celui qui a écrit sous son nom, dont l'objet paroît avoir été sur-tout d'établir la divinité de Jésus, n'a point parlé de son enlévement, de son séjour dans le désert, de sa tentation ; ces choses lui ont semblé préjudiciables à la doctrine qu'il vouloit introduire. S. Matthieu, S. Marc & S. Luc rapportent cet enlévement & les tentations qui le suivirent, d'une façon différente, mais propre à faire voir la puissance de Satan sur le Messie. En effet il le transporte malgré lui sans doute, sur le pinacle du temple, & par un miracle étonnant il lui fait considérer du haut d'une montagne tous les royaumes de l'Univers sans même en excepter ceux dont les habitans étoient *Antipodes* de la Judée. Il faut convenir que, d'après les Evangiles, les

Diable opere des merveilles qui ne le cedent en rien à celles de Jésus-Christ.

La fuite & l'absence de Jésus lui firent perdre pour quelque tems ses deux premiers Disciples *Pierre* & *André*. La nécessité de pourvoir à leur propre subsistance les contraignit à reprendre leur premier métier de pêcheurs. Comme leur maître n'osoit pour lors séjourner à Jérusalem, il se retira vers les bords de la mer de Galilée où il les retrouva. *Suivez-moi*, leur dit-il, *quittez vos filets; de pêcheurs de poissons je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Il leur fit vraisemblablement entendre que les réflexions qu'il avoit faites pendant sa retraite lui avoient fourni des moyens sûrs pour subsister sans travail de la crédulité du vulgaire. Les deux freres le suivirent aussi-tôt.

Soit que Jésus eût été chassé de Nazareth par ses concitoyens, soit qu'il eût quitté cette ville de plein gré, il étoit venu fixer pour lors sa demeure à *Capharnaüm*, ville maritime, située sur les confins des Tribus de Zabulon & de Nephtali. Sa mere, veuve ou séparée de son mari, l'avoit suivi; elle pouvoit être utile à Jésus, & à la petite troupe des sectateurs qui vivoient avec lui.

Ce fut en ce tems là que notre héros, secondé par ses Disciples, se mit à prêcher. Sa prédication, ainsi que celle de Jean, consistoit à dire: *faites pénitence, car le royaume des Cieux est proche.* En effet il paroît que c'est ici qu'il faut fixer l'époque de la Mission de Jésus-Christ. Nous avons vu que Jean commença à

prêcher la quinzieme année du regne de Tibere ; ce fut cette même année que se passa son entrevue avec Jésus, qui se fit baptiser par lui. C'est encore vers la fin de cette année que Jean disparut, après quoi Jésus fut au désert, d'où il vint demeurer avec sa mere dans la ville de Capharnaüm ; il n'y séjourna que peu de tems, parce que la Pâque approchoit, pour la célébration de laquelle il se rendit à Jérusalem. Ainsi nous pouvons fixer le commencement de la prédication du Christ à la seizieme année de Tibere, c'est l'unique systême que présente l'Evangile. Il célébra trois fois la Pâque avant sa mort, & l'opinion commune est que sa prédication dura trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à la dix-neuvieme année du même Empereur.

Les rumeurs qu'avoient excitées le baptême & la prédication de Jean, & les témoignages qu'il avoit rendus à Jésus-Christ s'étant enfin dissipées par l'emprisonnement & le supplice du Précurseur, & par la fuite du Messie, celui-ci reprit courage & crut devoir, à l'aide de ses Disciples, faire une nouvelle tentative. Trop connu ou décrié à Nazareth, méprisé de ses parens qui, suivant toute apparence, savoient à quoi s'en tenir sur son compte, notre héros quitta cette ville ingrate pour s'établir, comme on a vu, à Capharnaüm la seizieme année de Tibere. Ce fut là qu'il se mit à prêcher son nouveau systême à quelques pauvres pêcheurs & autres gens du peuple, Mais il trouva bientôt que sa mission y étoit trop circonscrite. Cependant pour lui donner quelque éclat, il ju-

gea devoir faire un miracle, c'eſt-à-dire, dans le langage des Juifs, quelque tour capable d'émerveiller le vulgaire, l'occaſion s'en préſenta d'elle-même. Des habitans de *Cana*, petit village de la Galilée ſupérieure, éloigné d'environ quinze lieues de Capharnaüm, inviterent Jéſus & ſa mere à leurs noces; les mariés étoient pauvres, ſans doute, quoique S. Jean, qui ſeul rapporte ce fait, leur donne un maître d'hôtel; cependant il nous dit que le vin leur manqua au moment où les convives étoient à demi ivres ou en gaieté, les cruches ſe trouverent à ſec. Marie, qui connoiſſoit la puiſſance ou l'adreſſe de ſon fils, s'adreſſe alors à lui: *ils n'ont point de vin*, lui dit-elle d'un ton pénétré; ſur quoi Jéſus lui répond très-bruſquement, ou d'un ton qui dénoteroit aſſez un homme échauffé par le vin: *femme! qu'y a-t-il de commun entre vous & moi?* Cependant il faut ſuppoſer que le Chriſt n'avoit pas totalement perdu la raiſon, puiſqu'il eut encore aſſez de préſence d'eſprit pour tranſmuer de l'eau en vin, enſorte que le vin miraculeux fut même trouvé meilleur que le vin naturel qu'on avoit bu d'abord.

Ce premier miracle de Jéſus ſe fit, comme on voit, en préſence d'un grand nombre de témoins déjà entre deux vins: mais le texte ne nous apprend pas ſi l'on en fut également émerveillé le jour ſuivant, lorſque les fumées du vin eurent été diſſipées. Peut-être auſſi que ce miracle n'eut pour témoin que le maître-d'hôtel, avec lequel il n'eſt point impoſſible que Jé-

ſus s'entendît. En un mot les incrédules moins faciles à perſuader que de pauvres villageois ivres à demi, ne voient pas dans cette tranſmutation de l'eau en vin un motif pour ſe convaincre de la puiſſance divine de Jéſus; ils trouvent que dans cette opération il ſe ſervit de l'eau pour faire ſon vin; ce qui donneroit lieu de ſoupçonner qu'il ne fit qu'une compoſition, dont il pouvoit avoir, comme bien d'autres, le ſecret. En effet il ne falloit pas plus de puiſſance pour créer du vin, & faire trouver les cruches pleines ſans y mettre de l'eau, que pour faire une tranſmutation réelle de l'eau en vin; au moins en s'y prenant de cette façon eût-il écarté l'idée de n'avoir fait qu'une mixtion.

De quelque maniere que le prodige ſe ſoit opéré, il paroît qu'il fit pourtant impreſſion ſur ceux qui le virent ou qui en entendirent parler; il eſt certain au moins que Jéſus en profita pour étendre ſa miſſion juſque dans la capitale de la Judée, il donna ſeulement à ſon miracle le tems de ſe répandre pour produire ſon effet; en attendant il ſe retira avec ſa mere, ſes freres & ſes diſciples à Capharnaüm, où il reſta juſqu'à ce que la fète de Pâque, qui étoit proche, eût raſſemblé à Jéruſalem une multitude de peuple devant laquelle il ſe promit d'opérer un grand nombre de merveilles.

CHA-

CHAPITRE V.

Voyage de Jésus-Christ à Jérusalem. Vendeurs chassés du temple. Conférence avec Nicodême.

LE bruit du miracle de Cana s'étant répandu à Jérusalem par le moyen de ceux qui s'y rendirent de Galilée, Jésus y alla lui-même, accompagné de quelques-uns de ses Disciples dont on ignore le nombre. C'étoit, comme on a dit, le tems de la Pâque, & par conséquent un moment où presque toute la nation se trouvoit rassemblé dans la capitale. Une telle occasion étoit sans doute favorable pour opérer des miracles; aussi S. Jean assure-t-il que Jésus en fit un grand nombre, sans pourtant en détailler aucun. Plusieurs des témoins de la puissance du Christ crurent en lui, selon notre historien; cependant Jésus ne se fioit point à eux; voici la raison qu'il en donne. *C'est qu'il connoissoit tout; c'est qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendît le témoignage d'aucun homme, parce qu'il connoissoit par lui-même tout ce qu'il y avoit dans l'homme* (1). En un mot il savoit tout, hors le moyen de donner à ceux qui voyoient ses miracles, les dispositions qu'il pouvoit désirer.

Cependant comment concilier dans ces nouveaux convertis la foi en Jésus-Christ avec les

(1) Voyez S. Jean, chap. II, ỳ. 23 & 25.

mauvaises dispositions qu'il leur connoit ? S'il connoissoit les dispositions défavorables de ces témoins de ses miracles, pourquoi les opérer en pure perte ? C'est une inconséquence de l'Ecrivain qu'il ne faut pourtant point imputer à Jésus ; il vaut mieux ne pas s'en rapporter à S. Jean dans cet endroit, que de croire que son sage maître fit des miracles sans desseins, ou pour le seul plaisir d'en faire. D'ailleurs dans ce voyage à Jérusalem notre héros fit une action qui vaut bien un miracle & qui montre un bras tout puissant.

Suivant un ancien usage, des marchands s'établissoient durant les fêtes solemnelles, sur-tout sous les portiques dont le Temple étoit environné : ils fournissoient aux dévots des victimes & des offrandes qu'ils pussent offrir au Seigneur pour accomplir les ordonnances de la loi. De plus, pour la commodité des Juifs qu'y s'y rendoient de différens pays, & pour leur propre intérêt, les prêtres avoient permis que des changeurs plaçassent leurs bureaux dans ce lieu. Jésus qui en toute occasion se montra peu favorable au Clergé, fut choqué de cet usage, qui, bien loin d'être criminel, tendoit à faciliter l'accomplissement de la loi Mosaïque. En conséquence il fait un fouet de cordes, & déployant un bras vigoureux sur ces marchands, il les chasse dans les rues, il effraye le bétail, renverse les comptoirs sans que personne dans son étonnement pût s'opposer à son dessein ; au contraire l'on pourroit soupçonner que le peuple n'eut point lieu d'être fâché de ce désordre,

& qu'il profita de l'argent & des effets que notre héros renversa dans cet excès de zele. Sans doute que ses Disciples ne s'oublierent pas eux-mêmes dans cette occasion; leur maître put leur fournir par là, sur-tout s'ils étoient prévenus, de quoi se défrayer pendant le séjour dans la Capitale. D'ailleurs ils virent dans cet événement l'accomplissement d'une prophétie du Psalmiste qui annonçoit que le Messie seroit *dévoré du zele de la moisson du Seigneur*; prophétie qui fut évidemment vérifiée par le vacarme que le Christ produisit en ce moment. A l'égard des marchands, ils n'avoient point selon toute apparence, compris le sens mystique de cette prédiction, ou du moins ne s'attendoient pas à la voir vérifiée à leurs dépens; dans leur premiere surprise ils ne s'opposerent point aux attaques imprévues d'un homme qui leur parut un furieux, cependant revenus de leur étonnement ils se plaignirent aux Magistrats du tort qu'on leur avoit causé. Ceux-ci craignant peut-être de compromettre leur autorité en punissant un homme dont le peuple étoit devenu le complice, ou un fanatique dont le zele pouvoit être approuvé des dévots, ne voulurent point user de rigueur pour cette fois; ils se contenterent de députer vers Jésus pour savoir de lui par quelle autorité il agissoit. *Par quel miracle*, dirent les Juifs au Christ, *nous montrez vous que vous avez droit de faire de telles choses*. Sur quoi Jésus leur répond, *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours*. Il paroît que les Juifs ne furent point tentés d'en faire l'expérience; ils le

prirent pour un fou, & s'en retournerent en haussant les épaules. Cependant s'ils avoient pris le Christ au mot, il eût été bien embarrassé, car l'Evangile nous apprend que ce n'étoit pas du Temple de Jérusalem dont il parloit, c'étoit de son propre corps; il avoit en vue sa *résurrection*, dit S. Jean, qui devoit se faire trois jours après sa mort. Les Juifs n'eurent point assez d'esprit pour déviner cet énigme, & les Disciples eux-mèmes n'en pénétrerent pas le vrai sens que long-tems après, c'est-à-dire, lorsqu'ils prétendirent que leur maître étoit ressuscité. On ne peut se lasser d'admirer la Providence qui, voulant instruire, éclairer, convertir le peuple Juif par la bouche du Christ, n'emploie que des figures, des allégories, des logogryphes totalement inexplicables pour les personnes les plus ingénieuses & les plus exercées!

Cependant, quoique Jésus eût le pouvoir de se ressusciter, il ne voulut point employer sa puissance merveilleuse pour se tirer des mains des Juifs, prêts à l'arrêter & à le punir comme un pertubateur du repos public; il crut plus convenable & plus sage de décamper sans bruit, & de se mettre par des voies naturelles à l'abri des poursuites de ceux que sa brillante expédition pouvoit avoir fâchés. Il alloit donc se retirer de Jérusalem pendant la nuit, lorsqu'un Pharisien dévot en cherchant à s'instruire, le vint trouver: il se nommoit *Nicodème* & avoit une place de Sénateur, rang qui n'exempte pas toujours de la crédulité. *Maître*: dit-il à Jésus, *nous savons que vous êtes un Docteur venu de la*

part de Dieu, car personne ne peut faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui.

Il semble que cette occasion étoit favorable à Jésus pour se déclarer; il pouvoit d'un mot décider de sa Divinité; & convenir, devant ce Sénateur si bien disposé, qu'il étoit Dieu; cependant il n'en fait rien; il évite de répondre directement à la chose; il se contente de lui dire que *personne ne peut avoir part au royaume de Dieu, s'il n'est régénéré de nouveau.* Le prosélyte étonné, s'écrie qu'il est impossible qu'un homme déjà vieux, renaisse ou rentre de nouveau dans le sein de sa mere. Sur quoi Jésus lui réplique, *je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.* Il paroît que Nicodeme ne fut pas plus au fait qu'auparavant; c'est pourquoi Jésus, pour se rendre plus clair, ajoute : *ne comprenez-vous pas que ce qui est né de la chair est chair, & que ce qui est né de l'esprit est esprit? Ne vous étonnez donc pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'esprit souffle où il veut, & vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient ni où il va: il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.*

Malgré la précision & la netteté de ces instructions (assez semblables aux raisonnemens de nos théologiens,) Nicodème, dont sans doute l'intellect étoit bouché, n'y concevoit encore rien. *Comment*, demande-t-il, *cela peut-il se faire?* Ici Jésus, poussé à bout, se fâche; *quoi!* lui dit-il, *vous êtes maître en Israël, & vous ignorez ces choses? Ecoutez donc; je vous*

dis que nous disons ce que nous savons bien, & que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu; cependant vous ne recevez point notre témoignage. Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez vous lorsque je vous parlerai des choses du ciel? Aussi nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel (2).

On a cru devoir rapporter ce dialogue curieux comme un échantillon de la logique de Jésus; d'autant plus qu'il semble avoir servi de modele à la façon de raisonner de nos Docteurs Chrétiens; ceux-ci sont dans l'usage d'expliquer des choses obscures par des choses plus obscures & plus inintelligibles encore; ils finissent toutes les disputes en ramenant la décision à leur propre témoignage, c'est à-dire, à l'autorité de l'Eglise ou du Clergé, chargé par Dieu lui-même d'attester ce que les fideles doivent croire.

Le reste de la conversation de Jésus avec Nicodeme est de la même clarté & du même ton; le Christ y parle seul, & paroît, par la force de ses raisons avoit fermé la bouche au docile sénateur, qui, selon les apparences, le quitta pleinement convaincu. C'est ainsi qu'une foi vive dispose les Elus à se soumettre aux leçons, aux dogmes & aux mysteres de la Religion, lors même qu'il est impossible d'attacher aucune idée aux mots que l'on entend prononcer.

(2) S. Jean, chap. III, ℣. 1—21.

Au reste, il n'est plus question de Nicodème. On ne sait s'il quitta sa place de sénateur pour s'enrôler parmi les Disciples de Jésus. Peut-être se contenta-t-il de fournir des secours en secret à Jésus & à sa troupe en reconnoissance des éclaircissemens lumineux qu'il en avoit tirés. Il y a lieu de croire qu'il en sçut profiter, vû que S. Jean le fait revenir sur la scene après la mort du Christ, apportant *cent livres d'aloës* & de myrrhe pour embaumer son corps & pour l'ensevelir avec Joseph d'Arimathée; ce qui semble prouver qu'il étoit sorti de son entretien avec Jésus plus habile théologien qu'il n'y étoit entré Il est à présumer que dans cette occasion le Messie lui accorda une grace *efficace* ou *suffisante*, sans laquelle il eût été parfaitement impossible de rien comprendre à sa sublime théologie.

Cependant on doit convenir que l'impossibilité de concevoir la doctrine de Jésus-Christ fournit aux incrédules un prétexte plausible pour nier qu'elle soit divine. Ils ne peuvent comprendre qu'un Dieu, venu uniquement pour instruire les hommes, ne se soit jamais expliqué bien clairement. Nul oracle du Paganisme ne s'est servi de termes plus ambigus que le Missionnaire divin choisi par la Providence pour éclairer les nations; on en conclut que dans ce cas Dieu s'étudia lui-même à mettre obstacle à ses projets, qu'il tendit un piége inévitable non-seulement aux Juifs, mais encore à tous ceux qui doivent lire l'Evangile pour y puiser les lumieres les plus importantes

au salut ; conduite qui paroît également indigne d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, d'un Dieu rempli de prévoyance & de sagesse ; cependant avec la foi l'on vient à bout de tout concilier & de comprendre que Dieu a été le maître de parler sans vouloir être entendu.

Dès que Jésus eût quitté Nicodème, il sortit de Jérusalem, dont le séjour étoit devenu trop dangereux pour lui. Il se mit à parcourir les campagnes de la Judée où il se trouvoit plus en sureté. Il y a lieu de présumer que l'esclandre qu'il avoit faite dans la capitale, où tant de peuple étoit pour lors assemblé, n'avoit pas laissé de le faire connoître à bien des gens; il trouva donc des partisans à la campagne. Mais à quoi s'occupa-t-il pour lors ? S. Jean nous apprend dans le chapitre III qu'il *baptisoit*, ensuite il nous dit dans le chapitre IV *qu'il ne baptisoit point*, mais que ses Disciples baptisoient pour lui.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après cette époque il quitta la Judée pour aller en Galilée. Ce fut peut-être pour se mettre encore plus à couvert, ou pour prévenir le schisme qui, suivant l'Evangile étoit prêt à se mettre entre les Juifs baptisés par Jean, & ceux que Jésus ou ses Disciples avoient baptisés de leur côté. Jésus comprit que la prudence exigeoit qu'il s'éloignât, pour laisser le champ plus libre à un homme qu'il connoissoit encore utile à ses propres intérêts, & qui, comme on a vu, se contentoit de jouer un second rôle sous lui. En effet on s'apperçut bientôt que le Christ fai-

ſoit un plus grand nombre de proſélytes que ſon couſin, ce qui auroit pu à la fin mettre de la méſintelligence entre eux. Ainſi Jéſus dirigea ſa marche vers la Samarie, où nous allons le ſuivre, & de là il repaſſa de nouveau en Galilée.



CHAPITRE VI.

Aventure de Jéſus avec la Samaritaine. Son voyage & ſes miracles dans le pays des Géraſéniens.

NOUS obſerverons ici une fois pour toutes que dans cet examen de l'hiſtoire de Jéſus, nous ſuivons l'ordre des faits le plus généralement reçu, ſans vouloir garantir que les choſes ſe ſoient paſſées préciſément dans cet ordre. Les fautes chronologiques ne paroiſſent d'aucune importance quand elles n'influent point ſur la nature des événemens; d'ailleurs les Evangéliſtes, ſans nous fixer d'époques, ſe contentent de dire *en ce tems là*, ce qui, dans le tems où nous ſommes, nous diſpenſe de donner une chronologie bien exacte des faits que nous racontons. Pour mettre plus de préciſion, il faudroit un travail auſſi immenſe que ſuperflu; il n'aboutiroit qu'à prouver que l'hiſtoire de Jéſus, dictée par le Saint-Eſprit, eſt beaucoup plus incorrecte que celle des hommes célèbres du Paganiſme, même d'une antiquité plus reculée; il prouveroit encore que les écrivains

inſpirés de cette importante hiſtoire ſe contrediſent à chaque inſtant en faiſant agir leur héros en même tems dans des lieux divers, & ſouvent éloignés les uns des autres. D'un autre côté ce travail ſi pénible ne nous apprendroit pas quel eſt celui des Evangéliſtes que nous devons ſuivre préférablement à ſes confreres, vu que tous, aux yeux de la foi, ont également la raiſon de leur côté. Le lieu & le tems ne changent rien à la nature des faits, c'eſt donc dans ces faits mêmes qu'il faut chercher à fixer nos idées ſur le légiſlateur des Chrétiens.

Jéſus s'étant mis en chemin, dans l'été, ſuivant toute apparence, ſe ſentit preſſé de la ſoif près de *Sichar*, au pays de Samarie, ce qui donna lieu à une avanture ſinguliere. Auprès de cette ville on voyoit alors un puits, connu ſous le nom de la fontaine *de Jacob*. Le Chriſt, fatigué du voyage, s'aſſit ſur le bord du puits, en attendant le retour de ſes Diſciples, qui étoient allés à la ville chercher des proviſions. Il étoit environ midi lorſqu'une femme vint puiſer de l'eau à cette fontaine; Jéſus lui demande à boire dans le vaſe qu'elle tenoit; mais la Samaritaine, qui reconnut à ſa mine que Jéſus étoit un Juif, fut étonnée de ſa demande, vu qu'il n'y avoit aucun commerce, aucune ſociabilité avec les Juifs orthodoxes & les Samaritains; ſuivant l'uſage des partiſans des ſectes différentes ils ſe déteſtoient très-cordialement. Le Meſſie, qui n'étoit point ſi difficile que les Juifs ordinaires, entreprit la converſion

de cette femme hérétique, pour le sexe & la profession de laquelle nous lui trouvons du foible dans tout le cours de son histoire. *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu, & celui qui vous demande à boire; vous lui en auriez peut-être demandé vous-même la première, & il vous auroit donné de l'eau vive.* La Samaritaine qui ne voyoit point que Jésus eût aucun vase dans ses mains, lui demanda d'où il prendroit l'eau vive dont il parloit. Alors le Messie, prenant un ton mystique, lui répondit: *quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai sera désaltéré pour toujours; elle deviendra pour lui une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.* Notre aventuriere, qui étoit une femme de mauvaise vie, lui demanda de cette eau merveilleuse, propre à la dispenser de venir en puiser par la suite. Jésus qui, à ses discours, avoit pu découvrir le métier de cette femme, se tire adroitement d'affaire, en lui disant d'aller chercher son mari & de revenir à lui, comptant peut être s'esquiver quand il la verroit partie; mais celle-ci lui raconte sa vie, lui donne quelques détails de sa conduite, & par-là le met à portée d'en soupçonner assez pour parler en devin. En conséquence, après l'avoir fait causer, il lui dit qu'elle a eu cinq maris, qu'elle n'en a point maintenant, que l'homme avec qui elle vit n'est qu'un amant; aussi-tôt la Samaritaine prend Jésus pour un sorcier ou un prophête; il ne s'en défend point, & comme il ne craignoit pas d'être lapidé ou puni dans ce moment, il

s'enhardit pour la premiere fois, à faire l'aveu qu'il étoit le Messie.

Ils en étoient là lorsque le retour des Disciples de Jésus mit fin à la conversation ; ceux-ci, soit qu'ils connussent le métier de la causeuse, soit qu'ils fussent plus intolérans que leur maître, furent scandalisés & surpris du tête-à-tête ; cependant aucun d'entre eux n'osa critiquer la conduite du Christ. D'un autre côté la Samaritaine voyant sa suite, crut en effet qu'il étoit ou prophète ou le Messie ; laissant là sa cruche elle n'eut rien de plus pressé que d'aller à *Sichar* ; *venez voir*, dit-elle aux habitans, *un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne seroit-ce point le Christ ?* Les habitans émerveillés s'assemblent, ils vont trouver Jésus, & ravis de l'entendre parler, sans comprendre peut-être un mot à ses discours, ils l'inviterent à venir demeurer parmi eux. Il ne se rendit à leurs offres que pour deux jours seulement. Les provisions achetées furent mises en réserve ; la troupe vécut pendant ce tems aux dépens de ces hérétiques, charmés sans doute de défrayer le Sauveur & ses gens.

Tout le merveilleux de cette aventure roule sur ce que Jésus devina que la Samaritaine avoit eu cinq maris, & vivoit pour lors dans un commerce criminel avec un favori. Cependant il est aisé de voir que le Christ avoit pu découvrir cette anecdote, soit par la conversation même avec cette femme bavarde, soit par le bruit public, soit par quelqu'autre voie très simple.

De plus, les incrédules trouvent encore su-

jet de critiquer ce récit de S. Jean; laissant à part le merveilleux, ils attaquent la vérité historique du fait. En effet toute l'histoire nous atteste qu'au tems de Jésus-Christ la Samarie étoit peuplée par des colons de diverses nations, que les Assyriens y avoient transportés après la destruction du royaume d'Israël; ce qui sembleroit détruire l'attente du Messie dans laquelle les Samaritains vivoient, selon saint Jean. En effet des payens & des idolâtres ne devoient point avoir de notions bien claires d'un événement personnel à la Judée. Si les Samaritains étoient des descendans de Jacob, il ne falloit pas mettre dans la bouche de la Samaritaine ces paroles : *nos peres ont adoré sur la montagne, & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où l'on doit adorer.* Il étoit encore absurde de faire dire à Jésus : *vous n'adorerez plus le Pere ni sur la montagne, ni dans Jérusalem; vous adorerez ce que vous ne connoissez pas.* 1°. La loi de Moïse n'a jamais défendu d'adorer Dieu en quelque lieu qu'on se trouvât. 2°. Les loix ou les usages des Juifs vouloient, du tems de Jésus-Christ, que l'on ne sacrifiât point ailleurs que dans le temple de la capitale, mais les lieux de la priere dépendoient de la volonté de chacun. 3°. Il est faux que les descendans de Jacob ne connussent point le Dieu qu'ils adoroient, c'étoit *Jehovah*, le Dieu de Moyse & des Juifs; à moins qu'on ne prétendît que ceux-ci ne connoissent point ce qu'ils adorent; & là-dessus, même depuis la mission de Jésus, les chrétiens n'ont sans doute rien à

leur reprocher. 4°. Les paroles de Jésus dans cette occasion sembleroient insinuer qu'il voulut abolir l'adoration du Pere : au moins est-il certain que les chrétiens partagent leurs hommages entre lui & son fils, ce qui, sans la foi, paroîtroit anéantir le dogme de l'unité de Dieu. Cependant Jésus n'a point rencontré juste en disant que le Pere ne seroit plus adoré ni dans Jérusalem ni sur la montagne, ce Perè n'a point cessé un instant d'y être adoré depuis dix-huit siècles par des Juifs, par des Chrétiens, & ensuite par des Mahométans.

Si l'on prétend que la Samaritaine étoit payenne, il est peu vraisemblable de supposer qu'elle ait pu regarder Jésus comme le Messie, qu'elle ne devoit ni connoître ni attendre. Ajoutez encore à tout cela que les Samaritains croient en Jésus sur la parole d'une courtisanne; crédulité dont il n'y eut que des Juifs ou des Chrétiens qui pussent être susceptibles. Enfin Jésus & ses disciples étoient des Juifs, & en cette qualité exclus de la Samarie, n'importe par qui le pays fût habité.

Deux jours s'étant écoulés, & les Samaritains de Sichar étant, selon toute apparence, suffisamment instruits, Jésus quitta leur ville, & accompagné de ses disciples, il prit le chemin de la Galilée supérieure. Dans ce voyage le Christ crut qu'il étoit à propos de ne point entrer dans la ville de Nazareth sa patrie, attendu les mauvaises dispositions de ses compatriotes. Il s'appliqua lui-même le fameux pro-

verbe que *nul n'est prophête dans son pays* (1). Il n'en étoit pas de même dans le reste de la Province; dès que le peuple sçut l'arrivée de Jésu, il ne négligea rien pour le bien recevoir, S. Luc même nous assure qu'il étoit estimé & honoré de tout le monde (2). Il y a tout lieu de croire que ces bonnes gens avoient vu les merveilles qu'il avoit opérées dans Jérusalem durant la fête de Pâque (3). En reconnoissance de ces dispositions favorables & de la foi qu'il trouva chez les Galiléens, le Christ ne se contenta pas de les instruire, mais il conforma sa mission & témoigna sa bienveillance par une foule de prodiges. Le nombre en fut très-grand sans doute, puisque S. Matthieu est contraint de dire vagement qu'*il guérissoit toutes les langueurs & toutes les maladies parmi le peuple* (4). Qu'il suffisoit de lui présenter les malades, quelques maux qu'ils eussent : les lunatiques, dont le nombre étoit grand dans ce pays, les fous, les hypocondriaques, les possédés n'avoient qu'à recourir à lui, & leur guérison étoit certaine.

Cette multitude de miracles, car c'est ainsi que l'on nommoit les guérisons opérées par Jésus, attira près de lui une foule de fainéans & de vagabonds ! tant de la Galilée que de Jérusalem, de la Décapole, de la Judée & du

(1) S. Luc, chap. IV, ℣. 23.
(2) S. Jean, chap. IV, ℣. 45.
(3) S. Luc, chap. IV, ℣. 15.
(4) S. Matthieu, chap. IV, ℣. 23 & 24.

pays de delà le Jourdain. Ce fut dans ce voyage qu'il fit l'acquisition de deux disciples fameux : ils étoient freres, fils d'un pêcheur nommé *Zebedée*, & s'appelloient *Jacques* & *Jean*. Le premier, quoique vraisemblablement il ne sçût point lire, composa depuis des ouvrages mystiques, qui sont encore aujourd'hui révérés des Chrétiens. A l'égard de *Jean* qui étoit fort beau garçon, il devint le favori de son maître, & en reçut des marques d'une tendresse distinguée. Il devint par la suite un Platonicien sublime, qui en reconnoissance déifia le Christ dans l'Evangile & les Epitres que nous avons sous son nom.

La réputation & les ressources de Jésus étoient si grandes en Galilée, qu'il lui suffisoit de parler pour augmenter le nombre de ses Disciples : il ne fit qu'appeller les deux dont il s'agit pour les attacher à sa personne. Cependant voulant se reposer des fatigues de la prédication & des miracles, il résolut de quitter les villes, pour aller sur les bords de la mer. Il comprit qu'il est à propos de ne pas se laisser voir ni trop longtems, ni de trop près, de se faire désirer, & de ne point user son crédit. Le peuple avide d'entendre les prédications merveilleuses de Jésus, le suivit, celui-ci accablé par la foule apperçut heureusement deux barques ; il se jetta dans l'une, qui précisément appartenoit à Simon Pierre, le premier de ses Disciples : de là il harangua la multitude empressée. Ainsi le bateau d'un pêcheur devint une chaire d'où la Divinité rendoit ses oracles.

Les

Les Galiléens n'étoient point riches, & la troupe des adhérens de Jésus augmentoit: en conséquence nous voyons ses quatre premiers Apôtres travailler de leur métier de pêcheurs tant que dura le séjour du Messie dans cette Province. Le jour qu'il prêcha dans la barque n'avoit point été fortuné pour eux; la nuit qui l'avoit précédé n'avoit point été plus favorable. Jésus, qui savoit plus d'un métier, crut qu'il devoit faire quelque chose pour des gens qui lui montroient tant de zèle. Lors donc qu'il eut cessé de haranguer & que la foule, suivant toute apparence fut retirée, il dit à Simon d'avancer en pleine eau & de jetter son filet: celui-ci s'en défend, en disant qu'il l'a déjà jetté plusieurs fois sans succès, Mais le Christ insiste. Pour lors Simon lui dit: *je le jetterai sur votre parole.* Alors par un miracle étonnant le filet rompit de tous côtés, Simon & André ne sont pas assez forts pour l'amener, ils appellent leurs camarades, & en tirent assez de poissons pour en remplir deux barques. Nos pêcheurs furent si surpris que Pierre prit son maître pour un sorcier & le pria *de se retirer de lui.* Mais Jésus le rassura & lui promit de ne plus lui causer de pareilles frayeurs, vu que désormais il ne pêcheroit plus de poissons.

Le Messie se trouvant auprès de *Cana*, crut devoir y entrer, attendu que ci-devant il y avoit fait un miracle; un officier de Capharnaüm, dont le fils étoit malade de la fiévre, se rendit en ce lieu pour essayer des remedes de Jésus, dont tant de gens vantoient l'efficacité.

En conséquence il prie le médecin de venir chez lui pour guérir son fils; mais notre Esculape, qui n'aimoit point opérer sous des yeux trop clairvoyans, se défit de l'importun de façon à ne point se compromettre en cas qu'il ne réussît pas : *allez*, dit-il à l'officier, *votre fils se porte bien.* Cet officier approchant de chez lui apprit que la fiévre, qui peut-être étoit intermittente, avoit quitté son fils; il n'en fallut pas davantage pour crier au miracle; & pour convertir toute la famille.

Après avoir parcouru le rivage de la mer & fait quelque séjour à Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, où, comme on a dit, il avoit fixé sa demeure. La famille de Simon Pierre étoit établie dans cette ville; ce fut cette raison sans doute, jointe aux mauvais traitemens des habitans de Nazareth, qui détermina le Christ à choisir ce séjour. En effet il paroît qu'il étoit en horreur dans la ville où il avoit été élevé; dès qu'il voulut y prêcher on voulut le précipiter; à Capharnaüm on l'écoute, on l'admire, il harangue dans la Synagogue, il explique l'Ecriture, il fait voir que lui-même y avoit prédit. Au milieu de sa prédication un jour de Sabbath on lui amene un possédé, qui peut-être de concert avec lui se met à crier de toute sa force : *laisse-nous en paix; qu'y a-t-il entre toi & nous, Jésus de Nazareth? es-tu venu pour nous perdre? nous savons qui tu es, le Saint de Dieu.* Le peuple épouvanté attendoit l'issue de l'avanture, lorsque Jésus sûr de son fait, s'adressant, non à l'homme, mais au Démon qui

le possède, *tais-toi*, dit-il, & *sors de cet homme.* Aussi-tôt l'esprit malin renversa le possédé, lui causa d'horribles convulsions, & disparut sans que personne le vît.

Les Médecins, & sur-tout ceux qui sont au fait des pays Orientaux, n'admettent point les miracles de la nature de celui-ci : ils savent que les maladies qu'on prenoit du tems des Juifs pour des *possessions*, ne sont dues qu'à des dérangemens produits dans le cerveau par l'excès de la chaleur. Ces maladies étoient fréquentes en Judée, où la superstition & l'ignorance avoient empêché la médecine de faire de grands progrès ; hors de ce pays on ne voit gueres de possédés. Ainsi l'incrédulité enleve à Jésus un grand nombre de ses miracles ; cependant en lui ôtant même les possessions, il lui en reste encore assez. La plupart des possédés que l'on trouve parmi nous sont des hypocondriaques, des maniaques, des femmes hystériques, des mélancoliques, des personnes tourmentées de vapeurs ou de spasmes : ou bien ce sont des imposteurs qui, pour gagner de l'argent, pour intéresser les simples & montrer le pouvoir des Prêtres, consentent à recevoir le Diable, afin que ceux-ci aient la gloire de le chasser ; il n'est gueres de possession parmi nous qui pût résister à une fustigation.

Des miracles sont une pâture pour l'imagination, mais le corps a besoin d'autres alimens ; l'avanture qui vient d'être racontée avoit conduit à l'heure du dîner. On sortit de la Synagogue, & Jésus fut invité chez Simon-Pierre,

où tout étoit, selon les apparences, préparé pour qu'il eût occasion de faire un second miracle. La belle-mere de Simon se trouva très-malade, au moment où l'on avoit besoin de son ministere pour faire la cuisine : Jésus, qui avoit le talent de guérir très-promptement les parens de ses Disciples, la prend par la main, la fait lever de son lit ; elle en sort parfaitement guérie, elle apprête à manger, & se trouve en état de servir les conviés.

Le même jour sur la brune, on amena près de Jésus tous les malades de Capharnaüm & tous les possédés qu'il guérissoit, suivant St. Mathieu, par ces paroles, & suivant St. Luc en imposant les mains sur chacun d'eux. Plusieurs Démons, en sortant des possédés, avoient l'imprudence de trahir le secret du médecin, & témoignoient hautement qu'il étoit le *Christ*, *le fils de Dieu* ; cette indiscrétion déplaisoit fort à Jésus, qui vouloit, ou feignoit de vouloir garder l'*incognito* ; aussi S. Luc nous dit-il *qu'il les menaçoit & les empêchoit de parler, parce qu'ils savoient qu'il étoit le Christ.* Sur quoi il est bon de remarquer que selon les Théologiens Chrétiens, le fils de Dieu, dans toute sa conduite, n'avoit pour objet que de donner le change au Diable & de lui cacher le mystere de la rédemption. Cependant nous voyons que Jésus ne put jamais venir à bout de tromper son ennemi trop rusé. Dans tout le systême Evangélique, le Diable est plus habile & plus puissant que Dieu le pere & que Dieu le fils. Au moins est-il certain qu'il ne

cesse de traverser leurs desseins avec succès ; & qu'il finit par réduire Dieu le pere à la dure nécessité de faire mourir son cher fils pour réparer le mal que Satan avoit fait au genre humain. Le Christianisme est un vrai *Manichéisme*, dans lequel tout l'avantage est toujours du côté du mauvais principe. Celui-ci par le grand nombre d'adhérens qu'il se fait encore, rend visiblement inutiles tous les projets divins.

Si le Diable savoit que Jésus étoit le Christ, cette connoissance devoit être postérieure à sa retraite dans le désert, car alors il lui parloit sur un ton qui annonce qu'il ne le connoissoit pas. Cependant il est inutile d'examiner en quels tems le Diable acquit cette connoissance, au moins il est apparent qu'il ne l'eut que par une permission divine ; or Dieu en accordant au Diable la connoissance de son fils, a voulu ou n'a pas voulu qu'il en parlât : s'il l'a voulu, Jésus a eu tort de s'y opposer ; s'il ne l'a pas voulu, comment le Diable a-t-il pu agir contre la volonté divine ? Jésus cache avec soin sa qualité dont la connoissance pouvoit seule opérer le salut. Or dans ce cas le Diable avoit lui-même le plus grand intérêt de la cacher : c'est donc contre son propre intérêt & contre la volonté du Tout-Puissant que le Diable fait connoître la qualité du Christ. Enfin si Jésus ne vouloit pas réellement que le Diable le découvrît, pourquoi attendre qu'il eût parlé pour lui imposer silence ?

La conduite du Messie dans ces circonstances a fait croire que, n'osant prendre sans danger

en public la qualité de Christ ou de fils de Dieu ; il n'étoit pas sincérement fâché que les Diables qui étoient à ses ordres divulguassent son secret, & lui épargnassent la peine de parler. D'ailleurs c'étoit tirer un aveu très-important de la bouche de ses ennemis.

Pour ne point perdre son crédit sur l'esprit des hommes il faut leur éviter la satiété. Jésus ne l'ignoroit pas ; aussi le lendemain du jour où tant de miracles avoient été opérés dans Capharnaum, il sortit avant le jour & se retira dans un Désert. Tous les législateurs ont aimé la retraite, c'est là qu'ils ont eu des inspirations divine ; c'est au sortir de ces asyles mystérieux qu'ils ont fait des miracles propres à séduire les yeux du vulgaire étonné. D'ailleurs il est bon de se recueillir quelquefois pour songer à ses affaires.

Cependant les Disciples de Jésus, malgré sa fuite, ne perdirent point leur maître de vue ; ils l'aborderent au moment où il croyoit être tout seul, & lui apprirent qu'on le cherchoit par-tout. En effet il y avoit encore bien des malades & des possédés dans le pays ; cependant cette considération ne fit point retourner Jésus à Capharnaum ; à ce défaut le peuple vint le trouver dans sa retraite.

Pour s'en débarrasser il se mit à parcourir de nouveau la Galilée, où il continua de guérir des malades, & de chasser des Démons ; c'est tout ce que l'Evangile en apprend. Il paroît qu'il ne s'arrêtoit que peu ou point dans sa marche, & qu'il haranguoit en voyageant ; car

en fort peu de tems il se trouva très-avancé sur le rivage de Galilée. La foule qui le suivoit augmentant sans cesse par les recrues de fainéans & de curieux que produisoit chaque village, & notre Prédicateur se voyant encore sur le point d'être accablé, donna ordre à ses Disciples de le passer à l'autre bord sur le territoire des Géraséniens.

Quand il fut débarqué, un docteur de la Loi vint l'aborder & lui offrit de se mettre à sa suite; mais Jésus comprit très-bien qu'un *Docteur* ne pouvoit lui convenir; il auroit mal figuré dans une troupe composée de pêcheurs & de gens grossiers, tels que ceux dont le Messie avoit formé sa cour. Celui-ci fit entendre au Docteur qu'il pourroit se repentir de sa démarche; que son genre de vie ne pouvoit lui convenir; *le fils de l'homme*, lui dit-il, *n'a pas où reposer sa tête.*

Le Christ ne voulut point permettre à ses Disciples de s'écarter sur les terres des Géraséniens; dans leur nombre il y en avoit de ce pays. L'un lui demanda la permission d'aller rendre les derniers devoirs à son pere; l'autre vouloit aller embrasser sa famille; mais il refusa durement leurs demandes. L'un reçut pour réponse qu'*il faut laisser aux morts le soin d'ensévelir leurs morts*. Le second, que *quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde en arriere; n'est point propre au royaume des cieux*. Les incrédules ont cru trouver dans ces réponses une preuve de la dureté du caractere & de l'esprit exclusif & despotique de Jésus,

rester dans le pays, ou très-peu curieux de retourner en enfer, proposerent une capitulation. L'un des articles portoit qu'en sortant du corps des possédés, ils entreroient dans un troupeau de pourceaux qui passoient près de là sur le penchant d'une colline. Jésus voulut bien pour cette fois accorder quelque chose à la priere des Diables, & ne point user avec rigueur de son autorité. Ni lui ni ses disciples, en bons Juifs, ne mangeoient point de cochon, il jugea donc que cet animal, défendu par la loi de Moyse, pouvoit bien servir de retraite à tous ces Diables. Il consentit au traité; les Démons sortirent de leur ancienne demeure pour entrer dans les cochons, qui ayant le diable au corps, s'ébranlerent, ou peut-être s'effrayerent tout naturellement, & allerent se précipiter dans la mer, & ils se noyerent au nombre d'environ deux mille.

Si une légion de Diables est composée d'un même nombre que l'étoit la légion Romaine, nous devons croire qu'elle étoit de six mille Diables; ce qui fait évidemment trois Diables par cochon, nombre suffisant pour les déterminer au suicide.

De graves Auteurs nous assure que Jésus n'a jamais ri, ni même souri (1), cependant il est

(1) M. Fleury, dans les *mœurs des Chrétiens*, pag. 14, édition de 1701, dit en parlant de Jésus sur ces paroles remarquables : *Il étoit très-sérieux. On le voit pleurer en deux occasions, mais il n'est point dit qu'il ait ri : non pas même qu'il ait souri doucement, comme remarque S. Chrysostôme.* Comme les hommes sont accoutumés à regarder Dieu

bien difficile de croire que le fils de Dieu ait pu garder son sérieux après avoir fait une pareille malice. Mais elle ne parut point risible aux conducteurs du troupeau, qui trouverent ce beau miracle si peu plaisant qu'ils s'en plaignirent à leurs maîtres, & coururent à la ville où la chose ne fut pas plus tôt sçue que les propriétaires de ces cochons, loin de se convertir, se plaignirent d'un prodige si ruineux pour eux, & prétendirent que cet événement intéressoit la chose publique. En conséquence les Géraséniens vinrent en corps s'opposer à l'entrée de Jésus dans leur ville, & le prierent, faute de pouvoir le punir, de vouloir bien au plus tôt sortir de leur territoire. Tel fut l'effet que produisit le miracle des cochons.

Ce fait mémorable doit être vrai, car il est attesté par trois Evangélistes; cependant ils varient dans quelques circonstances. S. Matthieu nous apprend que les possédés étoient au nombre de deux; Marc & Luc prétendent qu'il n'y en avoit qu'un seul, mais si furieux, selon S.

Dieu comme un être fort méchant & qui n'entend point raillerie, ils exigent de la gravité dans tous ceux qui viennent de sa part. Plus une religion est triste, plus elle plaît aux hommes, qui aiment à avoir peur. Les réformateurs pour réussir doivent toujours avoir un extérieur austere. Les dévots préférent un confesseur dur & bourru à un confesseur facile; un prédicateur qui fait trembler est toujours sûr de ses succès. Les *Jansénistes* sont des réformateurs, qui s'efforcent de ramener les chrétiens à leur tristesse primitive, & qui réussiroient à faire revivre le fanatisme des tems apostoliques, si le monde n'étoit changé.

Marc, *qu'on ne pouvoit plus le lier, même avec des chaînes.* S. Luc a su que le Démon l'emportoit souvent dans le Désert; S. Marc affirme qu'il passoit les jours & les nuits dans les tombeaux & sur les montagnes des environs.

Dans cette occasion Jésus est encore proclamé le Christ par le Diable; comme il ne se trouvoit pour lors qu'entre amis ou parmi ses disciples, il ne lui imposa point silence; cet aveu, utile dans le particulier, ne pouvoit lui faire tort; mais il étoit des circonstances où il pouvoit nuire en présence du public, pour lequel notre puissant faiseur de miracles avoit des ménagemens, sur-tout quand il ne se sentoit pas suffisamment appuyé.

Les incrédules prétendent trouver des erreurs capitales & des signes évidens de fausseté dans cette rélation, qui d'ailleurs ne leur paroît que ridicule. 1°. Ils sont surpris de voir les Diables, qui suivant les Chrétiens sont condamnés à des tourmens éternels dans les enfers, en sortir pour s'emparer des habitans de la terre. 2°. On a lieu d'être étonné de voir le Diable adresser des prieres au fils de Dieu. Il est de foi chez les Chrétiens que pour prier il faut une grace, que les Damnés ne peuvent prier, & à plus forte raison que cette grace doit être refusée aux chefs des damnés. 3°. L'on est scandalisé d'un miracle par lequel Jésus fait du bien à deux possédés aux dépens des propriétaires des deux mille cochons, à qui ce miracle coutoit au moins vingt mille écus de notre argent, ce qui n'est pas trop conforme aux regles de

l'équité. 4°. L'on ne conçoit pas comment des Juifs, à qui leur Loi inspiroit de l'horreur pour les cochons, pouvoient avoir des troupeaux d'animaux, qui chez eux n'étoient d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient même toucher sans se souiller. 5°. On trouve de l'indécence à faire entrer le fils de Dieu en composition avec les Diables; du ridicule à faire entrer ceux-ci dans des cochons; enfin de l'injustice à les faire entrer dans les cochons des autres.

Au reste, on ne nous apprend pas ce que devinrent ces Diables après leur chûte dans la mer; il y a lieu de croire qu'au sortir des cochons ils rentrerent dans des Juifs pour procurer au Sauveur le plaisir de les chasser de nouveau. Car les guérisons des possédés étoient de tous les miracles ceux dans lesquels notre homme étoit le plus expert.

A l'égard du possédé guéri par Jésus, pénétré de reconnoissance pour son médecin, qu'il connoissoit peut-être de longue main, il vouloit le suivre, selon S. Marc; mais on prévit que son témoignage pourroit devenir suspect, s'il se mettoit à la suite du Messie; celui-ci aima donc mieux qu'il allât dans sa famille annoncer les graces qu'il avoit reçues du Seigneur. Il étoit de la Décapole, pays, comme on a vu, très-disposé à croire. En effet dès que notre homme y eut conté son avanture, tout le monde fut ravi d'admiration. Cependant on est frappé de la différence qui se trouve entre ses gens si dociles à la foi, ils croient tout sans rien voir, tandis que les Géraséniens, témoins oculaires

du prodige, n'en sont point ébranlés, & refusent impoliment l'entrée de leur ville à Jésus. Communément on trouve dans l'Evangile qu'être témoin d'un miracle est une raison très-forte pour n'y point croire.

L'endurcissement & l'incrédulité des Géraséniens & sur-tout la priere qu'ils firent au Messie de ne point entrer chez eux, l'obligerent à se rembarquer avec sa troupe, pour retourner en Galilée, où il fut très-bien reçu. Cependant il n'est point dit s'il y prêcha, ni s'il y fit des miracles, & l'on ne sait au juste le tems qu'il y resta. Les amis de Jésus, les parens de ses disciples & sa mere recevoient, suivant les apparences, de tems en tems des nouvelles de ses prodiges, qu'ils avoient l'attention de répandre; de son côté il apprit qu'on le desiroit; en conséquence il revint à Capharnaum. A peine son arrivée est-elle sue que le peuple, toujours avide de sermons & de miracles, se rend en foule auprès de lui; ni sa maison, ni l'espace qui étoit devant sa porte ne purent contenir la multitude; il lui falloit une voix de *Stentor* pour se faire entendre aux extrêmités de la foule, ou peut-être les oisifs, contens de le suivre, sans trop savoir pourquoi, s'embarrassoient-ils fort peu de l'écouter.

Les Pharisiens à qui les succès de Jésus commençoient à donner de l'ombrage, résolurent de voir par eux-mêmes si ce qu'on en disoit avoit quelque réalité. Pour éclaircir le fait, des Docteurs de Galilée, qui n'étoient pas du nombre des admirateurs de notre Missionnaire, se ren-

dirent auprès de lui. Ils l'entendirent prêcher & ne sortirent de ses sermons que plus prévenus contre lui ; ses miracles eux-mêmes ne purent les convertir. Cependant suivant S. Luc *la vertu du Seigneur agissoit en leur présence pour la guérison des malades*. Mais, comme on la fait observer, les miracles du Messie n'étoient faits pour convaincre que ceux qui ne les voyoient pas. C'est ainsi que ces miracles sont crus maintenant par des gens qui ne voudroient pas croire ceux qu'on feroit en leur présence. Tout le monde à Paris croit les miracles de Jésus, & beaucoup d'esprits forts doutent de ceux des Jansénistes, dont plusieurs d'entr'eux ont été les témoins.

Quatre homme qui portoient un paralytique sur son lit, ne pouvant se faire jour pour pénétrer jusqu'à Jésus, s'aviserent de se guinder avec leur fardeur, sur le toit de la maison ; & d'y faire une ouverture, pour descendre le malade dans son lit au pied du médecin. L'idée parut ingénieuse & neuve à celui-ci, & s'adressant au malade, *mon fils*, lui dit-il, *ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Cette absolution ou rémission fut sans doute prononcée pour être entendue des docteurs émissaires, qui en furent très-scandalisés. Jésus devinant leurs dispositions *par son esprit*, dit, en leur adressant la parole, *pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique, vos péchés vous sont remis, ou de lui dire levez-vous, emportez votre lit & marchez?* Cette question,

proposée hardiment au milieu d'un peuple fanatique & prévenu, devenoit embarrassante, les Docteurs ne jugerent point à propos d'y répondre. Alors Jésus profitant de leur embarras, dit au paralytique, au fait du rôle qu'il avoit à jouer : *levez-vous, emportez votre lit & allez dans votre maison.* Ce prodige jeta la frayeur dans les esprits ; il fit sur-tout trembler nos Docteurs espions, & le peuple s'écrioit, *jamais nous n'avons rien vu de si merveilleux.*

Si les Docteurs eurent peur, ils ne furent pas convertis pour cela ; malgré la guérison du paralytique, ils n'eurent pas foi à l'absolution accordée par Jésus. L'on peut donc supposer qu'il y eut dans ce miracle des circonstances qui le leur rendirent suspect, peut être l'Evangile même nous les fera démêler.

Nous observerons d'abord que lorsqu'un même fait est raconté diversement par différens historiens égaux pour l'autorité, l'on est réduit à douter de ce fait, ou du moins l'on est en droit de nier qu'il soit arrivé de la maniere que l'on suppose. Ce principe de critique devroit être applicable aux récits de nos Ecrivains inspirés comme à ceux de tous les autres. Or, S. Matthieu nous dit tout simplement qu'on présenta un paralytique à Jésus, & qu'il le guérit sans nous parler de la circonstance merveilleuse du toit découvert & des autres ornemens dont S. Marc & S. Luc ont embelli leur narration. Ainsi, ou nous sommes en droit de suspendre notre croyance rélativement à ce fait, ou du moins nous pouvons croire qu'il ne s'est point

point passé de la maniere dont les deux derniers Evangélistes le rapportent (2).

En second lieu Marc & Luc, qui disent que l'on monta le malade sur son lit au haut de la maison où étoit le Christ, nous ayant appris auparavant que la foule étoit si grande que les porteurs du malade n'avoient pu la forcer, supposent, sans l'exprimer, un autre très-grand miracle; en effet, cette opération suppose que les porteurs ont fendu la presse & ne l'ont point fendue; arrivés, on ne sait comment, au pied de la muraille, ils n'ont pu grimper ni seuls ni chargés du malade sur le faîte de la maison. Luc dit qui firent une ouverture dans les tuiles; dans ce cas le peuple dut les appercevoir; & sur-tout ceux dont la maison étoit remplie, durant le silence que l'on prêtoit sans doute aux discours de Jésus, durent entendre le bruit que faisoient les hommes pour monter un lit sur un toît & puis pour découvrir & percer ce toît afin d'y faire passer le malade. Cette opération devenoit plus difficile encore si ce toît, au lieu d'être couvert de tuiles, étoit en platte-forme; or toutes les maisons des Juifs & des Orientaux étoient & sont encore couvertes de cette maniere. Toutes ces difficultés fournissent des motifs suffisans pour douter de ce grand miracle. Il deviendra plus vraisemblable si l'on suppose que le malade étoit déjà dans la maison

(2) L'on peut comparer sur cette histoire S. Matthieu, chap. IX; S. Marc, chap. V, 2; S. Luc, chap. V.

de Jésus, que les choses étoient arrangées d'avance, & qu'on fit descendre par une trappe faite exprès un paralytique bien sûr d'être guéri sur l'ordre du Messie. Cette opération put paroître merveilleuse à une populace disposée à voir des prodiges par-tout, mais elle frappa moins les Docteurs, venus pour voir de près la conduite de notre aventurier; ceux-ci comprirent qu'il étoit dangereux de contredire des fanatiques imbéciles, mais ils n'en crurent pas davantage au miracle dont ils avoient été témoins.

A quelques jours de là Jésus alla prêcher le long de la mer : en passant près d'un bureau des impôts il vit *Matthieu*, l'un des Commis, qui y étoit assis. Sa mine plut au Messie, qui l'appella; aussi-tôt notre financier subalterne quitta son poste pour le suivre, après avoir préalablement donné un grand festin à Jésus & à sa troupe. Matthieu lui donna pour convives des Publicains, des Commis de barriere ses confreres & d'autres gens décriés; mais les Pharisiens & les Docteurs, qui épioient la conduite du Christ, vinrent exprès chez Matthieu pour s'assurer du fait. Jésus occupé sans doute à satisfaire son appétit, ne s'apperçut pas d'abord qu'il étoit épié, cependant des paroles dites trop haut attirerent son attention; c'étoient les Docteurs qui reprochoient aux Disciples de boire & de manger avec des gens perdus de réputation : „ Comment, leur dirent-ils, sans dou„ te, votre maître, qui prêche tant la vertu, „ la sobriété, la pénitence, ose-t-il se montrer „ en public en si mauvaise compagnie ? Com-

„ ment peut-il fréquenter des frippons, des „ monopoleurs, des hommes que leurs extor- „ ſions rendent odieux à la nation? Pourquoi „ traîne-t-il à ſa ſuite des femmes de mauvaiſe „ vie; telles que *Suzanne*, & cette *Jeanne* qui „ l'accompagnent ſans ceſſe " (3)? Les Diſciples, étourdis de cette ſortie, ne ſurent trop que répondre; mais Jéſus, ſans ſe démonter, leur répondit par un proverbe: *ce ne ſont pas*, dit-il, *les ſains, mais les malades qui ont beſoin de médecin.* Puis il cite un paſſage de l'Ecriture qui ne ſe trouve nulle part. *Apprenez*, leur dit-il, *la vérité de cette parole; j'aime mieux la miſéricorde que le ſacrifice.* Il paroît que les Docteurs ne ſe tinrent pas pour battus, car Jéſus s'emporta juſqu'à dire *qu'il n'étoit pas venu pour appeller les juſtes, mais les pécheurs à la pénitence.*

I 2

(3) Il paroît que Jéſus, malgré tout ſon ſérieux, avoit du foible pour les femmes; les mélancoliques n'en ſont pas le moins ſuſceptibles. Il fut très-vivement aimé par Marie Magdeleine, qui paroît avoir été le modele des dévotes affectueuſes, ou des femmes débauchées que leur tempérament détermine communément à ſe livrer à la religion avec autant d'emportement après leur converſion, qu'elles ſe livroient auparavant au monde & à leurs amans. Les Albigeois ont prétendu que la Magdeleine avoit eu des complaiſances criminelles pour le Meſſie. *V. la Chriſtiade, tom. I.* La faculté de théologie de Paris décida gravement en 1620, que Marie Magdeleine, Marie ſœur de Lazare, & Marie la courtiſanne n'étoient qu'une ſeule & même femme. Mais depuis la Sorbonne a changé d'avis; elle prétend que ce ſont trois *Maries* très-différentes. Voyez *Bernard, Nouvelles de la République des Lettres*, tome XXI, pag. 200; *idem*, tome XXXII, page 140.

Dans ce cas pourquoi rejetoit-il les Pharisiens & les Docteurs, qu'il appelloit des *sépulcres blanchis*? Ou les adversaires de Jésus étoient des justes, ou s'ils étoient des pécheurs, il étoit venu les appeller à la pénitence, & par conséquent il ne devoit pas les rebuter.

Quelque raison que Jésus employât pour pallier ou justifier sa conduite, elle se répandit bientôt. Les Disciples de Jean-Baptiste qui l'apprirent, & que la jalousie excitoit peut-être, vinrent le trouver, & lui demanderent raison de la différence du genre de vie qu'il menoit, ainsi que ses disciples, & de celui qu'ils menoient eux-mêmes. „ Nous jeûnons, lui dirent-„ ils, continuellement, tandis que vous & vo-„ tre suite faites très-bonne chere. Nous pra-„ tiquons des austérités, nous vivons dans la „ retraite, tandis que vous courez sans cesse, „ & fréquentez des personnes diffamées, &c. " Le reproche étoit embarrassant, mais Jésus s'en tira très-bien : *les amis de l'Epoux*, dit-il, *ne doivent ni jeûner ni vivre dans la tristesse tant qu'ils ont l'Epoux avec eux ; un tems viendra où l'Epoux leur sera ôté, alors ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, non plus qu'on ne met point de vin nouveau dans un vieux vaisseau ; & personne ne demande de vin nouveau lorsqu'il en boit de vieux, parce qu'il trouve le vieux meilleur*. Les Disciples de Jean n'eurent sans doute rien à répliquer à des raisons si sublimes & si convaincantes. Il paroît que Jésus dont l'exemple est suivi par nos Docteurs modernes, se tiroit facile-

ment d'affaire à l'aide d'une énigme, d'un logogryphe, ou d'un pompeux galimathias, argumens très-propres à fermer la bouche à ceux qui ne sont point d'humeur à disputer éternellement sur ce qu'ils n'entendent point.

Au reste, ce trait nous prouve que les Pharisiens & les Docteurs n'étoient point les seuls qui fussent scandalisés de la conduite de Jésus & de la compagnie qu'il fréquentoit; vérité qui est confirmée par l'Evangile (4). Nous observerons que ce trait de la conduite de Jésus-Christ donne visiblement gain de cause aux Jésuites & aux partisans de la morale relâchée, & leur fournit des armes victorieuses contre les Jansénistes & Rigoristes modernes. Nous devons encore remarquer que les actions & les paroles de Jésus-Christ dans cette occasion autorisent & justifient ce que font & ce que disent nos saints guides, & sur-tout nos Seigneurs les Evêques, qui, lorsqu'on leur reproche leur mauvaise conduite nous ferment la bouche & nous disent, qu'*il faut faire ce qu'ils disent & ne point faire ce qu'ils font*.

On ne sauroient nier que l'opposition qui se trouvoit entre la conduite de Jésus & les principes reçus parmi les Juifs, ou même avec sa doctrine propre, n'exigeât de grand miracles

(4) Voyez S. Matthieu, chap. IX; S. Marc, chap. II, ℣. 13; S. Luc, chap. V, & sur-tout l'Epître attribuée à S. Barnabé, dans laquelle cet Apôtre dit formellement que *les Apôtres, que le Seigneur choisit, étoient des hommes très-méchans & iniques par-dessus tout péché.*

pour prouver sa mission; notre Missionnaire ne l'ignoroit pas, aussi les prodiges furent communément les plus forts de ses argumens; ils étoient sur tout très-propres à convaincre le peuple; celui-ci ne se pique jamais de raisonner; il est prêt à tout passer à un homme qui lui montre des merveilles & qui trouve le secret de s'emparer de son imagination.

Après avoir fermé la bouche aux Disciples de Jean, le chef d'une Synagogue vint trouver le Sauveur, & le pria de venir imposer les mains à sa fille âgée de douze ans, qui *étoit morte*, selon saint Matthieu, mais qui n'étoit que *bien malade*, selon S. Marc & S. Luc; différence qui paroît mériter quelqu'attention. Jésus se rendit à l'invitation de cet homme, & tandis qu'il s'acheminoit vers sa maison, notre héros s'échauffa tellement; *qu'il sortit de lui une vertu*, propre à guérir tous ceux qui se trouvoient dans son athmosphere. Nous ne ferons point de conjectures sur la nature de cette vertu ou transpiration divine, nous remarquerons seulement qu'elle se trouva propre à guérir subitement une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang, maladie que vraisemblablement les spectateurs n'avoient pas plus vérifiée que sa guérison. Dans cette occasion le Christ s'apperçut qu'il étoit sortit de lui une dose considérable de *vertu;* en conséquence il se retourne vers l'Hémorrhoïsse, que ses Disciples avoient repoussée rudement, & la voyant prosternée à ses pieds; *ma fille*, lui dit-il, *ayez confiance; votre foi vous a guérie.* La pauvre femme à qui

les Disciples avoient fait peur, charmée d'en être quitte à si bon marché, confessa hautement qu'elle étoit guérie.

Lorsque notre faiseur de miracles fut arrivé chez *Jaire*, (c'est le nom du chef de la Synagogue) on vint lui annoncer que sa fille étoit morte depuis un moment, & la maison remplie de musiciens, qui déja exécutoient un concert lamentable, suivant l'usage du pays. Jésus, qui pendant le chemin avoit fait causer le pere de la malade, ne fut point déconcerté de la nouvelle; il commence par faire retirer tout le monde, puis étant entré tout seul, il la ressuscite à l'aide de quelques paroles.

En fait d'histoires, il faut préférer deux Ecrivains qui s'accordent à un troisieme qui les contredit. Or Luc & Marc assurent que la fille étoit morte; mais malheureusement ici c'est le héros lui-même qui affoiblit sa victoire. Sur ce qu'on lui dit que la fille étoit morte, il soutient *qu'elle n'est qu'endormie*; il y a vraiment des filles qui dès l'âge de douze ans sont sujettes à de pareilles syncopes. D'un autre côté le pere de la fille avoit, selon toute apparence, appris au Médecin l'état de cet enfant; & celui-ci, plus au fait que les autres, ne crut point la nouvelle de sa mort. Il entra seul dans sa chambre, bien sûr de la faire revenir si elle n'étoit que pamée : s'il l'eût trouvée morte en effet, il y a tout lieu de croire qu'il seroit revenu dire au pere qu'on l'avoit appellé trop tard, & qu'il étoit fâché de son accident.

Quoi qu'il en soit, Jésus ne voulut pas que ce miracle se publiât; il défendit au pere & à la mere de la fille de ne rien dire de ce qui s'étoit passé; notre charlatan ne se soucia point de divulguer une affaire qui pouvoit exciter de plus en plus l'indignation ou la fureur des Juifs de Jérusalem, où il alloit bientôt se rendre pour y célébrer la Pâque. Au reste, le récit de ce miracle semble nous prouver que le fils de Dieu avoit pris en Egypte quelque teinture de médecine; il paroît au moins qu'il étoit au fait des maladies spasmodiques des femmes; il n'en faut pas davantage au vulgaire pour regarder un homme comme un sorcier, ou comme un faiseur de miracles.

Une fois en train d'opérer des prodiges, Jésus ne s'en tint pas là. Selon S. Matthieu (qui seul raconte les trois faits que nous allons rapporter) deux aveugles qui le suivoient se mirent à crier, *fils de David ! ayez pitié de nous.* Quoique Jésus en sa qualité de Dieu, sçût les pensées les plus cachées des hommes, il aimoit à être verbalement assuré de la disposition des malades qu'il traitoit. Il leur demanda donc s'ils avoient bien de la foi, ou s'ils croyoient sincérement qu'il pût faire ce qu'ils lui demandoient : nos aveugles répondirent affirmativement; alors leur touchant les yeux, *qu'il vous soit fait*, dit-il, *selon votre foi*, & ils virent à l'instant.

On ne sçait comment concilier la foi si vive de ces aveugles avec l'indocilité qu'il montrerent ensuite. Leur Médecin, qui pouvoit avoir

de bonne raiſon pour n'être point connu, leur défend expreſſément de parler de leur guériſon, & pourtant ils n'ont rien de plus preſſé que de la répandre dans le pays. Le ſilence de ceux qui furent témoins de ce grand miracle n'eſt pas moins étonnant que l'indiſcrétion des aveugles qui en furent les objets.

Un fait mieux miraculeux encore, c'eſt l'endurciſſement des Juifs ; ils étoient tel que tant de prodiges, opéré coup ſur coup & dans le même jour, ne furent pas capables de convaincre les Docteurs. Cependant Jéſus, loin de ſe décourager voulut encore montrer un échantillon de ſon pouvoir. On vint lui préſenter un muet qui étoit poſſédé, Jéſus en chaſſa le Démon, & le muet ſe mit à parler.

A la vue de ce miracle le peuple, à ſon ordinaire, fut dans le raviſſement, tandis que les Phariſiens & les Docteurs, qui avoient auſſi des exorciſtes parmi eux, n'y virent rien de ſurprenant ; ils prétendirent ſeulement que leurs exorciſtes faiſoient leurs conjurations au nom de Dieu, tandis que Jéſus faiſoit les ſiennes au nom du Diable. Ainſi ils accuſoient le Chriſt de chaſſer le Diable par le Diable, ce qui étoit en effet tomber en contradiction. Mais cette contradiction ne prouvoit pas la Divinité de Jéſus, elle prouvoit ſeulement que les Phariſiens étoient ſouvent capables de déraiſonner & de ſe contredire comme font tous ceux qui ſont ſuperſtitieux & crédules. Lorſque des Théologiens ſont en diſpute, rien n'eſt plus facile que de s'appercevoir que les querelleurs des diſ-

férens partis déraisonnent également, & s'entre-détruisent réciproquement (5).

CHAPITRE VIII.

De ce que fit Jésus pendant son séjour à Jérusalem, c'est-à-dire, à la seconde Pâque de sa mission.

NOTRE Docteur venoit de terminer d'une façon très-glorieuse la premiere année de sa mission. Il alloit à Jérusalem dans la

(5) Dom La Taste, bénédictin célèbre dans le parti Moliniste, vient tout récemment d'écrire des Lettres contre les miracles prétendus du diacre *Pâris*, qu'il attribue à l'œuvre du démon. Son zèle a été récompensé d'un évêché; ses partisans n'ont point vu que les argumens dont ce moine s'est servi pour combattre les miracles d'un Janséniste, détruisoient par contre-coup les miracles de Jésus-Christ, qui sont bien moins attestés que ceux de *Pâris*, dont tant de gens vivans & connus croient ou prétendent avoir été témoins. Un ministre Suisse & protestant vient depuis peu d'attaquer pareillement les miracles de Pythagore de Thyane, & du séraphique S. François, d'une maniere qui détruit également tous ceux que les Chrétiens ont inserés dans l'Evangile. Voyez le livre qui a pour titre : *De miraculis quæ Pythagoræ, &c. tribuuntur libellus, auctore Phileleuthero Helvetio. Duaci*, 1734, in-8°. (Le fameux Woolston a composé en anglois un ouvrage, récemment traduit en françois sous le titre de *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, en 2 vol. 1769, dans lequel l'auteur prouve que, même selon les peres de l'Eglise, tous les miracles du Christ ne sont que des allégories.) *Addition de l'Editeur.*

vue de tenter la fortune ou de recueillir le fruit de ses travaux, ou enfin pour se faire un parti dans la capitale, qu'il espéroit conquérir après s'être fait des adhérens dans les campagnes. En effet il y avoit tout lieu de croire que le bruit des prodiges qu'il venoit d'opérer l'année précédente dans la Galilée produiroit un bon effet sur la populace de Jérusalem; mais il y produisit des effets bien contraires à ceux que Jésus avoit espérés ou prévus. On diroit que la légion infernale qu'il avoit fait passer dans les cochons des Géraséniens eût été fixer son séjour dans les têtes des habitans de cette ville. Plus éclairés & moins crédules que ceux de la campagne, l'Evangile ne nous montre en eux qu'un endurcissement incroyable : en vain le Christ opéra sous leurs yeux une multitude de prodiges propres à confirmer ceux qu'on leur avoit racontés; en vain employa-t-il sa divine Réthorique pour leur démontrer le plus clairement qu'il put la Divinité de sa mission; toutes ses tentitaves ne servirent qu'à redoubler la colere de ses ennemis, & à leur faire imaginer des moyens de punir un homme qu'ils s'obstinerent à regarder comme un jongleur, un charlatan & un imposteur dangereux.

Il est vrai que les adversaires de Jésus le prirent quelquefois en défaut; ils lui reprocherent de violer les ordonnances d'une loi sacrée pour eux, & dont il avoit promis de ne jamais se départir. Ils regarderent ces violations comme une preuve d'hérésie; il ne leur vint point en tête qu'un Dieu pouvoit se mettre au-dessus des

régles ordinaires, & jouissoit du droit de tout changer. Ils étoient Juifs, par conséquent obstinément attachés à leurs régles divines, & ils ne supposoient pas qu'un véritable Envoyé de Dieu pût se permettre de fouler aux pieds ce qu'ils étoient accoutumés à regarder comme sacré & comme agréable à Dieu.

Tant d'obstacles ne rebuterent point Jésus; le Messie vouloit réussir à tout prix, & quoique sans miracle il pût prévoir à peu près qu'elle seroit la fin de son entreprise, il sentit qu'il falloit vaincre ou mourir; que la fortune ne favorise que les audacieux, qu'il falloit jouer un rôle illustre, ou bien consentir à languir dans la misere au fond de quelque village obscur de la Galilée.

En arrivant à Jérusalem, il donna ses premiers soins aux malades pauvres; les riches avoient leurs médecins. Il y avoit alors dans la ville près de la porte des Brebis une fontaine ou *Piscine* fameuse, dont pourtant, à l'exception de l'Evangile, aucun historien n'a jamais parlé, quoique par ses propriétés elle méritât bien d'être transmise à la postérité. C'étoit un vaste édifice autour duquel régnoient cinq galleries magnifiques; d'ailleurs la piéce d'eau qui s'y trouvoit renfermée avoit des propriétés admirables, mais qui n'étoient connues que des gueux & des mendians, ils les connoissoient sans doute par une révélation particuliere. Sous ces galleries on voyoit languir un grand nombre de malheureux qui attendoient patiemment un miracle. Dieu en donnant à l'eau de cette Piscine

la faculté de guérir tous les maux, y avoit mis une condition. Le premier qui pouvoit s'y plonger après qu'un Ange l'avoit troublée, ce qui n'arrivoit qu'en certain tems, jouissoit seul du privilége d'être guéri. Le Magistrat de Jérusalem, qui vraisemblablement ignoroit l'existance de cette merveille, n'avoit établi aucun ordre dans ce lieu. Le plus fort, le plus agile des paralytiques ou des malades, celui qui avoit des amis toujours prêts à le jetter dans l'eau lorsqu'elle venoit d'être troublée, ravissoit, souvent d'une façon très-injuste, la grace d'être délivré de ses maux.

Un paralytique, entr'autres, étoit là depuis trente-huit ans, sans que personne eût eu la charité de lui prêter une main sécourable pour descendre dans la fontaine. Jésus, qui le voit couché sur son lit, lui demande s'il veut être guéri. *Oui*, lui répond le malade, *mais je n'ai personne pour me jetter dans l'eau lorsqu'elle est troublée.* Cela n'y fait rien, reprend Jésus, *levez-vous, prenez votre lit & marchez.* Ce malheureux, peut-être semblable à tant de nos mendians qui feignent pendant long-tems des maux qu'ils n'ont pas dans la vue d'attendrir le public, & qui dans cette occasion pouvoit être gagné par quelque bagatelle pour se prêter au rôle que l'on demandoit de lui; ce malheureux, dis-je, ne se le fit pas dire deux fois; sur l'ordre de Jésus il prit son grabat & s'en fut.

Mais chez les Juifs, comme parmi nous, on ne déménageoit point les jours de fêtes. Cette guérison s'étoit faite au jour du Sabbath; no-

tre paralytique ayant été rencontré par quelque homme de la Loi, celui-ci le reprit de ce qu'il violoit les ordonnances de la religion en emportant ſon lit. Le tranſgreſſeur n'eut d'autre excuſe à donner ſinon que celui qui l'avoit guéri lui avoit commandé en même tems d'emporter ſon grabat. On s'informa là-deſſus de celui qui lui avoit donné cet ordre; il y a lieu de croire qu'il n'en ſçavoit rien; Jéſus ne s'étoit point fait connoître, & comme ſi l'action eût été très-ordinaire, le miraculé ne s'informa point de l'auteur du miracle. Les choſes en reſterent là; l'on ne fit aucunes perquiſitions. Mais Jéſus ayant quelque tems après rencontré le paralytique, ſe fit connoître à lui; celui-ci pour lors apprit aux Juifs le nom de ſon guériſſeur; ces Juifs en furent tellement irrités que dès l'inſtant ils formerent le deſſein de faire mourir le Chriſt, *parce que*, ſelon S. Jean, *il faiſoit ces choſes le jour du Sabbath* (1).

Cependant il n'eſt pas vraiſemblable que ce fût-là la vraye cauſe de la colere des Juifs: quelques ſcrupuleux qu'on les ſuppoſe, il eſt à préſumer que leurs médecins & leurs chirurgiens ne ſe croyoient pas obligés de refuſer leurs ſoins aux malades aux jours du Sabbath. Il y a donc lieu de croire que les Juifs trouvoient mauvais que Jéſus, peu content de guérir, ordonnât de plus à ceux qu'il guériſſoit de violer le Sabbath en emportant leur lit, ce qui étoit une *œuvre ſervile*: ou plutôt ces incrédu-

(1) S. Jean, chap. V, ℣. 1-16.

les ne regardoient les miracles du Sauveur que comme des prestiges, des impostures, des tours d'adresse, & lui-même comme un fourbe qui pouvoit exciter du trouble.

Jésus ayant appris que les Juifs étoient indisposés contre lui sur le fait du Sabbath, qu'ils l'accusoient de violer, voulut se justifier; il fit donc un beau discours tendant à prouver qu'il étoit le fils de Dieu, & que son Pere agissant sans cesse l'autorisoit à ne point observer le Sabbath. Néanmoins il eut soin de ne pas s'expliquer trop clairement sur sa *filiation*; il faisoit bien soupçonner à mots couverts l'éternité de son Pere, mais il ne le nommoit pas Dieu. Cependant les Juifs, qui le devinerent, furent très-choqués de cette prétention (2). Il changea donc de batteries, & se jetta sur la nécessité par laquelle il agissoit. *En vérité*, leur dit-il, *le fils n'agit point par lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Pere. Le Pere qui l'aime*, ajoute-t-il, *lui montre tout ce qu'il fait, & il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci.* Par ces paroles le Christ semble pourtant détruire sa propre éternité & sa science infinie, vu qu'il s'annonce comme susceptible d'apprendre quelque chose, ou comme le Singe de la Divinité.

Pour toucher ensuite ses incrédules, que son jargon énigmatique ne pouvoit pas convaincre, il leur déclarent que dorénavant le Pere ne se mêleroit plus de juger les hommes, qu'il s'étoit déchargé de ce soin sur le fils. Quoique les Juifs

(2) S. Jean, chap. V, ℣. 17 & suiv.

attendrissent un grand Juge, il ne furent point encore ébranlés. Alors, faute d'argumens plus démonstratifs, comme nos Prédicateurs Chrétiens, le Christ prit le parti d'intimider ses auditeurs, sachant bien que la peur empêche toujours qu'on ne raisonne. Il leur fit donc entendre que la fin du monde étoit proche, ce qui dut les faire trembler.

Le témoignage de Jean-Baptiste avoit, comme on a vu, facilité les premiers succès de Jésus; mais d'un autre côté, l'opposition que l'on avoit remarquée entre la conduite de celui-ci & celle de son précurseur, anéantissoit la force de ce témoignage, en conséquence notre harangueur prétendit n'en avoir aucun besoin, & tâcha même d'en affoiblir la valeur. *C'étoit une lampe*, leur dit-il; *vous avez voulu vous réjouir un peu à sa lumiere, j'ai un témoignage plus grand que le sien.* Ici il en appelle à ses œuvres qu'il prétend être des preuves infaillibles de sa mission divine. Il oublioit sans doute en ce moment qu'il parloit à des gens qui regardoient ses œuvres merveilleuses comme des prestiges & des fourberies; ses œuvres étoient précisément la chose qu'il falloit prouver à ces Juifs qui les voyoient s'opérer sous leurs yeux. Cependant cette façon de raisonner a été depuis adoptée avec succès par les Docteurs Chrétiens, qui lorsqu'on leur oppose des doutes ou des objections contre la mission de Jésus-Christ, se rejettent aussi-tôt sur ses œuvres miraculeuses, qui furent toujours incapables de convaincre ceux-mêmes que l'on nous dit en avoir été les témoins.

Parmi

Parmi les preuves dont le Christ se sert pour exalter sa mission propre, il en met une en avant qui ne tendoit pas moins qu'à détruire celle de Moyse, & à le faire regarder comme un imposteur. En effet il leur dit : *vous n'avez jamais entendu la voix de mon Pere* ; tandis que c'étoit sur la voix de ce Pere, dont Moyse étoit l'interprête, que toute la Loi des Juifs étoit fondée. Toutefois, après avoir ainsi anéanti l'autorité de l'Ecriture, notre Orateur veut encore appuyer sa mission sur les Ecritures, qui, selon lui, l'annonçoient. *Craignez*, dit-il, *le Pere, ce ne sera pas moi qui vous accuserai devant lui, ce sera Moyse, auquel vous espérez, parce que vous ne croyez pas en lui ; car si vous croyez en lui vous croiriez aussi en moi. Je viens au nom du Pere & vous n'y faites point attention : un autre viendra en son propre nom & vous croirez en lui.*

Les auditeurs de ce Sermon n'en furent point touchés ; ils le trouverent décousu, contradictoire, blasphématoire ; en un mot ils en furent scandalisés. La crainte de voir arriver la fin du monde ne les empêcha pas d'appercevoir les inconséquences de l'Orateur, qui ôtoit & rendoit à son Pere la qualité de Juge des hommes qu'il s'étoit d'abord appropriée. D'ailleurs il paroît que les Juifs étoient rassurés sur cette fin du monde que l'événement avoit tant de fois démentie. Leurs successeurs, qui dans la suite ont vu le monde subsister malgré la prédiction formelle de Jésus & de ses Disciples, ont fondé leur répugnance pour sa doctrine, entre

autres, sur ce défaut d'accomplissement (3). En un mot de ce discours sublime les incrédules concluent qu'il est très difficile à un imposteur de parler long-tems sans se couper, & sans se déceler.

L'inefficacité de cette harangue fit comprendre à Jésus qu'il tenteroit inutilement la voie des miracles pour amener à son parti les Juifs de Jérusalem. Il cessa donc d'en faire, quoique la circonstance de la fête de la Pâque semblât lui fournir une très-belle occasion. Il paroît même qu'il fut totalement rebuté par l'incrédulité de ces malheureux, qui ne se montroient nullement disposés à voir les grandes choses qu'il avoit montrées avec succès aux habitans de Galilée. Pour voir des miracles il faut une simplicité qui se rencontre bien moins dans une capitale que dans les campagnes ; d'ailleurs si la populace est bien disposée, même dans les grandes villes, les Magistrats & les gens les plus instruits opposent communément une digue à la crédulité (4).

La même chose arriva à notre Thaumaturge

(3) S. Jean chap. V. 17-47.

(4) De notre tems nous avons vu la canaille courir aux miracles de M. Pâris & les croire ; nous avons vu même des personnes d'un rang distingué & des femmes de qualité les attester hautement, & en être persuadée ; mais jamais ces miracles n'ont pu vaincre l'incrédulité du Clergé Moliniste, du Gouvernement & de la Police ; ceux-ci, comme chacun sçait, sont parvenus à faire finir les miracles du Très-Haut. On connoît l'épigramme affichée sur la porte du Cimetiere de S. Médard.

dans Jérusalem. Peut-être désespéra-t-il du salut de ces mécréans ; aussi dans le peu de tems qu'il séjourna dans cette ville ne garda-t-il plus de mesure avec eux ; il leur dit des injures, & il ne paroît pas que cette voie lui fît des prosélytes ; quoique souvent depuis ses Disciples & ses Prêtres ayent prétendu réussir par ce moyen, & même par des voies de fait.

En un mot dans ce voyage Jésus ne fit point fortune ; ses Disciples ne firent point bonne chere ; ils furent réduits pour vivre à piller un peu de bled dans les environs de la ville ; on les surprit dans cette occupation un jour de Sabbath. La violation de la loi parut aux Juifs un plus grand crime que le larcin. En vain se plaignit-on à leur maître, on ne put en obtenir aucune satisfaction. Il paya les Pharisiens en comparant ce qu'avoient fait ses Disciples avec l'action de David, qui dans un besoin pressant, mangea lui-même, & fit manger à sa troupe des *pains de proposition*, dont la loi réservoit l'usage pour les seuls Prêtres (5) : ajoutant au surplus que *le Sabbath avoit été fait pour l'homme, & non l'homme pour le Sabbath ; d'où il* conclut que *le fils de l'homme est le maître du Sabbath* (6).

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Dieu fut obéissant ; il ne fit plus de miracles pour les Jansénistes qu'à huis clos & dans les greniers de la rue Mousetard.

(5) Voyez le 1er liv. des Rois ou Samuel, ch. XXI, 6.

(6) Voyez S. Matthieu, chap. XII ; S. Marc, chap. II ; S. Luc, chap. VI.

Les critiques ont remarqué dans plusieurs circonstances de la vie de notre Homme-Dieu que son humanité étoit souvent sujette à se tromper. Par exemple, dans l'occasion dont il s'agit il donne le nom d'*Abiathar* au Grand-Prêtre qui permit à David de manger les pains de proposition. Cependant le Saint-Esprit nous apprend dans le premier livre des Rois que ce Grand-Prêtre se nommoit *Achimelech*. Cette erreur ne seroit rien si un homme ordinaire y fût tombé, mais elle devint embarrassante dans un Homme-Dieu ou dans un Dieu fait homme, que nous devons supposer incapable de faire des bévues.

Dans la même occasion Jésus, pour justifier le larcin de ses Disciples, représente que les Prêtres eux-mêmes violent le Sabbath, en servant Dieu dans le temple durant ce jour, ce qui, suivant les principes de notre Théologie, s'appelle confondre visiblement les œuvres *serviles* avec les œuvres *spirituelles*; c'est avoir la même idée d'un vol & de l'offrande d'un sacrifice; c'est taxer Dieu de n'avoir sçu ce qu'il faisoit en ordonnant à la fois l'observation & la violation d'un jour qu'il avoit consacré au repos.

Au reste, nos Docteurs justifient le larcin approuvé par Jésus-Christ, en disant que, comme Dieu, il étoit le maître absolu de toutes choses; mais dans ce cas il auroit dû procurer meilleure chere à ses Disciples. Il ne lui en eût pas plus coûté de leur donner à piller la table de quelque riche Financier de Jérusalem,

ou même celle du Grand-Prêtre qui vivoit aux dépens de Dieu son Pere, que de permettre à ses Disciples de fourager dans les champs des pauvres habitans du pays. Mais au moins falloit-il préalablement constater cette souveraineté sur toutes les choses aux yeux des Juifs, qui, faute de sçavoir cette importante vérité, durent être scandalisés du vol que le Fils de Dieu sembloit autoriser. Au reste, c'est apparemment sur ce principe que plusieurs Docteurs Chrétiens ont prétendu *que tout appartenoit aux justes*, qu'il leur étoit permis de s'emparer du bien des méchans & des injustes; que le Clergé avoit droit de lever des contributions sur les peuples, que le pape pouvoit distribuer des couronnes. Enfin c'est sur ce principe que s'appuyent les actions que nos incrédules regardent comme des usurpations & des violences, exercées par les Chrétiens sur les habitans du Nouveau-Monde. D'où l'on voit qu'il est très-important pour les Chrétiens de ne point se départir de l'exemple que Jésus leur a donné dans cet endroit de l'Evangile; il paroît sur-tout intéresser le pouvoir du Pape & les droits du Clergé.

Cependant des prétentions si bien fondées ne frapperent point l'esprit charnel des Juifs; ils persisterent à croire qu'il n'étoit pas permis de voler, sur-tout un jour de Sabbath; & ne connoissant pas l'étendue des droits de Jésus, ils le prirent pour un imposteur & ses Disciples pour des frippons. Ils crurent qu'il n'étoit qu'un homme dangereux, qui, sous prétexte de réformer

les Hébreux, ne cherchoit qu'à renverser leurs loix, fouloit aux pieds les ordonnances, & tendoit à ruiner leur Religion. Ils convinrent donc entr'eux qu'il falloit rassembler les preuves que l'on avoit contre lui, l'accuser, & le faire arrêter : mais notre héros, qui eut vent de leurs desseins, les prévint en sortant de Jérusalem.

CHAPITRE IX.

Jésus fait de nouveaux miracles. Election de ses douze Apôtres.

DES que Jésus se fut mis à couvert du malin vouloir de ses ennemis, il se remit à faire des miracles, dans la vue de donner de nouvelles preuves de sa mission à des gens mieux disposés que les habitans de Jérusalem. L'expérience lui prouva sans doute que pour gagner la capitale il falloit encore augmenter ses forces dans les environs, & se faire à la campagne un grand nombre d'adhérens qui pussent, en tems & lieu, l'aider à vaincre l'incrédulité des Prêtres, des Docteurs, des Magistrats, & le mettre en possession de la Sainte Cité qui faisoit l'objet de ses desirs.

Ces nouveaux prodiges néanmoins ne produisirent aucun effet bien marqué. Il paroît que les Juifs qui s'étoient trouvés à Jérusalem durant la fête de Pâque, en retournant chez eux prévinrent leurs concitoyens contre notre

avanturier. Si donc il trouva le ſecret de ſe faire admirer du peuple dans les lieux où il paſſa en ſortant de la capitale, il eut chagrin de trouver des contradicteurs dans la perſonne des Phariſiens & des Docteurs de ces mêmes endroits. Le fait ſuivant va nous prouver à quel point ces gens étoient prévenus. Un jour de Sabbath, Jéſus entre dans la Synagogue d'un lieu dont on ne nous a pas conſervé le nom, il s'y trouva peut-être par haſard un homme qui avoit, ou qui diſoit avoir une main ſéchée. La vue du malade, qui pouvoit être quelque mendiant frippon & connu; & celle du médecin ou faiſeur de miracles ſuſpects, exciterent l'attention des Docteurs. Ils obſerverent de près Jéſus. *Voyons*, dirent-ils entr'eux, *s'il oſera guérir cet homme le jour du Sabbath*. Voyant enſuite que Jéſus reſtoit dans l'inaction, ils le queſtionnerent ſur le chapitre du Sabbath, dont en tant de circonſtances il avoit paru ne faire que peu de cas. C'étoit apparemment un des points principaux de ſa réforme; il ſentoit peut-être comme nous l'utilité dont ſeroit pour le peuple l'abrogation d'un grand nombre de fêtes. Quoi qu'il en ſoit, les Docteurs lui demanderent : *Maître! eſt-il permis de guérir en ce jour?* Le Chriſt étoit dans l'uſage de répondre ſouvent à une queſtion par un autre. La logique n'étoit pas la ſcience la mieux connue des Juifs. Auſſi Jéſus leur répliqua: *eſt-il permis de faire le jour du Sabbath du bien ou du mal; de donner la vie ou de l'ôter?* Cette queſtion, ſelon S. Marc, confondit les Docteurs.

Cependant il y a lieu de croire, à moins qu'on ne suppose les Juifs cent fois plus stupides encore qu'ils ne l'étoient, que cette question étoit très-déplacée. Suivant toute apparence, il n'étoit défendu chez eux que de vaquer à des occupations serviles, mais il devoit être permis de remplir les devoirs les plus frappans de la morale; même au jour du Sabbath; il est à présumer qu'une sage-femme, par exemple, prêtoit son ministere en ce jour comme en tout autre (1).

Cependant Jésus continua ses questions, & leur demanda, si lorsqu'une Brebis tomboit dans une fosse le jour du Sabbath ils ne l'en retiroient pas? D'où, sans attendre la réponse, il conclut très-justement qu'il étoit donc permis de faire du bien le jour du Sabbath. Aussi-tôt pour le prouver il dit au malade, qu'il avoit peut-être aposté pour jouer cette scène dans la Synagogue: *levez-vous; tenez-vous debout; étendez votre main*: Aussi-tôt cette main redevint comme l'autre. Mais Jésus voyant que ce prodige n'opéroit aucun changement dans les esprits, lança un regard furieux sur l'assemblée & bouil-

(1) Voyez sur le chapitre XII, une note tirée du *Talmud*, qui prouve qu'il étoit permis d'oindre d'huile les malades le jour du Sabbath, pour les soulager. Au reste, les *Esséniens* observoient le Sabbath avec tant de rigueur qu'ils ne se permettoient pas de satisfaire ce jour-là aux besoins les plus pressans de la vie; c'est peut-être ce qui donnoit lieu aux reproches que les Juifs faisoient sur cet article à Jésus, qui avoit réformé cette coutume ridicule de sa propre autorité.

lant d'une ſainte colere, ſortit ſur le champ de ce lieu déteſtable (2).

Il fit très-ſagement; car ces méchans Docteurs allerent auſſi-tôt tenir Conſeil avec les Officiers d'Hérode *afin de chercher les moyens de le perdre.* Jéſus, qui par ſes adhérens étoit inſtruit de tout, gagna le rivage de la mer, où il lui étoit toujours plus facile d'échapper. Ses Diſciples, dont pluſieurs entendoient la marine, l'y ſuivirent. Une multitude de peuple, plus crédule que les Docteurs, ſe rendirent auprès de lui ſur le bruit de ſes merveilles. Il lui vint des auditeurs de la Galilée, de Jéruſalem, de l'Idumée, d'au-delà du Jourdain & même de Tyr & de Sidon. Cette foule lui fournit un prétexte pour ordonner à ſes Diſciples de tenir une barque toute prête, *afin de n'être pas trop preſſé*, mais dans le vrai, pour s'évader en cas qu'on voulût le pourſuivre.

Sur ce rivage favorable à ſes deſſeins Jéſus fit à ſon aiſe un grand nombre de miracles & guérit une infinités de gens inconnus; il faut pieuſement le croire ſur la parole de S. Matthieu & de S. Marc (3). Tous ces prodiges s'opéroient ſur des malades & ſur-tout ſur des poſſédés. Ceux-ci, du plus loin qu'ils appercevoient le Sauveur, ſe proſternoient devant lui, rendoient hommage à ſa gloire, le proclamoient le Chriſt; tandis que lui, toujours rempli de

(2) Voyez S. Matth. chap. XII; S. Marc, chap. III; S. Luc, chap. VI.

(3) Voyez S. Matth, chap. XII; S. Marc, chap. VII & XI.

modeſtie, leur commandoit avec menace de ne point le déceler : le tout pour accomplir une prophétie qui diſoit de lui : *Il ne diſputera point, ne criera point & l'on entendra point ſa voix dans les rues* (4) : prophétie qui néanmoins fut ſouvent démentie par des diſputes continuelles avec les Docteurs & les Phariſiens, par le vacarme qu'il fit ſouvent dans le temple, dans les rues de Jéruſalem & dans les Synagogues des environs.

Rien de plus étonnant que l'obſtination du Diable à reconnoître Jéſus-Chriſt & à confeſſer ſa Divinité, & l'opiniâtreté des Docteurs à la méconnoître, malgré les ſoins que l'on prenoit pour faire taire l'un & pour convaincre les autres. Il eſt évident que le fils de Dieu n'eſt venu que pour empêcher les Juifs de profiter de ſa venue & de reconnoître les titres de ſa miſſion ; on diroit qu'il ne s'eſt montré que pour recevoir les hommages du Démon ; au moins ne voyons nous que Satan & ſes Diſciples proclamer hautement la qualité de Jéſus-Chriſt.

Quand Jéſus eut bien prêché, bien guéri, bien exorciſé, il ſouhaita d'être ſeul pendant quelque tems pour rêver à la ſituation de ſes affaire. Dans la vue de jouir de plus de liberté, il s'en fut ſur une montagne où il paſſa toute la nuit. Le réſultat de ſes réflexions ſolitaires & de ſes prieres fut qu'il lui falloit des aſſiſtans, mais qu'il ne pouvoit plus, ſans donner ombrage au gouvernement, continuer

(4) Iſaïe chap. XLII. verſ. 1.

de marcher avec une troupe aussi nombreuse que celles des fainéans qu'il trainoit à sa suite.

Aussitôt que le jour fut venu, il appella ses Disciples, ou du moins ceux d'entre eux qu'il jugea les plus dignes de sa confiance; il en fixa douze auprès de sa personne (5). C'est ce que dit St. Luc, au lieu que Marc insinue qu'il choisit ses douze Apôtres pour les envoyer en mission. Mais comme Jésus lui-même nous assure qu'il les choisit *pour être auprès de lui*, & comme les Apôtres, contens de mandier & de faire des provisions pour eux-mêmes & pour leur Maître, n'ont fait aucune mission du vivant de Jésus, au moins hors de la Judée, nous nous en tiendrons au premier sentiment.

Voici donc les noms de ces Apôtres. *Simon-Pierre*, *André*, *Matthieu*, *Simon-Zelotes*, *Jacques*, *Philippe*, *Thomas*, *Jude*, *Jean*, *Barthelemi*, un autre *Jacques* & *Judas Iscariote*, le trésorier de la troupe.

Jésus n'avoit point d'argent à donner à ceux de ses Disciples qu'il alloit envoyer en mission; il leur dit sans doute d'aller chercher fortune. Cependant il eut soin de leur faire part de ses secrets, de leur apprendre l'art des miracles, de leur donner des recettes pour guérir des maladies & pour chasser les Démons; enfin il leur communiqua le pouvoir de remettre les péchés, de *lier* & de *délier* au nom du ciel; prérogatives qui, si elles n'ont point enrichi

(5) Voyez S. Luc chap. VI. verf. 13. S. Marc chap. III. verf. 13.

les Apotres, ont du moins valu des richesses immenses à leurs successeurs. Pour ceux-ci, le bâton le plus grossier est devenu une *Crosse*, un bâton de commandement, dont le pouvoir se fit sentir aux plus puissans Souverains de la terre. Le *sac* ou la *besace* des Apôtres se sont convertis en Trésors, en Bénéfices, en Principautés, en Revenus; la permission de mandier est devenue le droit d'exiger des dixmes, de dévorer les nations, de s'engraisser de la substance des malheureux, de jouir de *droit divin* de la faculté de piller la société & de la troubler impunément. En un mot les successeurs de ces premiers Missionnaires envoyés par Jésus-Christ sont devenus des mandians qui eurent le privilége d'assommer tous ceux qui refuserent de leur faire des charités, ou d'obéir à leurs commandemens. Bien des gens se sont imaginé que Jésus n'avoit nullement songé à la subsistance des Ministres de son Eglise: mais si l'on examine attentivement l'Evangile, & sur-tout les Actes des Apôtres, on y trouvera les fondemens des richesses, de la grandeur, & même du despotisme du Clergé. Ce n'est jamais que pour eux-mêmes & pour leurs confidens que les imposteurs imaginent des réformes, ou fondent de nouvelles Sectes.



CHA-



CHAPITRE X.

Sermon sur la Montagne. Précis de la Morale de Jésus. Observations sur cette Morale.

LA crainte d'être arrêté ayant contraint Jésus d'abandonner les villes, où il avoit trop d'ennemis, la campagne devint son séjour ordinaire; le peuple, attendri par ses leçons, ou du moins quelques dévots & dévotes qu'il avoit convertis, fournissoient à la subsistance de l'homme divin & de sa troupe. Obligés d'errer sans cesse, de s'enfoncer dans les montagnes & les déserts, de coucher à la belle étoile; nos Apôtres durent souvent être mécontens de leur sort; ce genre de vie comparé à celui qui l'avoit précédé dut leur paroître fort dur & souvent les faire murmurer. Malgré la multitude des graces spirituelles qu'ils ne pouvoient manquer de recevoir dans la société du Messie, ces hommes charnels s'attendoit à toute autre chose en s'attachant à lui. Ils s'étoient sans doute promis des emplois importans, des richesses & du pouvoir dans le royaume qu'il devoit établir, il paroît donc que Jésus avoit souvent presqu'autant de peine à les contenir qu'à convaincre les Juifs rebelles à ses miracles & à ses beaux argumens. La mesure de leur appétit & de leur bien-être étoit pour lors unique régle de leur foi. Pour prévenir donc leurs murmures & les apprivoiser avec la vie frugale que no-

tre Missionnaire prévoyoit être obligé de leur faire mener, peut-être encore pendant longtems, il leur fit un discours sur le vrai bonheur : c'est celui qui est connu sous le nom du *Sermon sur la montagne*, rapporté par S. Matthieu *chapitre V*.

Selon notre Orateur le vrai bonheur consiste dans la *pauvreté d'esprit*, c'est-à-dire, dans l'ignorance, dans le mépris d'une science altiere qui apprend à raisonner, & qui prive l'homme de cette soumission aveugle nécessaire pour se laisser guider. En un mot dans cette occasion Jésus prêche à ses Apôtres & au peuple qui l'écoute, un stupidité très-utiles à ses vues, une docillité pieuse qui fait tout croire sans examen ; il leur fait sentir que le royaume du ciel sera la récompense de cette heureuse disposition. C'est là le sens que l'Eglise a toujours donné à ces mots de Jésus : *bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux.*

Parmi les Apôtres il y en a quelques-uns, dont le caractere emporté pouvoit nuire aux progrès de la secte : en général il est à présumer que des hommes grossiers & sans éducation avoient de la rudesse dans leurs manieres ; Jésus leur fait donc sentir la nécessité d'être doux, polis, patiens pour gagner des prosélytes & pour parvenir à ses fins ; il leur recommande la modération & la tolérance comme des moyens de s'insinuer dans les esprits & réussir dans le monde, en un mot comme les voies les plus sures pour faire des conquêtes. C'est le sens de

ces paroles: *bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.*

Voulant ensuite leur inspirer du courage & les consoler de leur situation misérable, il leur fait entendre que c'est un bonheur que de vivre dans les larmes; que c'est un moyen sûr pour expier ses fautes. Il leur promet que leurs chagrins ne dureront pas toujours, que leurs pleurs seront séchés, que leur misère finira; que leur faim s'appaisera. Ces consolations & ces promesses étoient très-nécessaires afin de prémunir les Apôtres contre tous les accidens qui pouvoient leur arriver dans le cours de leurs entreprises, & à la suite d'un Chef dépourvu de richesses & de pouvoir, incapable de se procurer à lui-même & aux autres aucunes des douceurs de la vie.

Jésus dans la vue sans doute d'adoucir le sort de ses Apôtres recommande la miséricorde au peuple qui l'écoute, c'est-à-dire, l'exhorte à montrer de la pitié dont lui-même ainsi que sa troupe avoit le plus grand besoin. En général il est aisé de sentir que le Messie avoit le plus grand intérêt à prêcher la charité à ses auditeurs; ils ne vivoit que d'aumônes; sa subsistance & ses succès dépendoient visiblement de la générosité du public & des bienfaits des bonnes ames qui écoutoient ses leçons.

Le Prédicateur recommande la paix & la concorde; dispositions très-nécessaires dans une secte naissante, foible & persécutée, mais qui deviennent très-utiles lorsqu'elle est une fois assez forte pour faire la loi.

Il prémunit ensuite ses Disciples contre les persécutions qu'ils devoient essuyer, il s'adresse à leur amour-propre, il les pique d'honneur, il leur dit : *vous êtes le sel de la terre, la lumiere du monde.* Il leur fait entendre qu'ils sont les *successeurs des Prophêtes*, ces hommes si respectés parmi les Juifs, & que pour partager leur gloire il doivent s'attendre aux mêmes traverses que ces illustres dévanciers ont éprouvées autrefois. Enfin il leur fait envisager comme un bonheur très-digne des récompenses célestes d'être haï, persécuté, méprisé, diffamé, en un mot d'être privé de tout ce qui est communément regardé comme constituant le bien-être des hommes.

Après avoir ainsi fortifié ses Disciples contre les malheurs dont leur mission devoit être accompagnée, il s'adressa plus particuliérement au peuple. Il lui présenta une nouvelle morale, qui, sans être totalement opposée à celles des Juifs, fût telle qu'on pût la concilier avec elle. Il n'étoit pas encore tems d'abroger entiérement la loi de Moyse ; les trop grands changemens effrayent les hommes ; un Missionnaire encore foible ne doit chercher d'abord qu'à réformer les abus, sans se permettre de toucher au fond. Jésus se contenta donc sagement de faire voir que cette loi péchoit par quelques endroits & qu'il se proposoit de la perfectionner. C'est le langage que tiennent tous les réformateurs.

Ainsi Jésus déclare formellement au peuple *qu'il n'est point venu pour détruire, mais pour accomplir la loi* : il assure même que dans le ciel les

les rangs seront fixés en raison de l'observation plus ou moins rigoureuse de tous ses points : il insinue pourtant à ses auditeurs que ni eux ni leurs Docteurs n'entendent rien à cette loi qu'ils croyent pratiquer fidélement. Il se met donc à l'expliquer, & comme tous les réformateurs se piquent de rigorisme, & prétendent à une perfection surnaturelle & plus qu'humaine, il enchérit sur la loi. Voici la substance de ses instructions merveilleuses.

„ Vous avez, *dit-il*, appris qu'il a été dit „ aux anciens, vous ne tuerez point, & qui- „ conque tuera sera puni de mort ; & moi je „ vous dis qu'il faut étendre cette défense & „ cette punition jusqu'à la colere ; vû que c'est „ la colere qui pousse à donner la mort à son „ semblable. Vous ne punissez l'adultere que „ lorsqu'il est consommé ; & moi je vous ap- „ prends que sur cet article le seul desir rend „ aussi coupable que le fait. Vous me direz peut- „ être, que l'homme n'est pas le maître de ses „ passions & de ses desirs, qu'il peut tout au „ plus y résister, j'en conviens avec vous ; ce- „ pendant vous n'avez aucun pouvoir, même „ sur les cheveux de votre tête (1). Les péni-

(1) Il paroît que Jésus ne sçavoit pas encore assez de Théologie, pour concilier le *libre arbitre* avec les décrets divins. L'on n'y a pas depuis trop bien suppléé en enseignant les dogmes odieux de la *prédestination*, & de la *grace efficace*, qui font de Dieu le plus fantasque & le plus cruel des Tyrans, puisqu'ils supposent que Dieu punit éternellement ceux à qui il refuse les moyens ou la volonté de se sauver. En récompense ces dogmes ont fourni un vaste champ aux disputes.

» tences, les sacrifices, les expiations que vos
» Prêtres vous imposent ne sont point capa-
» bles de vous procurer la remission de vos pé-
» chés; voici l'unique moyen de les prévenir
» ou de les réparer. Est-ce votre œil, ou quel-
» qu'autre de vos membres qui vous ont sol-
» licité à mal faire, tranchez ou arrachez ce
» membre ou cet œil & le jettez loin de vous.
» Vous sentez qu'il est plus expédient qu'un
» de vos membres périsse, que votre corps en-
» tier soit jetté dans la *Gehenne* ou dans l'Enfer.
» Si Moyse, inspiré par la Divinité, eût con-
» nu cet Enfer ou ce lieu destiné à vous faire
» souffrir des supplices éternels, il n'auroit pas
» manqué de vous en menacer, mais il igno-
» roit absolument le dogme important de l'au-
» tre vie; ainsi il n'a parlé que de celle-ci, à
» laquelle il a borné votre malheur ou votre
» félicité; sans cela il n'eût pas manqué de vous
» instruire d'un fait si propre à vous faire peur
» & à vous rendre la vie insupportable. " (2).

(2) On est tout surpris de voir que Moyse, & les anciens Ecrivains Hébreux, n'ont fait mention nulle part du dogme de la vie future qui fait aujourd'hui un des articles les plus importans de la Religion Chrétienne. Salomon parle de la mort des hommes en la comparant à celle des bêtes. V *l'Ecclésiast.* Quelques Prophêtes ont, il est vrai, parlé d'un lieu nommé *Cheol.*, qu'on a traduit par *Enfer*; cependant il est évident que ce mot désigne simplement le *sépulcre*, le *tombeau*. On a pareillement traduit le mot Hébreu *Topheth* par *Enfer*; mais en examinant la chose de près on trouve qu'il désigne un lieu de supplice près de Jérusalem où l'on punissoit les malfaiteurs & où l'on brûloit leurs cadavres. Ce n'est que depuis la capti-

„ Vous usez trop librement de la permission „ de faire divorce; le moindre dégoût vous fait „ répudier vos femmes : & moi je vous apprends „ que vous ne devez les répudier que lorsque „ vous les avez surprises en adultere. Il est trop „ cruel de lapider pour cette faute; il faut avoir „ égard aux foiblesses du sexe “. Il paroît que Jésus, dont, comme on a vu, la naissance étoit très-équivoque, avoit des raisons particulieres pour vouloir qu'on traitât l'adultere avec plus d'indulgence. Indépendamment de Marie sa mere dont Joseph s'étoit vraisemblablement séparé, notre Prédicateur avoit à sa suite des femmes dont la conduite n'avoit été, antérieuremrent à leur conversion, rien moins qu'irréprochable (3). D'ailleurs l'indulgence qu'il prêchoit devoit lui gagner le cœur de toutes les femmes qui l'écoutoient.

Le Messie continue à-peu-près en ces termes „ Dieu vous avoit promis jadis des bénédictions

captivité de Babylone que les Juifs connurent le dogme de l'autre vie & de la résurrection, qu'ils apprirent des Perses, disciples de Zoroastre. Du tems de Jésus ce dogme n'étoit pas encore généralement reçu. Les Pharisiens l'admettoient & les Saducéens le rejettoient. (Voyez un Ouvrage traduit de l'Anglois & récemment publié sous le titre de L'ENFER DETRUIT *in-12 Londres 1769*.) *Note de l'Editeur*.

(3) Indépendamment de Marie Magdeleine, qui étoit une courtisanne avérée, Jésus avoit dans sa troupe *Jeanne*, femme de *Chusa*, Intendant d'Hérode, qui, suivant la tradution, vola & quitta son mari pour suivre le Messie & pour l'assister de ses biens. *Voyez St. Luc chap* VIII. 3.

» des prospérités, de la gloire; mais il a ré-
» voqué ces promesses, il a changé d'avis;
» comme vous futes presque toujours & com-
» me vous êtes encore le peuple le plus mal-
» heureux, le plus sot, & le plus méprisé de
» la terre, vous devez concevoir que ces pro-
» messes ponpeuses étoient de pures allégories.
» Il vous faut donc une morale abjecte & hu-
» miliante, conforme à votre génie, à votre
» situation & à votre misere; si elle ne vous
» procure pas le bien-être en ce monde, vous
» devez espérer qu'elle vous rendra plus heu-
» reux dans une autre. Les humiliations, aux-
» quelles il est à propos de vous faire, sont des
» voies sûres pour arriver un jour à cette gloire
» dont ni vous ni vos Peres n'avez jamais pu
» jouir. *Lors donc qu'on vous donnera un souf-
» flet sur une joue, tendez l'autre* au plus vîte (4).
» Ne plaidez point; les gens d'affaires vous rui-
» neroient, & d'ailleurs les pauvres ont tou-
» jours tort contre les riches. Donnez à qui-
» conque vous demande, & ne refusez rien de
» ce que vous avez; c'est en comptant sur la
» pratique exacte de ce précepte important que
» j'envoie mes Disciples par le monde sans ar-
» gent ni provisions ".

„ Je ne vous fait point de description du

(4) Voici ce qu'un railleur a dit sur ce précepte: *quand quelqu'un vous appliquera un soufflet sur une joue, il faut bien vîte lui tendre l'autre; c'est un secret sûr pour être admis en Paradis, & pour être chassé de votre régiment.* V. LA THEOLOGIE PORTATIVE PAR M. L'ABBÉ BERNIER 1768. *Note de l'Editeur.*

» Paradis, il vous suffit de sçavoir en gros que
» vous y serez parfaitement bien. Mais pour
» y parvenir il faut être plus qu'homme; il
» faut aimer ses ennemis, rendre le bien pour
» le mal, ne conserver aucun souvenir des
» plus cruels outrages, bénir la main qui vous
» frappe, ne pas dire une parole inutile; dont
» une seule suffiroit pour vous précipiter en
» Enfer. Ayez un visage riant lorsque vous jeû-
» nerez, mais surtout vivez sans prévoyance;
» n'amassez rien de peur d'exciter le couroux
» de mon pere. Ne songez point au lendemain,
» vivez à l'avanture comme les oiseaux qui ne
» songent ni à semer, ni à recueillir, ni à
» faire des provisions, Détachez-vous de tou-
» tes les choses d'ici-bas; cherchez le royaume
» de Dieu que moi & mes Disciples vous ven-
» drons pour vos charités. Cette conduite ne
» peut manquer de vous prolonger dans la mi-
» sere, mais alors vous mandierez à votre tour,
» Dieu pourvoira à vos besoins; demandez &
» l'on vous donnera. Les gueux ne trouvent-ils
» pas d'après nos divins préceptes, de quoi
» vivre aux dépens des imbécilles qui travail-
» lent (5)? Mes Disciples & moi ne sommes-

(5) Voyez ce qui a été dit dans une note sur le chapitre III, où il est question des *Nazaréens*. Toute la doctrine Chrétienne est favorable aux mandians, aux gueux, aux fainéans. Nos Prélats assurent que les biens de l'Eglise sont le *patrimoines des pauvres* qui sont *les membres de J. C.* Comme les Prêtres sont pour l'ordinaire les dépositaires & les distributeurs, soi-disant, des aumônes, ils ont grand soin de prêcher la charité. En conséquence

dans

„ nous pas un exemple qui prouve que même
„ ſans travailler on ſe tire d'affaire & l'on ne
„ meurt jamais de faim. Si notre façon de vi-
„ vre ne paroît point s'accorder avec mes diſ-
„ cours je vous avertis que *vous ne devez ju-*
„ *ger perſonnes*, ni condanner vos maîtres &
„ vos Docteurs. Ne vous mêlez point de gou-
„ verner ; ce ſoin m'eſt reſervé & à ceux ſur
„ qui je me repoſe. Le maître eſt ſupérieur au
„ diſciple, ainſi c'eſt moi ſur-tout que vous
„ devez écouter. Si vous m'appellez votre maî-
„ tre, il faut faire ce que je vous dis. La pra-
„ tique de ma morale eſt difficile, & même im-
„ poſſible pour bien des gens, mais la voye
„ large & facile conduit à la perdition, & pour
„ entrer dans le ciel il faut être auſſi parfait
„ que mon Pere céleſte, c'eſt-à-dire, que la
„ Divinité même.

„ Au reſte, je dois vous prévenir contre mes
„ ennemis, ou contre ceux qui vous prêche-
„ roient une doctrine contraire à la mienne.
„ Traitez-les comme des loups ; ce ſont des
„ faux Prophetes ; ne leur montrez aucune in-
„ dulgence ; ce n'eſt point à leur égard que vous
„ devez être humains, tolérans pacifiques ".

dans les pays bien dévots, les Laïques imbécilles font des largeſſes aux Moines & des legs aux *Hôpitaux*, qui ne ſemblent établis que pour faire le profit des Adminiſtrateurs, très-peu celui des malheureux : d'ailleurs ces établiſſemens invitent à ne rien faire. Un bon gouvernement ne feroit pas tant de pauvres, puniroit les mandians de profeſſion, les forceroit à travailler quand ils le peuvent, & pourvoiroit aux beſoins de ceux qui en ſont vraiment incapables.

Dans le courant du discours Jésus leur enseigna une courte formule de prieres, connue par les Chrétiens sous le nom d'*Oraison Dominicale* (6). Quoique le fils de Dieu se soit montré dans cette occasion l'ennemi déclaré des longues prieres, l'Eglise Chrétienne est remplie de pieux fainéans, qui, en dépit de sa décision, croient ne pouvoir rien faire de plus agréable à Dieu que de passer tout leur tems à marmoter tout bas ou à chanter tout haut des prieres, souvent dans une langue qu'il n'entendent pas trop bien. Il paroît qu'en cela comme en bien d'autres choses l'Eglise à rectifié les idées de son divin fondateur.

S. Matthieu nous apprend que le discours dont nous venons de donner la substance *ravit le peuple en admiration de la doctrine de Jésus, car il l'instruisoit comme ayant autorité & non comme les Scribes & les Pharisiens.* Ceux-ci peut-être parloient d'une façon plus simple, & par conséquent moins admirable pour le vulgaire, qui admire à proportion qu'il est moins à portée de comprendre ou de pratiquer les préceptes qu'on lui donne. Ainsi le Sermon de Jésus n'eut point alors de contradicteurs. Cependant il a

(6) M. Basnage nous apprend que les Juifs ont une priere nommée *Kadish* dans laquelle ils disent à Dieu : *ô Dieu ! que votre nom soit exalté & sanctifié ... faites regner votre regne.* &c. Cette prière est la plus ancienne que les Juifs ayent conservée. D'où l'on voit que Jésus n'est qu'un plagiaire, & non l'auteur de l'Oraison Dominicale. V. *Basnage Hist. des Juifs Tome VI. page* 374.

fournit depuis une ample matiere aux disputes de nos Casuistes & de nos Théologiens ; ils ont subtilement distingué entre les choses qui étoient simplement de *conseil* & celles qui étoient de *précepte*, c'est-à-dire, que l'on devoit rigoureusement observer. En effet on sentit bientôt que la morale sublime du fils de Dieu ne convenoit point à des hommes, & que son observation littérale devenoit nécessairement destructive pour la société. Il fallut donc en rabattre & recourir à cette distinction merveilleuse pour mettre à couvert l'honneur du Législateur divin, & pour concilier sa morale fanatique avec les besoins du genre humain.

Cependant ce discours nous présente des difficultés qui paroîtront toujours très-embarassantes aux personnes accoutumée à réfléchir sur les choses qu'on leur fait lire. Elles trouvent donc 1°. qu'il est ridicule & faux de dire qu'on accompli une loi, lorsqu'on se propose & l'on se permet de la violer, d'y ajouter ou d'en retrancher des points essentiels.

Pourquoi depuis Jésus, cette Loi fut-elle tout-à-fait abrégée par S. Paul & ses adhérens, qui, comme on a vu, on fait schisme avec les partisans Chrétiens du Judaïsme ? Pourquoi les Chrétiens ont-ils maintenant tant d'horreur pour ce Judaïsme ? excepté quand il s'agit des privilége & des prétentions du Clergé ; articles sur lesquels nos Prêtres Chrétiens sont très-Juifs, & qu'ils ont prudemment empruntés du *Lévitique* ; le tout pour suppléer à la négligence de Jésus-Christ, qui dans son Evangile ne s'étoit

suffisamment occupé ni de leurs intérêts temporels, ni de leurs *droits divins*, ni de leur *Hiérarchie* sacrée. De quel droit les inquisiteurs (si Chrétiens) de Portugal & d'Espagne brûlent-ils ceux qui se trouvent accusés ou convaincus d'avoir *Judaïsé*, c'est-à-dire, d'avoir observé les usages d'une Loi que Jésus-Christ a déclaré ne vouloir point *abolir*, mais *accomplir* ! De quel droit les docteurs des Chrétiens les ont-ils dispensés de la circoncision, & leur permettent-ils de manger du porc, du jambon, du boudin, & du liévre &c. ? Pourquoi le *Dimanche*, ou le jour du Soleil des Payens, a-t-il été substitué au *Sabbath* ou *Samedi* ?

2°. L'on trouve injuste de punir du même supplice l'homme qui se met en colere & le meurtrier. On peut se mettre en colere & s'arrêter ou réparer ensuite l'injure que l'on à faite, mais l'on ne peut rendre la vie à un homme à qui on l'a ravie.

3°. La restriction du divorce au seul cas de l'adultère est une loi très-dure & très-nuisibble au bonheur des conjoints. Ce précepte force un homme de vivre avec une femme qui par d'autres endroits peut lui être odieuse. D'ailleurs il est communément très-difficile de convaincre une femme d'adultere, elle prend pour l'ordinaire des précautions pour éviter la conviction de ses débauches. N'est-il pas très-fâcheux, & même très-dangereux, de vivre avec une personne qui nous donne des soupçons continuels ?

4°. Il est absurde de faire un crime du désir, sur-tout sans supposer la *liberté de l'homme* ; or

Jésus ne s'est point expliqué sur cet article important; au contraire par la suite de son discours il paroît reconnoître la non-liberté de l'homme, qui ne peut disposer *d'un seul cheveux de sa tête.* S. Paul son Apotre en beaucoup d'endroits se déclare de même contre la liberté de l'homme, qu'il compare à un *vase entre les mains du Potier* S. Augustin dit que *l'homme n'est point maître de ses pensées.*

5°. C'est un remede bien étrange que de se couper ou de s'arracher un membre toutes les fois qu'il est pour nous une occasion de scandale ou de péché: il contredit le précepte de ne point attenter à ses jours. Origène est blâmé par les Chrétiens eux-mêmes pour s'être fait une opération qu'il jugea sans doute nécessaire pour conserver sa chasteté. Ce n'est point par les membres mais par la volonté que l'on pèche; il est donc absurde de dire que l'on évitera la damnation du corps en se privant d'un membre. Ou en seroient tant de Prélats & d'Ecclésiastiques libertins si pour appaiser les aiguillons de la chair & réparer le scandale, ils s'avisoient de suivre ce conseil de Jésus-Christ?

6°. La suppression d'une juste défense de sa personne & de ses droits contre un aggresseur ou un plaideur injuste est un renversement des loix de toute société. C'est ouvrir la porte aux iniquités & aux crimes; c'est rendre inutile l'exercice de la justice. Avec de telles maximes un peuple ne subsisteroit pas dix ans.

7°. Le conseil ou le précepte de ne rien posséder, de ne rien amasser, de ne point songer

au lendemain, seroit très-nuisible pour les familles. Un pere doit pourvoir à la subsistance de ses enfans. Ces maximes ne peuvent convenir qu'à quelque fainéans assurés de vivre aux dépens du public, c'est-à-dire, pour des Prêtres & des Moines qui ont le travail en horreur.

8°. Il est aisé de voir maintenant que les promesses faites aux Juifs par la bouche de Moyse, inspiré par la divinité, ne se sont pas vérifiées à la lettre & ne sont qu'allégorique. Mais ce n'étoit pas du fils de Dieu que les Juifs devoient apprendre cette vérité fatale; une fois par la Divinité même ils ont dû craindre de l'être encore par un autre Envoyé. Comme Jésus, Moyse avoit fait des promesses; comme Jésus, Moyse avoit confirmé ses promesses & sa mission par des miracles; cependant ces promesses se sont trouvée fausses & n'ont été qu'allégoriques: cette idée devoit donner des présomptions fâcheuses pour celles de Jésus-Christ (7).

(7) Tous les premiers Chrétiens, sur la parole du Christ & de ses Apôtres, s'attendoient à voir bientôt finir le monde, qui dure pourtant encore. Ils espéroient de jour en jour l'arrivée du Christ *sur les nuées*; ils comptoient qu'il alloit établir sur la terre un regne temporel qui devoit durer mille ans. Plusieurs saints Docteurs, parmi lesquels on trouve S. Irénée, ont cru fermement cette fable, empruntée de *l'âge d'or*; ou du regne de Saturne. L'Eglise ayant vu à la fin que ce regne n'arrivoit point; changea d'avis là-dessus, comme sur bien d'autres choses, & déclara les *Millénaires* hérétiques. Cependans S. Irénée nous a laissé la description poëtique de l'abondance & des biens charnels que ce regne devoit procurer. S. Justin Martyr comptoit aussi sur ce beau regne. VOYEZ TILLEMONT TOME II. PAG. 300. Cependant on ne sçait comment concilier la prédiction de la fin pro-

9°. Dire qu'il faut être *pauvre d'esprit*, & dire ensuite qu'*il faut être parfait comme le Pere céleste est parfait*, pour entrer dans le ciel, c'est faire de Dieu un Etre stupide, c'est donner aux Athées la solution de tout le mal qu'ils voyent dans la nature; enfin c'est prétendre qu'il faut être un sot pour entrer en Paradis, mais l'homme est-il le maître d'être spirituel ou pauvre d'esprit, d'être raisonnable ou sot de croire ou de ne pas croire? La stupidité sainte de la foi n'est-elle pas un don que Dieu ne fait qu'à qui il veut? N'est-il pas injuste de damner les gens d'esprit?

Enfin dans ce beau Sermon Jésus recommande de se défier des *faux prophêtes*, & dit que c'est par leurs œuvres qu'on pourra les reconnoître. Cependant, comme on a vu, les Prêtres nous disent qu'il *faut faire ce qu'ils disent*, *sans imiter ce qu'il font*; lorsque nous trouvons leur conduite peu conforme aux maximes qu'il nous prèchent. Il falloit donc nous donner un autre signe que les œuvres pour reconnoître les faux Prophètes, ou bien des fideles seront souvent réduits à croire que le Clergé n'est rempli que de Prophête menteurs.

C'est ainsi que raisonne les incrédules, c'est-à-dire, tous ceux qui n'ont pas reçu du ciel la *pauvreté d'esprit* si nécessaire pour ne pas voir les inconséquences, les faux principes & les inconvéniens sans nombre qui résultent très-im-

chaine du monde faite par J. C., & l'ignorance où il dit être de la durée du monde dans S. Marc *chap. XIII. verset* 32. Cette ignorance paroît étrange daus un Dieu.

médiatement de la morale de Jésus-Christ; elle paroît un chef-d'œuvre divin aux Chrétiens dociles, c'est-à-dire, illuminé par la foi, elle fut très-admirée par ceux qui l'entendirent débiter. On ne sçait pas cependant si beaucoup d'auditeurs en furent affectés au point de la suivre à la lettre; admirer une doctrine & la croire véritable & divine, est une chose bien plus facile que de la pratiquer. Bien des gens font plus de cas de vertus Evangeliques, qui sont sublimes en théorie, que des vertus humaines que la raison nous ordonne de suivre.

Il n'est donc pas surprenant que la morale surnaturelle & merveilleuse de Jésus ait été applaudie par ceux qui l'entendirent. Elle s'adressoit à des pauvres, à des gens de la lie du peuples, à des misérables. Une morale austere & stoïque doit plaire à des malheureux, elle transforme en vertus leur situation habituelle; elle flatte donc leur vanité; elle les enorgueillit dans leur misere; elle les endurcit contre les coups du sort; elle leur persuade qu'il valent bien mieux que ces riches qui les maltraitent, & que la Divinité, qui se plait à voir souffrir les hommes, préferent les malheureux à ceux qui jouissent du bonheur.

D'un autre côté le vulgaire s'imagine que ceux qui ont la faculté de combattre leurs passions, de mépriser ce que les hommes recherchent, de se priver des objets qui excitent les desirs des autres, sont des Etres extraordinaires, non seulement agréables à Dieu mais encore doués par lui de graces surnaturelles, sans

lesquelles il ne feroient point capables des efforts qu'on leur voit faire : ainsi une morale dure & qui semble tenir de l'insensibilité fait plaisir aux gens du peuple, en impose aux ignorans, & suffit pour exciter l'admiration des simples. Elle ne déplaît pas même aux personnes placées dans une situation plus heureuse ; celles-ci admirent la doctrine, bien assurées de trouver le secret d'en éluder la pratique à l'aide de leurs guides indulgens ; il n'y a qu'un petit nombre de fanatiques qui la suive à la lettre.

Ce sont ces dispositions qui sans doute engagerent tant de gens à recevoir la doctrine de Jésus. Ses maximes ont fait éclore une foule de martyrs opiniâtres, qui dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le ciel se sont endurcis contre les supplices & la douleur. Ces mêmes maximes produisirent des Pénitens de toute espece, des Solitaires, des Anachorettes des Cénobites, des Moines, qui à l'envi les uns des autres se sont illustrés aux yeux des nations par leurs austérités, leur pauvreté volontaire, par un renoncement total aux bienfaits de la nature, par un combat continuel contre les penchans les plus légitimes & les plus doux (8).

En un mot les conseils & les préceptes Evangélistes ont rempli les nations d'un grand nombre de frénétiques, ennemis d'eux-mêmes &

(8) Pour se faire une idée vraie de la Morale Chrétienne, telle qu'elle a été enseignée par les Docteurs les plus estimés, on n'aura qu'à lire un ouvrage du sçavant M. Barbeyrac, publié sur cette matiere, sous le titre de *Traité de la Morale des Peres* in-4°. Amsterdam 1728.

parfaitement inutiles aux autres. Ces hommes merveilleux furent admirés, respectés, révérés comme des Saints par leurs concitoyens : ceux-ci manquant de graces, c'est-à-dire, de l'enthousiasme nécessaire pour les imiter ou pour suivre fidélement les conseils du fils de Dieu, eûrent recours à leur intercession pour obtenir le pardon de leurs fautes ; & l'indulgence du Tout-puissant, qu'ils supposoient irrité de l'impossibilité où ils se trouvoient de suivre à la lettre les préceptes de son fils. En effet il aisé de sentir que ces préceptes suivis à la rigueur entraineroient la ruine entiere de la société ; elle ne se soutient que parce que le plus grand nombre des Chrétiens, en admirant comme divine la doctrine du fils de Dieu, s'en écarte dans la pratique & suit la pente de la nature, au risque même de se damner.

En effet Jésus menace dans l'Evangile de châtimens éternels ceux qui n'auront pas accompli ses préceptes. Cette doctrine effrayante ne trouva pas de contradicteurs dans l'assemblée ; les superstitieux aiment à trembler ; ceux qui les menacent le plus en sont le plus avidemment écoutés. C'étoit-là sans doute le lieu d'établir solidement le dogme de la *spiritualité* de l'ame & de son *immortalité*. Le fils de Dieu auroit du expliquer à ces Juifs peu instruits sur cette matiere, comme une partie de l'homme souffriroit dans l'Enfer, tandis qu'une autre partie pourriroit dans la terre. Mais il paroît que notre Prédicateur ne sçavoit rien encore des dogmes que son Eglise a depuis enseignés. Il n'a

voit point des idées nettes de la ſpiritualité. Il n'en parle que d'une façon très-obſcure : *craignez*, dit-il dans un endroit *celui qui peut jetter & votre corps & votre ame dans l'Enfer* : paroles qui devoient paroître intelligibles dans une langue où l'ame étoit priſe pour le *ſang* ou pour ce qui fait la vie (9). Ce ne fut que longtems après Jéſus, & lorſque quelques Platoniciens ſe furent introduits dans le Chriſtianiſme, que la ſpiritualité de l'ame & ſon immortalité ont été changées en dogmes. Avant eux les Juifs & les Chrétiens n'avoient que des notions vagues ſur cette importante matiere. Nous voyons en effet des Docteurs dans les premiers ſiècles nous parler de Dieu & de l'ame comme de ſubſtances matérielles, plus ſubtiles à la vérité que les corps ordinaires (10). Ce fut à des Métaphyſi-

(9) Il eſt dit pluſieurs fois dans le Lévitique chap. XVII verſ. 11. & 13 que *l'ame conſiſte dans le ſang*. S. Paul vient encore embrouiller la queſtion de l'immortalité de l'ame. Dans la I. Epître aux Theſſaloniciens *chap. V. verſ.* 23. non content de faire l'homme double, il le fait triple, & le dit compoſé de *corps*, d'*ame* & d'*eſprit*. Après quoi il fait entendre, que le corps & l'ame ſont mortels, mais que l'eſprit eſt immortel. A l'égard de la doctrine de la *réſurrection*, des Sçavans ont fait voir que celle que les Phariſiens admettoient, n'étoient qu'une *transmigration des ames*, ſemblable à celle qui avoit été enſeignée par Pythagore. & non une réſurrection telle que celle des Chrétiens. V. *Prideaux hiſt. des Juifs. Tome. II.*

(10) S. Irénée dit que Dieu *eſt un feu*. Origéne adopte le ſentiment des Pythagoriciens qui faiſoient de la Divinité *un feu ſubtil*, une *matiere éthérée*. Tertulien a dit poſitivement

physiciens postérieurs qu'il étoit réservé de nous donner de l'esprit des idées si sublimes, que notre esprit borné est forcé de se perdre toutes les fois qu'il veut s'en occuper.



CHAPITRE XI.

Actions & paraboles de Jésus. Entreprise de ses parens contre lui. Voyage de Jésus à Nazareth & des succès qu'il y eut.

QUOIQUE l'endurcissement des Docteurs de la Loi & des principaux d'entre les Juifs mît des obstacles continuels aux succès que le Christ

sitivement que Dieu *est un corps*. Dans le Concile d'Elvire il est défendu d'allumer des cierges dans les cimetieres *de peur d'effaroucher les ames des Saints*. Dans le quatrieme siècle la *spiritualité* n'étoit pas encore décidée ; il y eut une grande dispute entre les Moines d'Egypte pour sçavoir si Dieu *est incorporel, ou corporel*. M. de Beausobre (dans son *Hist. du Manichéisme, Tome I. p.* 207.) fait voir que parmi les premiers Docteurs Chrétiens chacun se faisoit de Dieu & de l'ame des idées conformes à la secte philosophique où il avoit été élevé. Un Platonicien faisoient Dieu incorporel ; un Pythagoricien en faisoit un *feu intelligent*, une *lumiere douée d'entendement* ; un Epicurien en faisoit un Etre matériel, un animal immortel, & bienheureux. Bien des Docteurs que l'Eglise révere se feroient aujourd'hui des affaires s'ils ne se rétractoient promptement de leurs erreurs : Moyse, lui-même, pourroit bien être brûlé par l'Inquisition, & comme Juif & comme *Matérialiste*.

s'étoit promis, il ne perdit point courage; il eut de nouveau recours à des prodiges, moyen sûr de captiviter le peule, sur lequel, il vit bien qu'il faloit fonder toutes ses espérances. Ce peuple étoit fort sujet à des maladies de la peau telles que la *lépre* & la *ladrerie*; l'on ne peut en douter à la vue des précautions que la loi de Moyse ordonne contre ces infirmités. Pour constater de plus en plus sa réputation, le Christ résolut d'entreprendre la cure de cette maladie dégoutante, dont ses compatriotes étoient infectés.

Selon S. Luc un Lépreux vint se prosterner à ses pieds & l'adora, en lui disant qu'il avoit entendu parler de lui comme d'un homme très-habile, & qu'il le guériroit s'il en avoit la volonté. Jésus aussitôt ne fait qu'étendre la main, & la lépre disparoît (1). Jusqu'ici le Christ n'avoit ordonné à aucun de ceux qu'il avoit guéris de s'aller présenter aux Prêtres, pour leur offrir le don prescrit du pareil cas (2), mais dans cette occasion il s'imagina peut-être qu'il se les concilieroit par cette marque de déférence: il exigea donc du Lépreux guéri qu'il satisfit à l'ordonnance; mais en même tems il lui recommanda le secret sur le nom du médecin: secret qui ne fut pas mieux gardé que les autres. Jésus oublioit sans doute dans ces occasions qu'il ne suffisoit pas d'imposer silence à ceux

(1) Voyez S. Luc chap. V. 12. S. Matth. chap. V. 2. S. Marc chap. I. 41.
(2) Lévitique chap. XIV. & S. Matth. chap. VIII. 4.

qu'il guérissoit & qu'il falloit encore lier la langue de tous les spectateurs ; à moins qu'on ne suppose que ces miracles se faisoient à huis clos, & n'avoient pour témoins que les disciples du Sauveur ; ou enfin à moins qu'on ne suppose qu'ils ne se faisoient point du tout.

Cependant l'indiscrétion du Lépreux fut cause que Jésus, suivant S. Marc, n'osa plus reparoître dans la ville (3). Apparemment que les Prêtres prirent en mauvaise part la guérison qu'il venoit d'opérer. En conséquence il se retira dans le Désert (4), où à mesure qu'on le suivoit il s'enfonçoit de plus en plus. Ce fut en vain que dans cette circonstance le peuple désira de l'entendre ; ce fut en vain que les malades, qui couroient après lui, demanderent leur guérison ; il ne permettoit plus à cette vertu merveilleuse propre à guérir tous les maux de s'exhaler de lui.

Après avoir erré quelque tems dans le Désert pour rêver à ses affaires, il reparut à Capharnaüm. Le domestique d'un Centenier Romain, fort aimé de son maître, étoit à l'extrémité d'une attaque de paralisie (5). Ce payen crut que Jésus pourroit bien guérir son esclave, mais au lieu de le lui présenter comme il devoit, il députa vers le Christ quelques *Sénateurs* Juifs, qu'il avoit apparemment fait venir

M 2

(3) S. Marc chap. I. 45.
(4) S. Luc chap. V. 16
(5) S. Matthieu chap. VIII. S. Luc chap. VII.

de Jérusalem tout exprès. Quelque désagréable que cette commission fût pour des personnes à qui le Centenier n'avoit pas droit de commander, & qui par cette démarche sembloient reconnoître la mission de Jésus, nos Sénateurs s'en acquitterent. Le Christ, flatté de voir un idolâtre s'adresser à lui, se mit aussitôt en chemin, mais le Centenier envoya quelques-uns de ses gens lui dire qu'il n'étoit pas digne de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire d'entrer dans sa maison, qu'il suffisoit qu'il dit un mot pour la guérison de son valet. Jésus en fut ravi, il déclara *n'avoir pas trouvé tant de foi dans Israël* & d'un mot, si l'on en croit l'Evangile, il opéra la cure. Ensuite il fit entendre aux Juifs que s'il persistoient dans leur endurcissement (la seule maladie que le fils de Dieu ne put jamais guérir, quoiqu'il fût venu pour cela) les peuples idolâtres leur seroient substitués dans l'héritage du ciel, & que Dieu malgré ses promesses abandonneroit ses anciens amis sans retour. Cependant l'Evangile ne nous dit point que ce Centenier, si plein de foi, se soit lui-même converti.

Le lendemain de cette guérison Jésus partit de Capharnaüm & arriva d'assez bonne heure à *Naïm*, petite ville de Galilée, distante d'environ vingt lieues de la premiere; ce qui prouve que le Christ étoit un grand marcheur. Il s'y trouva très-à-propos pour faire un beau miracle. Une pauvre veuve venoit de perdre son fils; déjà on le portoit en terre; la mere désolée suivoit le convoi funebre, qu'une grande

foule accompagnoit. Jésus, touché de compassion, s'approche du cercueil & y porte la main. A l'instant ceux qui le portent s'arrêtent. *Jeune homme!* dit le Christ en parlant au défunt *levez-vous, je vous l'ordonne.* Aussitôt le mort se mit sur son séant. Ce miracle effraya tous les assistans, & ne convertit personne. Il est bon de remarquer que S. Luc est le seul qui rapporte ce fait, dans lequel, s'il étoit plus constaté, on pourroit bien soupçonner que la mere désolée s'entendoit avec le Thaumaturge (6).

Quelques historiens ont fait vivre Jean-Baptiste jusqu'à cette époque; d'autres le font mourir plutôt. Ici S. Matthieu & S. Luc font intervenir les Disciples du Précurseur, pour demander à Jésus de la part de leur maître: *êtes vous celui qui doit venir, ou devons nous en attendre un autre?* Pour réponse le Messie en leur présence fait des miracles, guérit des malades, chasse des Démons, rend la vue à des aveugles; puis il dit aux députés de Jean: *allez dire à Jean ce que vous venez de voir & d'entendre* (7). Ce fut en cette occasion que Jésus fit l'éloge de Jean. Il avoit, comme on a vu dans le chapitre IV. de cette histoire, ses raisons pour cela. *Entre tous ceux*, dit-il, *qui sont nés des femmes je vous dis en vérité qu'il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.* Notre pagényriste profite ensuite de la circonstance pour tomber sur les Pha-

(6) Voyez S. Luc chap. VIII. 11. 17.
(7) Voyez S. Matthieu chap. XI. 2. S Luc chap. VII. 18. 12. 22.

risiens & les Docteurs qui réjettoient également & son baptême & celui de Jean. Il compare ces incrédules à des enfans *qui sont assis dans la place & qui crient les uns aux autres : nous avons joué de la flûte devant vous & vous n'avez point dansé : nous avons chanté des airs lugubres & vous n'avez point pleuré.* Il n'est point dit si ce galimathias convertit nos Docteurs (8).

Notre Harangueur compare ensuite sa propre conduite avec celle du Précurseur. *Jean*, dit-il *ne mangeant point de pain, ne buvant point de vin, est venu, ils ne l'ont point écouté* : moi je bois, je mange, j'aime la bonne chere, ils me rejettent encore sous prétexte que je suis un ivrogne, un débauché, & que je fréquente des hommes & des femmes de mauvaise vie. Mais il fait entendre au peuple que son suffrage lui suffit. Il semble lui dire : je suis sûr de vous ; vous êtes trop *pauvre d'esprit* pour vous apercevoir de l'irrégularité de ma conduite, mes prodiges vous font passer sur tout ; vous ne réfléchissez point ; vous êtes donc les vrais enfans de la sagesse ; *elle sera justifiée par vous* (9).

Après cette harangue, un Pharisien qui, à en juger par sa conduite, n'en avoit été nullement touché, invita néanmoins le harangueur à diner. Cependant il en usa avec lui de la façon la plus impolie. Il ne lui fit point laver les pieds ni donner des parfums, contre l'usage établi chez les Juifs à l'égard de toutes les per-

(8) S. Matthieu chap. VI. 11. S. Luc VII. 32.
(9) S. Luc chap. VIII. 34. & 35.

ſonnes tant ſoit peu diſtinguées. Quoique l'amour-propre de Jéſus fût offenſé de cette omiſſion il ne laiſſa pas de ſe mettre à table; mais tandis qu'il mangeoit, une femme de mauvaiſe vie lui lava les pieds avec ſes larmes, les eſſuya de ſes beaux cheveux, & y répandit enſuite un parfum précieux. Le Phariſien ne comprit point le myſtere; auſſi ſtupide qu'incrédule il s'imagina que Jéſus ignoroit le métier de cette femme, mais il ſe trompoit lourdement; la courtiſanne en queſtion & toute ſa famille étoient intimément liées avec le Chriſt. St. Jean nous apprend en effet qu'elle s'appelloit *Marie-Magdeleine*, qu'elle étoit la ſœur de *Marthe* & de *Lazare*, gens très-connus de Jéſus-Chriſt, & qui, comme nous verrons bientôt, s'entendoient parfaitement avec lui. Il paroît ſur-tout que Magdeleine avoit pour le fils de Dieu les ſentimens les plus tendres.

Cette action de la courtiſanne ne déconcerta point le Sauveur, il interprêta ſon amour, les ſoins qu'elle lui rendit, les baiſers dont elle l'accabla, d'une façon myſtique & ſpirituelle; & prenant ſon ton d'inſpiré, il la congédia en lui diſant que ſes péchés lui étoient remis en faveur de l'amour qu'elle avoit montré. St. Luc nous apprend dans le chapitre ſuivant que Jéſus avoit délivré cette femme de *ſept Démons*; ſervice qui ſans doute méritoit toute ſa reconnoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, le Chriſt ſe ſervit de cette voie indirecte pour faire ſentir au Phariſien l'impoliteſſe de ſon procédé envers un homme de ſa ſorte.

Les Parens de Jésus, informés du bruit qu'il faisoit & soupçonnant qu'il ne pouvoit mener une vie bien pure au milieu des gens qu'il fréquentoit, ou même craignant que sa conduite ne lui attirât à la fin de méchantes affaires, vinrent de Nazareth à Capharnaüm pour se saisir de lui & le faire enfermer. Il y a lieu de croire qu'ils avoit peur d'être enveloppés dans sa disgrace; ils aimoient mieux d'ailleurs se charger de la correction de leur parens que de le voir livré à la Justice, événement que tôt ou tard ils prévoyoient de voir arriver. Ces parens répandirent donc le bruit que Jésus étoit un insensé donc la cervelle étoit égarée. Celui-ci, instruit de leur arrivée & du motif de leur voyage, se tint clos dans sa maison, & ménagea un prodige pour le moment où ils se montreroient. Le peuple; qui en eut vent, ou qui en fut prévenu par les émissaires du Messie, se rendit en foule auprès de lui. Dès que les parens parurent, on amena un possédés aveugle & muet; Jésus l'exorcisa, le possédé fut délivré, & le peuple admira.

Les Docteurs voyoient avec peine la crédulité de cette canaille, ils'en prévoyoient les suites; & les parens de Jésus, peu touchés de ce miracle, leur promirent de faire tous leurs efforts pour les délivrer d'un homme si dangereux. Il est Sorcier, disoient les uns; c'est un Prophète, disoient les autres; il faut l'éprouver, disoit un autre; & malgré le grand miracle qu'il venoit d'opérer, d'autres ajoutoient: *demandons-lui un signe dans l'air.* Eh bon Dieu! disoient

„ les Nazaréens, il n'eſt ni Sorcier ni Prophête ;
„ nous le connoiſſons mieux que perſonne ;
„ c'eſt un pauvre garçon à qui la cervelle a
„ tourné ".

Tous ces diſcours étoient rapporté à Jéſus ; il y répondoit par des paraboles & des invectives ; il ſe défendoit d'être Sorcier en diſant qu'il étoit abſurde de prétendre qu'il chaſſât les Démons par la puiſſance des Démons. Quant à l'imputation de folie, il la repouſſoit en diſant que quiconque l'attaqueroit du côté de l'eſprit ne pouvoit eſpérer la remiſſion de ſon péché ni dans ce monde ni dans l'autre. C'eſt-là ſans doute ce qu'il faut entendre par le *péché contre le Saint Eſprit*.

Cependant l'avis mitoyen de demander un ſigne fut ſuivi ; on députa à cet effet vers Jéſus ; mais au lieu d'un ſigne dans l'air il en donna un dans l'eau, il renvoya nos curieux à *Jonas* & leur dit qu'il n'en auroient point d'autre ; car *de même*, ajouta-t-il, *que Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine ; de même le fils de l'homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre.* Les Juifs qui n'étoient ni Sorciers ni Prophêtes, ne comprirent rien à ce diſcours. Jéſus, à qui les miracles ne coutoient rien lorſque tout avoit été arrangé pour en faire, ne ſe hazardoit pas d'en faire d'*in-promptus*, ni en préſence de ceux qu'il jugeoit aſſez fins pour les examiner. Dans cette occaſion il paya d'une réponſe inintelligible ces pauvres Juifs, qu'il ne tenoit qu'à lui de convertir pour toujours.

Ce refus de faire un prodige en l'air fit croire que notre homme déclinoit le combat; la raillerie s'en mêla; le fils de Dieu se mit en colere, & lança des invectives Prophétiques contre les Juifs; il compara la conduite de la Reine de Saba avec la leur, se vanta d'être plus grand & plus sage que Salomon, & les menaça de les priver de la lumiere qu'il répandoit dans leur pays & qu'il eut pourtant répandu bien davantage s'il eût daigné consentir à faire le signe qu'on lui demandoit. Mais on a lieu de croire que notre Messie s'apperçut qu'un signe dans l'air étoit bien plus difficile que tous ceux qu'il faisoit sur la terre où il étoit plus à portée de disposer les choses que dans le haut de l'atmosphere, où il n'avoit personne avec qui se concerter.

Cependant la mere de Jésus avoit été joindre ses autres enfans & ses parens pour les adoucir & pour les engager à se désister de leurs poursuites. Elle ne put rien gagner sur eux, ils revinrent encore dans le dessein d'enlever notre avanturier; mais comme ils ne purent percer la foule & le joindre, ils lui firent sçavoir qu'ils étoit là. *Voilà* lui dit quelqu'un, *votre mere & vos frères qui vous demandent.* Mais sachant l'objet de leur visite, qu'il n'étoit nullement empressé de recevoir, il renia des parens si pervers. *Quelle est ma mere & qui sont mes freres*, dit-il ? Puis étendant la main vers le peuple, *voici*, ajouta-t-il, *ma mere & mes frères;* je ne connois point d'autres parens que ceux qui écoutent ma parole & la

mettent en pratique. Le peuple, flatté de la préférence, prit notre homme sous sa protection, & la tentative de sa famille tourna de cette maniere à sa confusion (10).

Sortit, de cette périlleuse avanture, notre héros, craignant d'être pris au dépourvu, ou se défiant de la constance du peuple, qui malgré le plaisir qu'il trouvoit à lui voir faire ses tours, pouvoit s'en lasser à la fin, notre héros, dis-je, crut devoir chercher sa sûreté hors de la ville (11). Il en sortit donc avec ses douze Apôtres, les femmes de sa suite, Marie sa mere, Jeanne & Magdeleine *qui aidoient la troupe de leurs biens*. Il y a lieu de croire que la derniere, qui avant d'être à Jésus avoit fait commerce de ses Charmes, étoit riche en bijoux & en argent comptant; ce qui rendit sa conversion très-importante pour la secte, & surtout pour Jésus, qui sans cruauté ne pouvoit refuser de payer tant d'amour par un peu de retour.

La persécution qu'essuyoit Jésus intéressa selon les apparences en sa faveur & lui attira plus de regards. Une multitude de peuple, poussée par sa curiosité, sortit des villes & bourgades des environs pour le voir, dès qu'on sçut le chemin qu'il avoit pris. Pour n'être point accablé par la foule il prit encore le parti de monter sur une barque. Il se trouvoit pour

(10) Voyez S. Matth. chap. XII. 22. & suiv. S. Marc chap. III. 20. & suiv. S. Luc chap. XI. 11. & chap. VIII. 19.

(11) S. Matthieu chap. XIII. 1.

lors ſur le rivage de la mer. De là il ſe mit à prêcher, mais ſe ſouvenant des affaires que lui avoient attirées ſes prédications précédentes, il ne crut pas devoir s'expliquer ſi nettement; il préféra donc de *parler en paraboles*, toujours ſuſceptibles d'un double ſens. On peut croire que l'explication de ſes énigmes ſe répandoit par le moyen des Apôtres, auxquels Jéſus la donnoit dans le particulier (12).

Il paroît même qu'un jour, rebuté de ſon peu de ſuccès, il leur avoua franchement qu'il changeoit de deſſein ſur les Juifs, & qu'il vouloit abandonner leur converſion; que c'étoit la raiſon pour laquelle il leur parloit en paraboles, *afin*, dit-il, *qu'en voyant ils ne voyent point, & qu'en écoutant ils n'entendent point, & qu'ils ne viennent pas à ſe convertir, & que leurs péchés ne leur ſoient point pardonnés* (13).

Il faut avouer qu'il eſt très-difficile ici de concilier la conduite de Dieu avec elle-même. Si l'on ne craignoit de ſe rendre ſacrilége en hazardant ſes conjuctures humaines ſur la conduite de Jéſus, ne pourroit-on pas préſumer qu'il eut réellement d'abord le deſſein de donner des loix aux Juifs, mais que s'appercevant enſuite de ſon peu de ſuccès, parce qu'il commençoit à être trop décrié en ce pays, il réſolut de chercher fortune ailleurs, de conquérir d'autres ſujets: ce qu'il confia à ſes Diſciples dans cet entretien ſecret; paroît avoir eu pour

(12) S. Marc chap. IV. verſ. 10.
(13) S. Marc chap. IV. verſ. 12.

but de les préparer à ce changement, mais son supplice prévint tous ses desseins, qui ne furent exécutés que longtems après par ses Apôtres; auxquels cette conférence étoit sans doute restée dans la mémoire.

Nous n'entrerons point dans le détail de toutes les paraboles dont Jésus se servit pour présenter aux Juifs sa doctrine merveilleuse, ou pour prêcher sans être entendu: cette discussion deviendroit trop ennuyeuse; ainsi nous conseillons à ceux qui pourroient avoir du goût pour ces sortes d'apologues de lire plutôt celles d'Esope ou de La Fontaine, qu'ils trouveront plus amusans, plus ingénieux & plus instructifs que les fables du Christ. Cependant en faveur des personnes qui voudroint consulter les paraboles ou apologues de l'Evangile, voici les endroits où l'on pourra les trouver au besoin.

La parabole du *Semeur* se trouve dans St. Luc chapitre VIII. verset 5. & suivans.
Celle de la *lampe cachée* ibid. chap. VIII. 16.
Celle de l'*yvraie* en St Matthieu XIII. 24.
Celle de la *semence* en St. Marc IV. 26.
Celle du *grain de moutarde* en S. Matthieu chapitre XIII. 31.
Celle du *levain* en S. Matthieu XIII. 33.
Celle du *trésor caché*. ibidem XIII. 44.
Celle de la *perle*. ibidem XIII. 45.
Celle du *filet jetté*. ibidem XIII. 47
Celle du *Pere de famille*. ibid. XIII. 52.

A quelque tems de là Jésus, apparemment

instruit que ses freres & ses cousins n'étoient pas pour le moment au logis se transporta à Nazareth accompagnés de ses Apôtres. Il voulut peut-être prouver à ses compatriotes qu'il n'étoit pas si fou que l'on vouloit le répandre : ou peut-être espéroit-il conférer avec sa famille & la gagner à son parti. Il arrive un jour de Sabbath & se rend à la Synagogue ; aussitôt le Ministre très-poliment lui présente le livre : il l'ouvre, & tombe précisement sur ce passage d'Isaïe : *l'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction.* Ayant fermé le livre, il le rendit au Ministre & s'assit. Alors il ne manqua pas de s'appliquer à lui-même cet endroit du Prophête, où d'ailleurs il est question de miracles & de prodiges. Il se trouva là, soit par hazard soit à dessein, plusieurs Galiléens, qui ayant été témoins des merveilles qu'il avoit opérées chez eux l'année d'auparavant, n'hésiterent pas à lui rendre témoignage. Mais les Nazaréens, qui sçavoit à quoi s'en tenir sur notre homme, furent choqués de son ton magistral. *N'est-ce pas-là,* se disoit-ils entr'eux, *le charpentier, le fils du charpentier Joseph? Sa mere ne s'appelle-t-elle pas Marie? Ses freres & ses sœurs ne sont-ils pas parmi nous? D'où lui vient donc tant de sagesse? Comment & par quelle voye opera-t-il les merveilles qu'on nous raconte?*

Jésus, entendant ces discours, vit bien que ce n'étoit pas-là le lieu propre à faire des prodiges. Mais il voulut que son inaction fût attribuée aux mauvaises dispositions de ses compatriotes ; ceux-ci étoient tout surpris d'enten-

dre vanter la sagesse & le pouvoir d'un homme dont la conduite leur paroissoit très-équivoque. *Je vois bien* leur dit Jésus, *que vous m'appliquez le proverbe : Médecin guéri-toi toi-même* „, & que
„ pour vous prouver la vérité des merveilles que
„ vous avez entendues de moi, vous voudriez
„ que je fisse devant vous quelques-uns des
„ beaux tours que j'ai faits ailleurs ; mais je
„ sçai que je travaillerois en pure perte en cette
„ ville ; je suis trop convaincu de la vérité de
„ cet autre proverbe que *nul n'est Prophète en*
„ *son pays* *. Pour se justifier il se sert d'exemples qui sembleroient jetter du soupçon sur les miracles des Prophètes de l'Ancien Testament, que ce proverbe déjà par lui-même étoit très-propre à faire passer pour des fripons. Quoi qu'il en soit, il cite l'exemple d'Elie, qui parmi toutes les veuves d'Israël n'en trouva pas une plus digne d'un miracle que celle de *Sarepta*, femme du pays des Sydoniens. Du tems d'Elisée la Judée étoit remplie de lépreux, cependant le Prophète guérit par préférence à ses compatriotes Naaman qui étoit Syrien & idolâtre.

Cette harangue, qui tendoit à insinuer la réprobation & la perversité des auditeurs, les mit de mauvaise humeur, & excita leur colere au point qu'il tirerent l'Orateur hors de la Synagogue, & le menerent sur le haut d'une montagne dans le dessein de l'en précipiter ; mais il eu le bonheur de s'échapper & d'éviter ainsi le sort qu'on lui destinoit dans sa patrie.

S. Matthieu, parlant de ce voyage à Nazareth, dit que son Maître ne fit pas là beaucoup de

prodiges, à cause de l'incrédulité des habitans. Mais St. Marc dit positivement *qu'il n'y en put faire aucun*, ce qui est encore plus vraisemblable (14).

Nos Interpretes & nos Commentateurs illuminés croyent que Jésus n'échappa que par un miracle des mains des Nazaréens. Mais lui en eût-il couté d'avantage de faire un miracle pour les convertir & prévenir par-là leurs desseins pernicieux? C'étoit-là tout ce qu'on lui demandoit, & pour lors il n'eût pas été dans le cas de faire un miracle pour se sauver & pour mettre sa personne en sûreté. Jésus ne fait jamais des miracles qu'en pure perte, il se dispense toujours d'en faire lorsqu'ils seroient décisifs.

CHAPITRE XII.

Mission des Apôtres. Instructions que Jésus leur donne. Miracles opérés par lui jusqu'à la fin de la seconde année de sa propre Mission.

MECONTENT de son expédition à Nazareth, Jésus passa dans la Galilée supérieure, qui avoit déja été le théâtre de ces merveilles. Aussi trouva-t-il les habitans de cette contrée dans les meilleures dispositions à son égard. Il s'apperçut néanmoins que la nécessité où ils étoient de

(14) Comparez sur ce fait S. Matthieu XIII. S. Marc chap. VI. S. Luc chap. IV. & S. Luc chap. VIII.

de quitter leur travaux pour venir l'écouter en retenoit un grand nombre au logis. Cette considération l'obligea de disperser ses Apôtres deux à deux dans la Province. Peut-être aussi le Christ se détermina-t-il à cette dispersion parce qu'il trouva que ces seules prédications & ses prodiges ne multiplioient pas assez les prosélytes. Les entreprises continuelles de ses ennemis lui firent sentir la nécessité de grossir son parti.

Il paroît que Jésus avoit déjà auparavant envoyé plusieurs de ses Disciples en mission, ne retenant auprès de lui que ses douze Apôtres; mais on peut soupçonner que ces prédicateurs étoient encore trop novices; leurs travaux n'eûrent point de succès; il se trouva des Démons assez entêtés pour résister à leur exorcismes. Cependant ce défaut de succès qui, à ce qu'on prétendoient, n'étoit dû qu'à leur peu de foi, sembleroit jetter quelque nuages sur la prévoyance & la pénétration de leur divin Maître; pourquoi envoyoit-il en pure perte des Missionnaires dont les dispositions ne lui étoient point assez connues? D'ailleurs il ne tenoit qu'à lui de leur donner d'avance la provision de foi nécessaire pour leur voyage.

Quelque Jugement qu'on en porte, il a lieu de croire que les Apôtres; qui ne quittoient point leur Maître, qui le voyoient continuellement opérer, qui étoient dans sa confidence, en un mot qui tenoient la foi de la premiere main, les Apôtres dis-je, étoient bien plus que les Disciples en état de travailler à la satisfaction du pu-

N

blic. Ainsi Jésus bien résolu de donner un *grand coup de collier*, renouvella tout leur pouvoirs & leur donna ses instructions. Elles portoient en substance : „ tout bien considéré, n'allez point „ chez les Gentils, car nos Juifs nous en fe„ roient un crime, & s'en serviroient comme „ d'un reproche contre moi. Il est vrai que je „ les ai déjà menacés de les rejetter, mais il faut „ encore faire une tentative sur eux. Vous ne „ prêcherez donc qu'aux Juifs. La pénitence „ suppose de la sobriété, & la modicité des be„ soins, delà suit l'inutilité des richesses. Je n'ai „ point d'argent à vous donner, mais tâchez de „ vous tirer d'affaires comme vous pourez ; „ d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira ; s'il a bien „ soin des passereaux, il aura soin de vous. Au „ reste attendez-vous à être fort mal reçus, baf„ foués, persécutés ; mais prenez bon courage, le „ tout est de réussir ; il ne faut plus se taire ; prê„ chez hautement & sur les toits ce que je vous „ ai dit en secret. Aprenez à tout le monde que „ je suis le Messie, le fils David, le fils de Dieu ; „ nous n'avons plus de ménagemens à garder ; „ il faut vaincre ou mourir ; ainsi point de ti„ midité.

„ Quoique je vous envoie comme des bre„ bis au milieu des loups, faites entendre aux „ bonnes gens que vous êtes sous la sauve-gar„ de du Très-Haut, qui vengera cruellement „ les outrages qu'on vous fera, & qui recom„ pensera largement ceux donc vous serez con„ tens. Il ne seroient pas juste que vous fissiez „ la guerre à vos dépens ; c'est à ceux donc vous

„ allez ſauver les ames à pourvoir aux beſoins „ de vos corps; n'emportez donc ni or, ni „ argent, ni proviſions, ni habits doubles, pre- „ nez un bon bâton, & partez à la garde de „ Dieu.

„ Vous aurez ſoin en chemin faiſant, de prê- „ cher toujours *que le royaume du ciel eſt proche*. „ Parlez de la fin du monde, cela fera peur aux „ femmes & aux poltrons. En entrant dans les „ villes & les villages informez-vous ſous main „ des gens bien crédules, bien charitables & „ prévenus pour nous: vous les ſaluerez poli- „ ment, en diſant *que la paix ſoit dans cette* „ *maiſon*. Mais cette paix que vous apporterez „ ne doit être qu'une paix *allégorique*; car ma „ doctrine eſt faite pour mettre le trouble, la „ diſcorde & la diviſion par-tout. Il faut que „ l'on quitte pere & mere, parens & famil- „ le, quand on voudra me ſuivre; il nous „ faut des fanatiques & des enthouſiaſtes qui, „ s'attachent uniquement à nous, foulent aux „ pieds toutes les conſidérations humaines. *Je* „ *ſuis venu apporter le glaive & non la paix.* „ Comme une pareille conduite pourroit vous „ brouiller avec vos hôtes, vous changerez de „ lieu de tems en tems. Ne vous fiez pas au „ pouvoir que j'ai de reſſuſciter les morts, le „ plus ſûr pour vous eſt de ne point vous faire „ tuer: ainſi fuyez dès que vous vous verrez „ menacés de perſécution. Sortez des villes & „ des maiſons rebelles *en ſecouant la pouſſiere de* „ *vos pieds*; apprenez-leur qu'elles ont encouru „ les châtimens de *Sodôme* & de *Gomorrhe*. Dé-

„ clarez-leur de ma part que la vengeance divi-
„ ne eſt prête à ſe faire ſentir, & que les habi-
„ tans de ces villes ſeront moins rigoureuſe-
„ ment punis que ceux qui auront l'audace de
„ réſiſter à vos leçons. Le grand & le dernier
„ jour n'eſt pas loin; je vous aſſure que vous
„ n'aurez pas achevé de parcourir toutes les
„ villes d'Iſraël avant que le fils de l'homme ſoit
„ arrivé " (1).

Tel eſt le ſens & l'eſprit des inſtructions que Jéſus donna à ſes Apotres. En les chargeant de divulguer ſon ſecret il leur donne une commiſſion dont malgré ſa toute-puiſſance il n'avoit oſé ſe charger lui-même, mais il eſt d'un grand politique d'avoir des inſtrumens qui agiſſent pour lui, ſans qu'il ſoit dans le cas de ſe compromettre en perſonne.

Mais ces bagatelles ne méritent pas d'être relevées; on eſt plus ſurpris de voir le fils de Dieu faire annoncer la paix & la charité & dire en même tems qu'il apporte la guerre & la haine. Il n'y a ſans doute qu'un Dieu qui puiſſe concilier ces contraires. Au reſte, il eſt indubitable que les Apôtres, & ſurtout leur ſucceſſeurs dans le ſaint Miniſtere, en annonçant leur Evangile ont apporté ſur la terre des troubles & des diviſions inconnues dans toutes les autres religions qui l'avoient précédé. Les incrédules, qui s'en rapportent pourtant à l'hiſtoire de l'Egliſe, trouvent que la *bonne nouvelle*

(1) S. Matth. chap. IX. & X. S. Marc chap. VI. S. Luc chap. VIII. & IX.

qu'ils ſont venus donner aux hommes, a plongé le genre humain dans le ſang & dans les larmes.

Il eſt viſible par ce diſcours que Jéſus charge les peuples de la ſubſiſtance de ſes Apôtres; leurs ſucceſſeurs s'en ſont aſſez bien prévalu, & même s'en ſont autoriſés pour exercer ſur les pauvres nations les extorſions les plus cruelles depuis un grand nombre de ſiècles. Le Tout-Puiſſant n'auroit-il pas rendu ſes Apôtres plus reſpectables en les rendant impoſſibles & en les exemptant des beſoins de la nature? Il y a lieu de croire que cela eût donné plus de poids à leurs prédications ſublimes & à celles de leurs infaillibles ſucceſſeurs.

Les Critiques prétendent encore qu'il étoit faux de dire, il y a près de dix-huit cent ans, que *la fin du monde étoit prochaine*; & plus faux encore d'affirmer que le grand Juge arriveroit avant que les Apôtres euſſent eu le tems de parcourir toutes les villes d'Iſraël. Il eſt vrai que les Théologiens entendent cette prédiction en ce ſens, que la fin du monde arrivera quand toutes les villes Juives, c'eſt-à-dire, quand tous les Juifs auront été convertis. C'eſt au tems à nous prouver ſi c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre les paroles de Jéſus-Chriſt; en attendant le monde ſubſiſte encore & ne ſemble point menacer ruine de ſi-tôt.

Il y a beaucoup d'apparence qu'outre ces inſtructions publiques, Jéſus en donna de plus particulieres à ſes Apôtres choiſis. Ils partirent donc ſur l'eſpérance des charités qu'ils alloient

recevoir de ces Juifs dont le plus grand nombre étoit déjà prouvé *in petto* par la Providence. Cependant Jésus changea quelque chose dans ses ordres, il se réserva les villes & ne laissa que les villages à ses Apôtres (2).

Il alloient donc de l'un à l'autre en disant: *Ecoutez la bonne nouvelle : le monde va finir. Faites donc pénitence; priez, jeûnez, donnez-nous de l'argent & des provisions, pour vous avoir appris ce secret intéressant.* De plus, on nous assure qu'ils guérissoient plusieurs maladies par l'application d'une certaine *huile*. Ils auroient sans doute fait de plus belles choses encore, mais le *Paraclet* n'étoit pas venu; & malgré les instructions du fils de Dieu l'entendement des Apôtres n'étoit pas encore ouvert (3). Nous ne voyons point en effet que ces Missionnaires, avec leur baume & leur belles

(2) S. Luc chap. IX. 6. S. Matthieu chap. XI. S. Marc chap. VI. 12.

(3) *S. Marc chap. VI.* 13. Il est à propos de faire remarquer ici que les Juifs étoient dans l'usage *d'oindre les malades avec de l'huile* mêlée de vin, nous en avons la preuve dans le *Talmud* de Jérusalem, où l'on rapporte une permission donnée par le Rabbi Siméon, fils d'Eléazar, au Rabbi Meïr *de mêler du vin avec de l'huile pour oindre les malades le jour du Sabbat.* La même chose se trouve aussi dans le Talmuld de Babylone. V. *Beracoth fol.* 3. *col.* 1 & *Maarzarcheni fol.* 53. *col.* 3. *Joma fol.* 77. *col.* 2. S. Jaques qui étoit *Nazaréen*, ou Chrétien judaïzant; a fait passer cet usage hébraïque dans la Religion Chrétienne. *Voyez son Epitre ch. V. vers.* 14 & 15. Voilà l'origine du *Saint Crême*, & du Sacrement de *l'Extrême-Onction*, que les Catholiques donnent aux malades.

harangues, fissent un grand nombre des conversions.

Les incrédules sont encore très-surpris de trouver dans les instructions de Jésus-Christ à ses Apôtres, un ordre précis de ne travailler à la conversion que des Juifs, & une défense expresse de prêcher aux Gentils. Ils prétendent qu'un Dieu bon ne peut faire acception des personnes; que le Pere commun des hommes devoit montrer une égale tendresse à tous ses enfans; qu'il n'en coutoit pas davantage au Tout-Puissant de convertir & de sauver toutes les nations; qu'un Dieu qui ne veut du bien qu'à une seule contrée, est un Dieu purement local, & ne peut être le Dieu de l'univers; qu'un Dieu partial, exclusif, injuste qui ne suit que le caprice dans son choix, ne peut être ni parfait, ni le modele de la perfection. En un mot tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être saintement aveuglés par la foi ne comprennent pas que le Maître équitable & sage de tous les peuples du monde ait pu chérir exclusivement le peuple Juif; sa prescience infinie auroit dû lui montrer que sa tendresse & ses faveurs seroint parfaitement inutiles à ce peuple indomptable.

Nos incrédules trouvent donc que c'est mal à propos que le fils de Dieu s'écrie: *malheur à toi Corozaïn! malheur à toi Betsaïda! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avoient été fait dans Tyr & dans Sidon, il y a longtems que ces villes auroient fait pénitence dans le sac & dans la cendre.* En effet dans ce cas n'eût-il pas été plus sages d'aller prêcher

ces villes si dociles où le Christ étoit sûr de réussir, que de s'entêter à prêcher les Juifs auprès desquels il étoit sûr d'échouer ? Jésus, demeuré tout seul, parcourut en prêchant plusieurs villes de la Galilée, mais destitué de l'assistance de ses chers confidens ils n'y fit aucun prodiges.

Nous avons vu jusqu'ici que les Magistrats & les grands ne firent pas beaucoup d'attention à la conduite de Jésus ; il méprisoient, selon toute apparence, un homme qu'il ne voyoient que comme un vagabon ou fou peu à craindre. Il est vrai qu'il est dit que quelques Officiers d'Hérode s'étoient liés avec les Pharisiens pour le perdre, mais cette ligue n'eût aucun succès. Le nouveau Missionnaire ne devoit au fond donner ombrage qu'aux Prêtres Juifs & aux Docteurs de la Loi, contre lesquels il déclamoit avec la plus grande indécence. Il se rendoit par-là très-agréable au peuple, depuis longtems fatigué des extorsions de ces sangsues publiques qui suçoient impitoyablement la nation, qui traitoient les pauvres gens avec hauteur, qui, comme le prouve la parabole du Prêtre & du Samaritain, n'étoient nullement charitables.

Ces Prêtres & ces Docteurs étoient en très-grand nombre à Jérusalem ; en conséquence, comme on a vu, l'on étoit dans cette capitale moins disposé que par-tout ailleurs à écouter notre Prédicateur ; il y a donc lieu de croire que ces Prêtres étoient la vraie cause de la haine & du mépris que l'on avoit pour lui dans cette grande ville.

Par une contrarieté bien surprenante, l'intervale le plus obscur de la vie de notre héros fut celui où il acquit le plus de célebrité. Jésus fut totalement ignoré à la Cour d'Hérode, lorsqu'à la tête de sa troupe & entouré d'un peuple nombreux, il chassoit des Démons, rendoit la vue à des aveugles & la parole aux muets, expulsoit des vendeurs du Temple, ressuscitoit des morts; mais lorsqu'il mene une vie privée en Galilée, lorsque durant la mission de ses Apôtres il se trouve seul & sans suite, lorsqu'il se contente de prêcher la pénitence, c'est alors que sa renommée, perçant jusqu'au Trône, excite dans le Monarque le désir de le voir. Selon S. Luc un rayon de lumiere vient frapper le cœur d'Hérode, le doute s'empare de son esprit: *j'ai fait*, dit-il, *trancher la tête à Jean, mais il faut qu'il soit ressuscité des morts, & c'est pour cela qu'il se fait par lui tant de miracles; car qui seroit celui dont j'entends dire de si grandes choses?* Il faut le voir, & il paroît qu'en conséquence il députa vers Jésus (4).

Si la nature eût donné des droits incontestables sur le trône de Judée, on pourroit croire que ces prétentions étoient pour lui un motif de ne pas se mettre entre les mains d'un Prince usurpateur de sa couronne: mais Jésus ne pouvoit se dissimuler que sa naissance n'étoit pas trop bien établie: il sçavoit d'ailleurs que depuis très-longtems la famille de David étoit

(4) Voyez St. Luc chap. IX. 6, 7. S. Marc chap. VI. 11 & 16. St. Matthieu chap. XIII:

déchue de l'Empire. Il faut donc chercher un autre motif au refus qu'il fit de voir Hérode; d'autant plus que cette entrevue du fils de Dieu avec lui auroit pu non ſeulement contribuer à la converſion de ce Prince & de toute ſa Cour, mais encore à celle de la Judée entiere, & peut-être de tout l'Empire Romain. Un ſeul miracle de conſéquence, opéré devant une Cour, reconnu & atteſté par des gens d'un grand poids, eût été ſans doute plus efficace que les témoignages ſuſpects de tous les payſans & vagabonds de la Galilée. Loin de ſe prêter aux déſirs d'Hérode & d'opérer un ſi grand bien, Jéſus ſe retire dans un déſert dès qu'il apprend le deſſein de ce Prince (5). Le Chriſt, qui ſouvent prononçoient les malédictions les plus terribles contre ceux qui le rejettoient, dédaigne un Souverain qui l'appelle, & s'enfuit dans un déſert, au lieu de travailler à ſa converſion. Le Meſſie, qui n'avoit pas fait difficulté d'entrer chez un Centenier pour guérir ſon eſclave, refuſe de viſiter un Monarque pour le guérir de ſon aveuglement & pour ramener à lui tous ſes ſujets, pour leſquels il aſſure qu'il eſt ſpécialement envoyé!

Nos Théologiens expliquent ces contradictions en nous renvoyant aux décrets inexplicables de la Providence; mais les incrédules prétendent que Jéſus, qui en ſçavoit aſſez pour opérer des merveilles aux yeux d'un peuple imbécile, n'oſa pas ſe compromettre devant

(5) S. Matthieu chap. XIV. 13.

une Cour éclairée; & l'on eſt forcé d'avouer que la maniere dont il ſe comporta devant ſes Juges quand il fut par la ſuite contraint d'y comparoître, ſemble appuyer ce ſentiment.

Cependant la Miſſion des Apôtres expiroit. En peu de tems ils eurent parcouru la Galilée, & il paroît par le repas que Jéſus va bientôt donner à tout un peuple que la prédication de ces Miſſionnaires avoit procuré une récolte abondante. Chargés des aumônes des Galiléens, les Apôtres ſe rendirent auprès de leur Maître, qui peu à peu ſe trouva incommodé par ceux qu'il vit ſe rendre auprès de lui. Pour jouir de plus de liberté, la troupe monta ſur une barque, & Jéſus en fit conduire au delà de la mer de Galilée. Ce fut là que dans un lieu ſolitaire les Apôtres lui rendirent compte des ſuccès de leur miſſion; l'on prit des arrangemens pour l'avenir & l'on mit ſur-tout les proviſions en ſûreté.

Ceux qui avoient vu Jéſus s'embarquer crurent peut-être qu'il alloient être privés pour toujours du plaiſir de lui voir opérer des prodiges; il firent le tour du Lac &, quoiqu'à pied, ils ſe trouverent rendus de l'autre côté avant que Jéſus y arrivât dans ſon bateau. Celui-ci les prêcha, leur fit des miracles, guérit des malades, ce qui dura juſqu'au ſoir. Alors ſes Diſciples lui conſeillerent de renvoyer le peuple de ce lieu afin qu'il allât ſe loger & chercher des vivres dans les villages d'alentour. Il ne répondit rien ſur l'article du logement, il y avoit ſans doute peu de gens dans cette

foule qui fussent accoutumés à coucher sur le duvet. D'ailleurs les nuits n'étoient apparamment pas froides dans cette saison & dans ce climat. Mais voulant s'amuser de l'embarras de ceux qui lui parloient, & qui pouvoient ignorer les ressources que lui avoit procurées la quête de ses Apôtres, il n'est pas nécessaire, dit-il, qu'ils aillent dans les villages, donnez leur vous-mêmes à manger; *y pensez-vous*, lui dit-on? *irons nous donc acheter pour deux cens deniers de pain afin de leur donner à manger?* Philippe, qui peut-être n'étoit pas dans la confidence, (dans les affaires importantes c'étoit toujours *Pierre*, *Jacques* & *Jean* que Jésus employoit) Philippe, dis-je lui représenta l'impossibilité de trouver assez de pain pour nourrir cette multitude. Alors le Christ dit à Pierre: *allez voir combien vous avez de pains.* Il ne s'en trouva point du tout, ce qui est d'autant plus singulier que, suivant S. Marc, *l'on s'étoit retiré en cet endroit pour manger.* Pierre, sans répondre à la question, dit à son Maître: *il y a ici un petit garçon, qui a cinq pains d'orge & deux poissons.* Jésus les fit apporter, & ordonna que l'on fit ranger la foule par pelotons de cent cinquante personnes. Cet arrangement fit connoître qu'il y avoit là cinq mille hommes, non compris les femmes & les enfans. Quand tout le monde fut placé sur l'herbe, Jésus, suivant l'usage des Juifs, bénit les pains & les poissons, les rompit, les distribua aux Apôtres, qui en donnerent au peuple tant qu'il voulut: encore recueillit-on des débris de ce

fameux repas douze grandes corbeilles pleines. Les Convives, remplis d'admiration, disoient : *celui-ci est vraiment un Prophète c'est le Prophète qui doit venir dans le monde* (6). Ce qui, traduit en langage ordinaire, veut dire : *le véritable Amphitrion est celui chez qui l'on dîne.* Les Apôtres ne dirent mot.

Des critiques ont osé douter de la vérité de ce miracle, fondés sur les impossibilités qui s'y présentent : comme si l'impossibilité des choses pouvoit nuire à la réalité d'un miracle, dont l'essence est de produire des choses impossibles. Cependant si l'on fait attention au récit que nous venons de faire, après l'avoir tiré d'Evangélistes, qui ne sont pourtant pas trop d'accord sur ses circonstances, nous verrons que ce miracle ne présentera rien d'impossible pour peu qu'on veuille l'attribuer à la prudence du fils de Dieu, qui sentit dans cette occasion qu'il ne pouvoit faire un meilleur usage des provisions amassées par ses Apôtres que de les distribuer à une multitude affamée : par-là il se voyoit sur de gagner sa faveur. Il peut se faire que la foule ne fût pas tout-à-fait aussi nombreuse qu'on le dit. D'un autre côté, nos Apôtres, en passant à l'autre bord, purent avoir jetté quelques coups de filets avec assez de succès pour fournir du poisson à la troupe assemblée. Ce repas dut paroître miraculeux à des gens instruits que Jésus n'avoit point de for-

(6) Voyez S. Marc chap. VI. 31, 37, 38, 39, 40, 42 S. Matthieu chap. XIV. 18, & suivant. S. Jean chap. VI.

tune & vivoit de charités. En conséquence nous voyons que le peuple voulut *proclamer Roi* celui qui l'avoit si bien régalé ; ce repas lui rappella sans doute l'idée d'un *Messie*, sous l'Empire duquel régneroit l'abondance : il n'en fallut pas davantage à une poignée de misérables pour croire que le Prédicateur, qui par un miracles les nourrissoit si bien, devoit être l'homme extraordinaire que la nation attendoit.

Ce grand miracle deviendra donc très-probable en supposant que les Apôtres dans leur quête avoient reçu une grande quantité de pains. Ils s'amuserent, comme on a dit, à pêcher en traversant le lac ; Jésus leur donna le mot ; quand le soir fut venu, les choses furent disposées sans que le peuple s'apperçût de rien ; il fut nourri de provisions amassées par des voies très-naturelles.

Quoique les Galiléens voulussent proclamer Roi le Christ, il ne jugea point à propos d'accepter cet honneur, qu'il se sentoit incapable de soutenir pour le présent. Ses provisions épuisées ne lui permettoient pas de se mettre dans le cas de défrayer souvent tant de convives à ses dépens. Quoique cette conduite eût pu, bien plus que tous ses autres miracles, lui concilier l'affection des mandians, des oisifs, des vagabons du pays, la nécessité de ses affaires le força de ne point recourir à ce moyen.

Jésus couronna donc la seconde années de sa mission par cette action si capable de lui concilier l'amour du peuple, & en même tems si propre à donner de l'inquiétude aux Magistrats.

Ce coup d'éclat dut ſans doute allarmer les Puiſſances qui s'aperçurent que la choſe pouvoit devenir très-ſérieuſe, ſur-tout à la vue du deſſein que les Galiléens avoient montré de proclamer Roi notre avanturier. Les Prêtres profiterent vraiſemblablement de ces diſpoſitions pour perdre le Chriſt, qui toujours parut vouloir gagner le peuple pour s'en ſervir par la ſuite à ſubjuguer les Grands. Ce projet eût pu réuſſir ſi la Judée, comme autrefois, eût encore été gouvernée par des Rois de ſa nation ; ceux-ci comme la Bible nous le prouve, dépendoient continuellement du caprice des Prêtres ; d'un Prophête, ou du premier venu, qui par des prédictions, des déclamations & des prodiges pouvoit à volonté ſoulever la nation Hébraïque, & diſpoſer de la couronne : Au lieu que du tems de Jéſus, la puiſſance Romaine n'avoit plus rien à craindre des efforts de la ſuperſtition.



CHAPITRE XIII.

Jéſus repaſſe en Galilée vers le tems de la troiſieme Pâque de ſa Miſſion. Ce qu'il y fit juſqu'au tems où il en ſortit.

LES expreſſions de S. Jean qui nous dit que *Jéſus ſçachant*, que les convives qu'il avoit traités : *devoient venir le prendre & l'enlever pour le faire leur Roi*, prouvent que ces

convives s'étoient retirés à la ſuite du repas. Cette obſervation va nous ſervir à fixer à-peu-près la marche du Meſſie, & nous rendra raiſon de ſa conduite.

Il étoit déjà tard quand les Diſciples dirent à leur Maître qu'il étoit tems de renvoyer le peuple. Les apprêts du repas durent conſumer du tems. La diſtribution des vivres demanda encore quelques heures, ainſi le jour ne dut pas être loin quand le repas fut fini, & lorſque Jéſus congédia ſes convives. C'eſt vers le ſoir qu'il aprit, ſelon les apparences, le deſſein où ils étoient de l'enlever pour le faire Roi. Ce ne fut qu'après avoir reçu cette nouvelle qu'il prit la réſolution de ſe cacher ſur une montagne, après avoir renvoyé ſes Diſciples à Capharnaüm. Ceux-ci pour s'y rendre louvoyerent aſſez longtems; Jéſus les vit manœuvrer, & pour lors changeant peut-être d'avis, les joignit & ſe fit conduire à Génézareth au nord du lac. En le voyant arriver au moment où on le ſuppoſoit déjà enfoncé dans la montagne, ſes Diſciples eurent peur; *ils le prirent pour un phantôme*, car les phantômes étoient très-communs en Judée. Ils ſe confirmerent dans leur idée quand ils virent ſon ombre approcher de leur barque; Simon-Pierre, le voyant approcher, ne douta pas qu'il ne l'eût vu marcher ſur les eaux: voulant aller à ſa rencontre il ſentit qu'il enfonçoit; mais Jéſus le prit par la main & le ſauva du danger où il croyoit être; puis lui ayant fait quelques réprimandes ſur ſa poltronerie, il monta avec

lui

lui ſur ſa barque. Tous les Apôtres qui n'avoient point été trop frappés du miracle des cinq pains, furent très-frappés de celui ci; ils avoient eu grande peur, & la peur, diſpoſe à croire; dans leur trouble ils confeſſerent unanimement *qu'il étoit vraiment le fils de Dieu* (1).

Jéſus ſe fit alors conduire à Génézareth, où il arriva en plein jour. Là pluſieurs de ces convives le reconnurent & ne manquerent pas d'annoncer ſon arrivée à d'autres. On lui préſenta des malades & il fit un grand nombre de cures. On ne peut trop admirer la foi des Galiléens, qui expoſoient en toute ſaiſon leurs malades dans les rues, & la complaiſance de Jéſus qui les guériſſoit infatigablement!

Ceux des convives du ſouper miraculeux de la ſurveille que leurs affaires rappelloient au logis, retournerent chez eux, mais le plus grand nombre, c'eſt-à-dire tous les gens deſœuvrés, ayant vu la barque de Capharnaüm, s'étoient acheminés par terre vers cette ville. Des barques de Tibériade y vinrent aborder en même tems, mais aucune ne portoit le Chriſt & perſonne ne l'avoit apperçu; il avoit fait ſon trajet pendant la nuit. Cette foule cependant attendoit toujours dans l'eſpoir d'être regalée *gratis*, lorſqu'on apprit à Capharnaüm que notre homme étoit ſur l'autre rivage. Auſſitôt tous nos fainéans partent pour ſe rendre auprès de lui, &

O

(1) S. Matth. chap. XIV. 30, 33, 35. S. Marc chap. VI. 54, 55, 56. S. Jean chap. 22, 24.

s'y rendent en effet, soit par terre soit par eau (2).

Mais nos parasites, au lieu de trouver un repas servi sur l'herbe, furent régalés d'un Sermon. Jésus qui n'avoit pas les moyens de défrayer souvent une cour si nombreuse, leur tint alors ce langage : *En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, & que je vous ai rassasié. Travaillez*, ajouta-t-il, *pour la vie éternelle*. ...... Nos gens, dont les idées ne s'étendoient pas au delà de la vie présente, ne comprirent pas ce que Jésus leur vouloit dire : ils lui demandent donc ce qu'il faut qu'ils fassent ; il leur fait alors entendre qu'il falloit qu'ils devinssent ses Disciples, vu qu'il étoit le messie. Là-dessus on est tout surpris de les voir demander à Jésus : *mais quel miracle faites vous » donc pour que nous vous » croyons ?* Que faites-vous d'extraordinaires » enfin ? Vous nous alléguerez peut-être le sou» per que vous nous avez donné ; mais *nos » Peres n'ont-ils pas mangé la manne dans le dé» sert pendant quarante ans ?* Est qu'est-ce au » fond que votre souper en comparaison de ce » prodige « ?

D'où l'on voit que Jésus voulut en vain attirer ces Galiléens, à son parti. La continuation du repas miraculeux étoit seule capable de les ébranler. Jésus eut beau leur représenter que le pain dont Moyse avoient nourri leur peres n'é-

(2) Voyez S. Jean chap. VI. 22, 25, 26, 30, 31.

toit point le pain du ciel qui ſeul peut bien nourrir, *ventre affamé n'a point d'oreilles*, ils le laiſſerent pérorer. Quand il eut bien parlé: „ Eh „ bien, dirent-ils à leur tour, donnez nous donc „ de ce pain qui ſeul nourrit, car il nous importe „ peu dequel pain nous mangions, mais il nous „ en faut continuellement, engagez-vous à „ nous en fournir toujours à ce prix nous ſe„ rons à vos ordres “.

Il paroît que ſi Jéſus eût eu dans ce moment les mêmes reſſources qu'auparavant, il eût pu à peu de frais ſe faire une petite armée, que le plaiſir & l'aſſurance d'avoir à manger ſans rien faire auroient pu groſſir en peu de tems. Mais il manquoit de tout. Ces gens ſe donnoient à lui, pourvu que de ſon côté il leur donnât toujours du pain. La propoſition étoit preſſante; Jéſus s'en tira ſi mal que ſes Apôtres eux-mêmes en furent choqués. En effet il leur dit *que lui-même étoit du pain, que ſa chair étoit une viande, que ſon ſang étoit du vin; & que pour arriver au ciel il falloit manger ce pain, cette viande, & boire ce vin deſcendus du ciel: que ceux-là ſeuls qui en mangeoient il les reſſuſciteroit pour les conduire à d'éternels feſtins.* Nos gens obtus ne comprirent rien à ce jargon myſtérieux, imaginé tout exprès pour les dérouter. Voyant donc qu'il n'en étoient point touchés, il leur fit entendre qu'il falloit pour le ſuivre une vocation particuliere, & que puiſqu'ils n'y étoient pas diſpoſés, c'eſt qu'ils n'y étoient point appellés (3).

(3) Voyez S. Jean chap. VI. 26, 32, 44, 37, 42.

Ainsi les recrues que Jésus fit en cette occasion ne furent pas considérables. Au contraire les Juifs furent indignés de ce qu'il prétendoient être descendu du Ciel; *nous connoissons* disoient-ils, *son pere & sa mere, nous sçavons où il est né.* Tous ces bruits répandus jusqu'à Jérusalem, irriterent tellement les Prètres qu'ils résolurent sa mort (4). Mais le fils de Dieu éludoit leurs poursuites & leurs desseins par des marches & contremarches sçavantes, qui mettoient leur vigilance en défaut. C'étoit surtout dans la Capitale qu'ils vouloient l'attirer; mais Jésus n'y avoit point été la derniere Pâque. Son éloignement de cette ville n'empêchoit pas qu'on n'y sçût ses démarches les plus secrettes; il en conclut qu'il y avoit quelques faux freres dans le nombre de ses Disciples. Il ne se trompoit pas: cependant la crainte d'être trahi dans un pays où ses ressources commençoient à s'affoiblir par son refus de donner à manger au peuple, fit qu'il dissimula, jusqu'à-ce qu'il fût arrivé en lieu de sûreté.

Il alla donc faire un voyage chez lui à Capharnaüm, ou il répéta à-peu-près le même Sermon qu'il avoit inutilement prêché aux Galiléens. Cependant personne ne voulut consentir à n'avoir pour nourriture que *sa chair & son sang.* Ceux qui étoient dans sa confidence sçavoient très-bien qu'il leur faisoit faire meilleure chere, mais ses autres Disciples assurerent qu'ils ne pouvoient subsister de ces mets mysté-

(4) *Ibid.* VI, 1.

rieux, & prirent congé de lui (5). Faute de pouvoir faire mieux le Christ fut obligé de les laisser partir.

Jésus s'étant apperçu de la défection d'une partie de sa troupe, en fut fâché; & dans la douleur des pertes qu'il venoient de faire il demanda aux douze: *Et vous: ne voulez-vous pas aussi me quitter?* Surquoi S. Pierre lui répond: *à qui irions nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons & nous sçavons que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant.*

Ainsi Jésus s'assura du mieux qu'il put de la fidélité de ses Apôtres. Cependant nous voyons que malgré sa science infinie il conserva toujours le traître *Judas* dans sa compagnie, quoiqu'il eût dû prévoir qu'il devoit le livrer à ses ennemis.

Cependant il partit pour retourner en Galilée, où ses Apôtres le suivirent, quoique sa derniere prédication, & sur-tout le refus des vivres, eût indisposé les Galiléens. En effet on ne lui fit point un accueil bien empressé. L'arrivée de quelques Pharisiens & Docteurs de Jérusalem acheva de tout gâter; ils étoient députés par les chefs de la Capitale pour éclairer la conduite de notre homme & pour mettre le peuple en garde contre lui. Chacun sçait à quel point les Juifs tenoient à leurs cérémonies légales; & malgré ses protestations d'attachement à la Loi, Jésus, ainsi que ses affidés, n'observoient aucune de ses ordonnances. On trou-

(5) S. Jean chap. IV. 37, 68, 71, 72.

va furtout très-mauvais qu'ils mangeaffent fans fe laver les mains : il fe défendit en difant qu'il valoit mieux violer les traditions & négliger des cérémonies que d'enfreindre les commandemens de Dieu, comme faifoient les Docteurs. Il avança, contre la loi expreffe, que *rien de ce qui entre dans le corps ne le fouille, & que c'eft ce qui en fort qui le rend impur.* Ce qui femble prouver que le Chrift & fa troupe n'étoient pas fcrupuleux fur les alimens qu'il prenoient. Enfuite il fe répandit en invectives contre les Docteurs qu'il appella *des hypocrites, des ignorans, des aveugles qui conduifoient d'autres aveugles.* Dans fon emportement il ne s'apperçut pas que le compliment n'étoit pas moins choquant pour le peuple que pour fes guides. Ceux-ci en conferverent un profond reffentiment, mais la populace n'y prit point garde ; d'ailleurs Jéfus ne lui laiffa pas le tems de la réflexion ; il lui fit un beau difcours pour prouver que les Gens de la Loi & les Prêtres étoient les plus méchans des hommes, les moins charitables, & qu'on ne pouvoit être heureux, ni dans ce monde, ni dans l'autre qu'en devenant fon Difciple.

Cependant les fiens vinrent l'avertir qu'il n'y avoit point de fûreté pour lui dans le lieu où il fe trouvoit actuellement. Il en fortit donc en grande hâte pour fe rendre vers les frontieres de Tyr & de Sidon. Son deffein étoit de vivre caché dans une maifon de ce pays où il s'étoit retiré ; mais avec une auffi grande renommée que celle de notre héros, il lui fut

difficile de demeurer longtems inconnu. Le ſecret de ſa retraite fut divulgué, & comme à quelque choſe malheur eſt bon, cette petite trahiſon lui procura l'avantage de faire un miracle parmi les Gentils. Une femme Cananéenne vint le trouver pour le prier de vouloir bien délivrer ſa fille d'un Démon qui la tourmentoit. Jéſus ne lui répondit pas d'abord. Elle inſiſta; les Apôtres intercederent pour elle & preſſerent leur Maitre de lui accorder ſa demande; le tout pour la faire taire, car elle parloit très-haut & pouvoit faire découvrir qu'il étoit le Meſſie. Il ſe défendit ſur ce qu'il n'étoit envoyé que pour les Juifs & non pour les Payens; on le preſſa de nouveau, on lui répondit à une comparaiſon par une autre; il ſe rendit enfin, & la fille fut délivrée de ſon Diable ou de ſes vapeurs (6).

Les ſuccès de Jéſus dans ce pays ſe bornerent à ce miracle. Il paſſa de là dans la Décapole; il s'y fit quelque conſidération par la guériſon d'un homme muet & ſourd, en prononçant le mot *Epheta*, puis en lui mettant les doigts dans les oreilles & de la ſalive ſur la langue. En conſéquence il paroît que notre Miſſionnaire fit une récolte d'aumônes aſſez abondante. Il opéra de plus un grand nombre de miracles ſur les malades, les boiteux, les eſtropiés. Mais c'étoit ſa coutume de s'évader quand ſa puiſſance miraculeuſe commençoit à faire du bruit; il ſe

(6) S. Matth. chap. XV. S. Marc chap. VII. S. Jean chap. VII.

retira donc vers une montagne distante de trois journées du lieu où il avoit fait tant de miracles (7). Le peuple en foule le suivit jusques dans sa retraite, & il paroît que ce fut sans manger. Mais pour lors le Christ chargé des provisions ou de l'argent que ses miracles lui avoient procurés se vit de nouveau en état de mettre la nappe. Comme s'il n'en eût rien sçû, il demanda à quelqu'un de ses Apôtres combien ils avoient de pains? *sept*, lui répondirent-ils! Alors il commande à la multitude de s'asseoir sur la terre, il prend les pains, les bénit, ainsi que quelques petits poissons. On les distribua à quatre mille hommes, sans compter les femmes & les enfans, qui tous furent rassasiés, & des restes du repas on emplit encore sept corbeilles. Ce prodige paroît être un double emploi de celui que nous avons rapporté ci-devant: cependant S. Chrysostôme prétend que la différence du nombre des corbeilles prouve invinciblement que l'on ne doit pas les confondre (8).

Cela posé, il paroîtroit que Jésus, n'ayant plus de retraite sûre dans son pays, sacrifia encore cette foi l'argent & les provisions que ses prodiges lui avoient fait amasser; il fallut gagner le peuple; dont il sentit alors qu'il avoit très-grand besoin; il étoit généreux quand il en avoit le moyen. Il n'avoit point oublié qu'on lui avoit promis de le suivre pourvu qu'il donnâ à manger.

(7) V. S. Matth. chap. XV. S. Marc chap. VIII.

(8) Homélie XXIV. sur S. Matthieu.

Cependant les Evangelistes, échauffés de l'idée de leur miracle, en oublient un autre qui ne méritoit pas moins d'être noté. En effet quel prodige de voir quatre mille hommes, sans compter les femmes & les petits enfans, suivre Jésus pendant trois jours sans boire ni manger ? Ou bien il faudroit croire que préparés à voyager, ces gens s'étoit munis de provisions, qui tout d'un coup vinrent à manquer. Enfin dans un désert d'où sont venues les corbeilles dont on se servit pour recueillir les restes du repas ? il est à présumer qu'elles tomberent du ciel. Mais d'un autre côté pourquoi n'en faire pas tomber les pains & les poissons ? Par un nouveau miracle il fallut sans doute encore nourrir ce peuple pendant les trois jours de marche nécessaires pour son retour. Cependant dans toute cette affaire il eût été plus court de faire ensorte que le peuple n'eût ni faim ni besoins. Il eût été bien plus court encore par un effet de la grace efficace de convertir tout d'un coup tous les habitans de Judée & de s'épargner les embarras de tant de repas, de fuites, de marches & de contremarches qui devoient à la fin se terminer d'une façon si tragique pour le Héros du Roman.

Les Pharisiens & les Saducéeus ne perdoient point Jésus de vue. Dès qu'ils sçurent qu'il étoit rentré dans l'intérieur du Royaume, ils vinrent le trouver. On pourroit soupçonner que les Evangelistes les font beaucoup plus méchans qu'ils n'étoient réellement, en les représentant si acharnés à la perte du Christ. Etoit-il donc si difficile d'arrêter treize hommes ? Quoi qu'il

en ſoit, des Phariſiens aborderent Jéſus très-poliment pour cette fois, & lui demanderent un prodige. „ Vous en faites, lui dirent-ils ſelon „ les apparences, par douzaines aux yeux de „ mille gens, qui, de votre aveu, ne croyent „ pas en vous, donnez-nous donc un échantil- „ lon de votre ſçavoir faire, & nous ſerons „ moins opiniâtres que ce peuple dont vous „ vous plaignez. Ayez cette complaiſance pour „ nous “. Jéſus fut inéxorable, & les renvoya conſtamment à Jonas. Ce refus les choqua; l'Homme-Dieu invectiva contre eux, & la préſence de ces obſervateurs incommodes rendant ſa puiſſance inutile, il les quitta pour ſe rendre à Bethſaïde.

Chemin faiſant ſes Apôtres lui demanderent la raiſon de ſon refus d'opérer un prodige aux yeux des gens qui l'en prioient de ſi bonne grace. Alors Jéſus par une figure leur fit entendre qu'il ne pouvoit point opérer devant des gens ſi clairvoyans: *gardez-vous* leur dit-il, *du levain des Phariſiens & du levain d'Hérode*. Nos imbéciles qui n'avoient point eu le tems de faire de proviſions de pain, crûrent que leur Maître vouloit les reprendre de leur négligence. Tout autre que Jéſus auroit ri du *quiproquo*, mais l'état de ſes affaires lui donnoit de l'humeur, & il les traita fort durement (9).

En entrant à Bétſaïde on lui préſente un aveugle. Il le guérit en lui appliquant de la ſali-

(9) S. Matth. chap. XVI. S. Marc chap. VIII. S. Luc chap. XII.

ve sur les yeux; mais ce remede produisit un plaisant effet; cet homme *vit marcher des hommes comme des arbres*; Jésus lui imposa donc les mains, & pour lors il vit tout autrement (10).

Ce miracle ne valut pas de conquêtes au Messie; il s'en alla donc tenter fortune dans les villages des environs de Césarée de Philippe. C'est dans ce voyage que, demandant à ses Apôtres ce qu'ils pensoient de lui, les uns lui dirent qu'il passoit pour *Elie*, d'autres pour *Jérémie* &c. Mais Pierre confesse hautement que pour lui il le reconnoissoit pour le Christ (11): confession, qui, dit-on, lui vallut depuis l'honneur d'être mis à la tête du Sacré Collége, & d'être déclaré le chef de l'Eglise.

Le Christ, quoique Souverain dans le Ciel, ne possédoient rien sur la terre & ne pouvoit y rien donner; il dédommagea donc ses Apôtres en leur assurant le privilége spirituel de damner & de sauver à leur gré le reste des humains. Il promit à Pierre la place de *Portier du Paradis*, devenue depuis si lucrative pour ses successeurs & ayants-cause. Cependant Jésus recommanda le silence à sa troupe sur la promotion qu'il venoit de faire. Mais peut-être que le traître Judas, peu content de sa charge de trésorier, ne garda point le secret.

Malgré le suffrage de Pierre, ce qui pouvoit résulter de la colere des Prêtres étoit toujours présent à l'esprit de Jésus. Il se voyoit décrié

(10) S. Marc chap. VIII. 22-26.
(11) St. Matthieu XVI. St. Marc VIII. St. Luc IX.

& rejetté de tous côtés ; & présumoit avec assez de bon sens que toutes les Provinces lui étant une fois fermées, & les Gentils n'étant gueres disposés à recevoir pour législateur un Juifs expulsé de son pays, il seroit contraint tôt ou tard de retourner à Jérusalem, où il devoit s'attendre à subir de périlleuses avantures. D'un autre côté les Romains; maîtres des troupes dont les Juifs ne pouvoient aucunement disposer, auroient très-promptement fait cesser la mission d'un homme qu'ils auroient regardé ou comme un fou ou comme un pertubateur du repos public, s'il eût voulu tourner contre eux ses batteries. En effet il y a lieu de croire que la mission de Jésus ne dura si longtems en Judée que parce que les Romains n'étoient pas trop fâchés qu'un peuple inquiet & turbulent s'amusa à la suite d'un homme de la qualité de Jésus ou d'un prétendu Messie, à l'apparition duquel les préjugés donnoient lieu. Toujours sûrs de pouvoir écraser ceux qui feroient des entreprises trop fortes, ils s'embarassoient très-peu de ce que faisoient dans les campagnes des vagabonds peu redoutables pour leur autorités appuyée de légions aguerries.

Quelque stupides qu'on les suppose, la position du fils de Dieu dut allarmer les compagnons de sa fortune; il fallu dont imaginer des moyens d'encourager au moins ceux qui étoient dupes de bonne foi de ses vaines promesses; il ne leur dissimula pas le mauvais état de ses affaires, le sort qu'il avoit à craindre, la mort même dont il étoit menacé. Il les prévint

là-dessus, & leur annonça que, même s'il souffroit leur dernier supplice, ils ne devoient pas se décourager pour cela, parce qu'au bout de trois jours il sortiroit triomphant du tombeau. Nous verrons dans la suite l'usage que firent les Apôtres de cette prédiction de leur Maître, qui dut sans doute pour lors leur paroître aussi insensée qu'incroyable.

Pour continuer à les soutenir dans son parti & ranimer leur ferveur, il les entretenoit sans cesse de la beauté du royaume de son Pere; mais il les avertissoit que pour y arriver il falloit tenir bon, l'aimer sincérement & consentir à souffrir avec lui. Ces tristes sermons se sentoient de la situation de l'Orateur, pouvoient plûtôt accabler que relever le courage de ses auditeurs. Jésus crut donc qu'il étoit à propos de présenter à ses Disciples un échantillon de la gloire dont il leur avoit si souvent parlé. Pour cet effet il leur donna le brillant spectacle de la *Transfiguration*. Tous les Apôtres n'en furent pas témoins, il n'en voulut que trois, *Pierre*, *Jacques*, & *Jean*, ses confidens les plus intimes, à qui il recommanda de n'en point parler. Cette scene se passa, dit-on, sur le mont *Thabor*. Là, Jésus parut rayonnant de lumiere, accompagné de deux autres camarades que les Apôtres prirent pour *Moyse* & *Elie*, que, suivant les apparences, ils n'avoient jamais vus (12). Un nuage qui survint intercepta les trois corps lu-

(12) Théophylacte nous assure que dans la *Transfiguration*, les Apôtres reconnurent *Moyse* & *Elie*, non à leurs visages, qu'ils n'avoient jamais vus, mais à leurs propos;

mineux, & quand on ne vit plus perſonne on entendit une voix prononçant ces mots, *celui-ci eſt mon fils bien aimé* Les Diſciples dormoient pendant que ce ſpectacle s'apprêtoit, ce qui a fait ſoupçonner que le tout pourroit bien n'avoir été qu'un rève.

Cependant les Apôtres qui privés de cette viſion étoient reſtés aux pieds de la montagne, voulurent faire l'eſſai de leurs pouvoirs ſpirituels ſur un lunatique ou poſſédé; mais le Diable ne tint nul compte de leurs exorciſmes. Le pere du malade voyant leur Maître deſcendre de la montagne: lui préſenta ſon fils, qu'il guérit auſſitôt. Après quoi il fit une forte reprimande à ces *mal-adroits*: il prétendoit que leur peu de ſuccès venoit de leur peu de foi, dont un grain, ſelon lui, ſuffiſoit pour déplacer des montagnes: en conſéquence il leur recommanda le jeûne & la priere comme la recette la plus ſûre pour chaſſer certains Démons plus rebelles que les autres (13).

Le peuple réſiſtoit pourtant à tous ces prodiges; les Diables dont il étoit poſſédé ne pouvoient être chaſſé par des moyens que le Chriſt eût encore imaginés. Croyant donc tirer quelque parti des étrangers, que les ſolemnités amenoient toujours en grand nombre à la Capitale, il réſolut de s'y rendre en ſecret, pour la fêtes des Tabernacles. Agité néanmoins des plus fâcheux preſſentimens, il traverſa la Ga-

(13) V. S. Matth. chap. XVII. S. Marc chap. IX. S. Luc chap. IX & XVII.

lilée; il s'expliquoit sur ces craintes d'une façon énigmatique & caché à ses Apôtres. qui n'y comprenoient rien; mais qui voyant leur Maître triste, se conformoient à son humeur (14).

En arrivant à Capharnaüm, lieu de sa résidence ordinaire, les commis, chargés de percevoir les droits le prirent pour un étranger & ne reconnurent pas même Matthieu leur ancien confrere; en conséquence il exigerent le péage ou le tribut. Jésus, qui étoit Juif, trouva fort impertinent qu'on voulût le faire payer; mais, soit qu'on n'écoutât point ses raisons, soit qu'il eût envie de n'ètre point connu, il envoya Pierre chercher une pièce de trente sols dans la bouche d'un poisson, ou si l'on veut, lui dit d'aller prendre à la ligne un poisson que l'on vendit pour cette somme, & qui servit à payer.

Les Apôtres ayant compris par les discours du Sauveur que son royaume pouvoit encore être fort éloigné, s'amuserent à disputer entre eux sur la primauté & sur les rangs qu'ils occuperoient dans cet Empire futur, qui leur avoit été obscurement annoncé. Ils ont été depuis fidélement imités par leurs successeurs. Cependant Jésus prit occasion de cette dispute pour leur faire un beau sermon sur l'humilité. Il appelle un enfant, le place au milieu d'eux, & leur déclare que cet enfant est le plus grand

(14) S. Matth. chap. XVII. 21. S. Marc chap. IX. 29, 30. S. Luc chap. IX. 44 & 45.

d'entre eux. Ce sermon, dont notre Clergé a si bien profité, contient de belles paraboles, & enseigne d'excellens moyens pour parvenir au ciel & pour ne point réussir sur la terre. Mais comme toutes ces choses ne sont que des répétitions de ce qui est enseigné dans le Sermon sur la montagne, nous y renvoyons le lecteur (15).

Jésus ne fit point de miracles pendant ce séjour à Capharnaüm, où il avoit intérêt à ne point trop faire parler de lui. Ses freres ou ses parens, qui selon les apparences, étoient d'accord avec les Prêtres, l'y vinrent trouver pour lui persuader de sortir de son azile & d'aller en Judée montrer son sçavoir-faire. Ils lui firent entendre que la fête devoit l'appeller à Jérusalem où il ne pouvoit manquer de trouver l'occasion de se signaler (16).

Ce ton ironique fit pressentir à Jésus que l'on trâmoit quelque chose contre lui. Alors la vérité éternelle se débarrassa de leurs importunités par un mensonge. Le fils de Dieu dit à ses freres d'aller à cette fête & les assura que pour lui *il n'iroit pas* (17). Cela ne l'empêcha pas

(15) S. Matthieu *chap.* XVIII. S. Marc *chap.* IX. S. Luc *chap.* IX. 17. Nous trouvons dans S. Matthieu *chap.* XI. *verset* 11. un passage embarrassant pour ceux qui croient la Divinité de Jésus-Christ ; en effet il y dit lui-même que *le plus petit du Royaume des Cieux, est plus grand que lui* : humilité déplacée dans un Dieu qui venoit se faire connoître.

(16) V. S. Matth. chap. XIX. S. Marc, chap. X. S. Jean chap. VII.

(17) S. Jean chap. VII. 8.

pas de se mettre en route pour Jérusalem, mais dans le plus grand secret. Chemin faisant il guérit pourtant dix lépreux, parmi lesquels un seul, qui étoit Samaritain, montra de la reconnoissance à son médecin. En faveur de sa foi ses péchés lui furent remis (18). Malgré ce beau miracle & cette absolution les incrédules ne trouvent pas que le Christ soit absous d'avoir fait un mensonge: il leur semble très-étrange que le fils de Dieu, à qui sa toute-puissance fournissoit tant de moyens honnêtes pour agir ouvertement, recoure à la ruse & à la tromperie pour éluder les embûches de ses ennemis. La conduite de Jésus dans cette occasion ne peut s'expliquer qu'en disant que ce qui paroît mensonge à des yeux charnels est vérité dans l'Evangile.



CHAPITRE XIV.

Jésus se montre à Jérusalem. Il est forcé d'en sortir. Résurrection de Lazare. Entrée triomphante du Christ. Sa retraite au Jardin des Olives. La Cêne. Il est arrêté.

NOTRE héros, qui avoit résolu de ne point se montrer en public à Jérusalem, changea bientôt d'avis, en apprenant la diver-

(18) S. Luc chap. XVII. 11. & suivans.

fié d'opinions qui partageoient la Capitale sur son compte (1). Il s'imagina donc que sa présence & ses discours fixeroient l'inconstance du peuple & les incertitudes des raisonneurs. Il se trompoit; lui, qui recommanda si souvent la *prudence des serpens*, en manqua dans cette occasion. Mais aussi comment faire révoquer des décrets immuables? Le monde n'avoit été créé que pour que l'homme péchât, & l'homme n'avoit péché que pour que le Christ par sa mort eût la gloire de réparer le péché.

Si l'on disoit beaucoup de mal de Jésus dans Jérusalem, on en disoit aussi beaucoup de bien. La louange est un piége où le fils de Dieu lui-même fut prit. Se flattant de réunir les suffrages, il monte au Temple & y prèche. Mais quelle dut être sa surprise lorsqu'à sa voix il entendit se mêler des cris de rage, & la multitude l'accuser d'être possédé! Malgré le bruit confus qui régnoit dans l'auditoire, Jésus continuoit à parler; peut-être même seroit-il parvenu à vaincre les mauvaises dispositions de l'assemblée, si une troupe d'Archers ne fut venu l'interrompre, précisément dans l'endroit le plus chaud de son sermon. Il parloit de son pere céleste, & cet événement nous a fait perdre sans doute un traité fort sublime sur la Divinité. Cependant ces Archers n'avoient point dessein de le saisir, ils ne vouloient que lui imposer silence, il lui fût donc aisé de s'esquiver.

(1) S. Jean chap VII. 11. & suivans.

Cependant Jésus, dont l'humeur paroît avoir été vindicative & remuante, piqué de cette avanie, continuoit ses invectives contre les Prêtres, les Docteurs & les principaux d'entre les Juifs. On tint Conseil à son sujet; les avis se réunissoient à lancer un décret contre lui & à le juger par contumace. Mais ce Nicodème, dont nous avons parlé ci-devant, prit sa défense & proposa à ses confreres de l'aller entendre avant que de le condamner. On lui objecta *qu'il n'étoit jamais venu rien de bon de Galilée*, c'est-à-dire, que son protégé ne pouvoit être qu'un vagabond.

Jésus apprit dans sa retraite sur le mont des Olives qu'on avoit sursis à son jugement. En conséquence il reparut le lendemain dans le Temple dès la pointe du jour. Les Docteurs & Sénateurs s'y rendirent un peu plus tard, & lui amenerent une femme accusée d'adultere; crime d'après lequel suivant la Loi elle devoit souffrir la mort. Nos Docteurs sachant peut-être sa conduite & qu'il traînoit à sa suite des femmes de mauvaise vie, voulurent lui tendre un piége. Notre homme eût pu s'en tirer en disant tout simplement que ce n'étoit point à lui de juger; mais il voulut raisonner; il écrivit sur la poussiere, & conclut fort prudemment que pour juger il faut être exempt soi-même de tout péché. Alors se tournant vers les Docteurs, *que celui d'entre vous*, leur dit-il, *qui est sans péché lui jette la premiere pierre.* A ces mots nos Docteurs s'en allerent en haussant les épaules. Jésus resta tout seul avec la femme adultere, que les Juifs n'auroient

pas traitée si doucement si elle eût été vraiment coupable. Alors il lui dit, *puisque personne ne vous a jugée, je ne vous comdamnerai pas non plus. Allez donc & ne retombez plus dans le péché.*

Heureusement sorti de cette épreuve, Jésus se crût en sûreté. En conséquence par un effet de sa pétulance naturelle; il hazarda encore un sermon dans le Temple; il n'y parla que de lui-même. Voici à-peu-près son plus bel argument: „ Vous appellez, disoit-il, une preuve „ complette celle que fournissent deux témoins. „ Or je rends témoignage à mon Pere, & mon „ Pere me rend témoignage; donc vous de- „ vez me croire “. Ce qui se réduisoit à dire: *mon Pere me prouve & je prouve mon Pere.* Les Docteurs peut satisfaits de ce cercle vicieux, dans la vue d'aller directement au fait, *qui êtes-vous*, lui demanderent-ils? *Je suis*, répondit Jésus; *dès le commencement*, *& j'ai beaucoup de choses à vous dire; mais je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de mon Pere.* Les auditeurs étoient sans doute impatientés de ces réponses ambigues; Jésus, qui vouloit augmenter leur embarras, ajouta donc qu'ils le connoîtroient bien mieux quand ils l'auroient fait pendre.

Notre Héros ne laissa pas de montrer de grandes vues dans cette conférence; il fit entendre à mots couverts qu'il ne seroit peut-être pas impossible de sécouer le joug des Romains. Mais soit par la crainte des châtimens, soit qu'on ne crût pas un tel homme en état d'opérer une si

grande révolution, on feignit de ne le point comprendre. Piqué de trouver les Docteurs & les Pharisiens si obtus ou si opiniâtres, il les appella *enfans du diable*; il leur soutint qu'il étoit *plus vieux qu'Abraham*; en un mot il éclata d'une façon si déraisonnable que le peuple se déclarant contre lui, voulut le lapider. Jésus voyant trop tard sa sottise, se cacha d'abord, & saisit ensuite le moment de s'enfuir.

Depuis quelque tems ses miracles étoient devenus plus rares & la faveur du peuple s'affoiblissoit. Il fallut donc la réchauffer : ainsi Jésus fit un prodige & guérit un aveugle-né avec un peu de poussiere délayée dans du crachat. C'étoit; à ce qu'il paroît un mandiant fort connu, qu'on ne soupçonnoit aucunement d'artifice. On ne voulut plus le reconnoître après qu'il eut obtenu la vue, ce qui sans doute diminua les charités qu'il étoit dans l'usage de recevoir; mais peut-être en fit-on un Disciple, & même quelques légendes assurent qu'il vint après la mort de Jésus dans les Gaules où il devint Evêque, c'est-à-dire, Inspecteur, ce qui suppose de bon yeux.

Quoiqu'il en soit, le prodige fit du bruit, & parvint à la connoissance des Pharisiens. Le mandiant subit un interrogatoire; il confessa hautement qu'un nommé Jésus l'avoit guéri, avec une boue de sa composition & quelques bains à Siloé. Mais il faut avouer que la mauvaise humeur des Pharisiens alla un peu loin dans cette occasion: il firent un crime au médecin d'avoir composé son onguent le jour du

Sabbath ; & conséquemment il formerent le projet d'excommunier quiconque tiendroit pour notre guérisseur.

Cette résolution fit trembler Jésus. Il sçavoit le pouvoir d'une excommunication chez les Juifs. Il se voyoit traversé dans tous ses desseins ; il n'osoit prêcher dans Jérusalem, ni se produire en aucun autre lieu ; tout, jusqu'à ses miracles, se tournoit contre lui. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il avoit pu se tirer de la Capitale. Cependant à peu de distance il avoit un azile, & même une société, dans Béthanie où son ami *Lazare* possédoit une maison. Il prit donc le parti de s'y retirer, mais quoique ce fut un château, la troupe qui l'accompagnoit pouvoit y devenir incommode pour son hôte, ce qui le détermina à envoyer soixante-douze de ses Disciples en mission dans la Judée. Pour cette fois il leur donna de très-amples pouvoirs, car à leur retour nous les voyons s'applaudir & se réjouir entre eux de la facilité avec laquelle ils chassoient les Démons.

A peine le Christ fut-il arrivé à Béthanie que, pour le recevoir d'un façon digne de lui, on lui prépara un festin. Mais la voluptueuse Magdeleine, contente de dévorer des yeux son cher Sauveur, laissoit travailler Marthe sa sœur aux arrangemens de la cuisine, & se tenoit à ses pieds (2). L'humeur s'empara de Marthe &

(2) Un Ecrivain moderne nous apprend que *Jésus étoit fort beau*. Nous avons un petit Traité sur la *beauté du Christ*, composé par un minime nommé *Pijart* ; & imprimé sous le titre de *De singulari Christi Jesus D. N. Salvatoris pulchri-*

peut-être la jalousie, elle vint tancer Magdeleine; mais le tendre Messie prit la défense de sa pénitente, assura qu'elle avoit choisi le parti le plus avantageux; & le frere Lazare, qui survint, ordonnant qu'on servît, termina le différend (3).

Cette petite altercation fut néanmoins cause que Jésus ne fit pas un long séjour à Béthanie. Il en sortit, lorsqu'un Pharisien l'invita à venir diner chez lui par pure curiosité. Le Messie accepta son invitation. Mais notre Pharisien impoli n'eut pas même l'attention de donner à laver à son convive, ce qui lui attira un beau sermon sur l'aumône, rempli de comparaisons merveilleuses que nous passerons pourtant sous silence, vû que notre Orateur se répétoit fort souvent lui même, & que ce diner paroît un double emploi de celui dont il a été fait mention ci-devant.

Depuis cette époque jusqu'à la fête de la dédicace du Temple, notre héros erra dans les environs de Jérusalem, avec ses Disciples, qu'il entretenoit sans cesse de la grandeur de son royaume aérien, & de ce qu'il falloit faire pour y entrer. Ce fut, selon S. Luc, dans cette oc-

chritudine, in-12 *parisiis* 1651. Dans la Lettre supposée de *Lentulus* au Sénat Romain on trouve une descriptio nexacte de la personne de Jésus. V. CODEX APOCRYPH N. T. TOM. I. pag. 301. Cependant d'autres ont prétendu que Jésus s'étoit donné un visage fort laid par humilité.

(3) S. Luc chap. X. 1-17, 38, 42. XI. verset 1 & suivans.

casion, & suivant S. Matthieu dans le Sermon sur la montagne, qu'il apprit à ses Apôtres qui ne sçavoient pas lire, une courte priere, appellée depuis ce tems l'Oraison Dominicale, que les Chrétiens répetent sans cesse avec dévotion, toute injurieuse qu'elle est pour la Divinité qu'elle semble accuser de nous *induire en tentation.*

Cependant le tems s'écouloit en pure perte. La cessation des prodiges & des prédications causoit celle des aumônes. Ainsi Jésus hazarda encore un sermon dans un village; mais quoiqu'il attirât l'admiration du peuple, qui ne demande pas mieux que d'admirer, il ne produisit aucun effet. Vers la fin de la mission du Christ, on ne voit plus la foule courir après lui. S'il veut faire un miracle il faut qu'il appelle à lui ceux qu'il veut guérir. Depuis dix-huit ans une vieille femme de ce village étoit toute courbée; c'étoit suivant le langage du pays, le Diable qui la tenoit dans cette posture incommode. Jésus l'appelle & lui crie: *femme vous êtes délivrée de votre infirmité* (4). La vieille fait des efforts pour se redresser, elle vient à pas de tortue aux pieds du Messie, il lui impose les mains, aussitôt elle marche droit comme une fille de quinze ans. Pour cette fois le Diable ne dit mot en s'en allant. Sur quoi l'on a remarqué que le Diable suivit toujours l'opinion des spectateurs des miracles du Sauveur; il s'accordoit merveilleusement avec eux pour reconnoître ou rejetter

(4) S. Matthieu chap. XXIII. 24, S. Luc chap. XII.

le Meſſie. Cette conduite analogue des ſpectateurs & des poſſédés étoit peut-être le réſultat de l'excommunication lancée contre tous ceux qui regarderoient Jéſus comme le Meſſie.

La réputation de Jean-Baptiſte ſubſiſtoit encore ſur les bords du Jourdain. Pour rappeller la ferveur primitive, ou peut-être pour tâcher de ſe faire ſuivre par les Diſciples de Jean ſon précurſeur qui lui avoit tendu des témoignages ſi flatteurs, Jéſus tourna vers ce côté; mais la tentative fut infructueuſe.

Il ne réuſſit pas davantage en guériſſant un hydropique, qui ſe trouva par hazard chez un Phariſien qui donnoit à diner au Sauveur. On admiroit ſes guériſons, mais il gâtoit tout par ſes raiſonnemens bizarres & ſcandaleux pour la plupart des auditeurs.

Pour derniere reſſource il eſſaya de s'attacher des Publicains, des Commis, des gens décriés; mais ce n'étoit-là que de foible appuis, & leur commerce lui fit perdre le peu d'eſtime que d'autres avoient encore pour lui (5).

La vue du ſupplice a ſouvent fait perdre la tête aux héros les plus courageux. Le nôtre, agité par une foule d'objets ſiniſtres, imagina que rien n'étant plus cher aux hommes que la vie, rien n'étant plus difficile que d'y revenir après en être ſorti, le peuple de Jéruſalem, nonobſtant les criailleries de ſes Prêtres, ne manqueroit pas de ſe déclarer pour lui s'il par-

(5) S. Matth. XIX. S. Marc X. S. Luc XIII. XIV. XV. XVI. XVII.

venoient à lui faire croire qu'il avoit le pouvoir de ressusciter les morts. Lazare, l'ami intime de Jésus, parut à celui-ci l'homme du monde le plus propre à donner au public le spectacle d'un mort rappellé à la vie. Quand tout fut bien concerté & disposé, le Christ s'achemina vers Béthanie. Alors Marthe & Magdeleine envoyent au devant de lui pour l'instruire en public que leur frere est bien maladé. Jésus ne leur fait faire aucune réponse, mais parlant tout haut & de maniere à être entendu, *cette maladie*, dit-il *ne va point à la mort*, *elle est pour la gloire de Dieu*. C'étoit déjà en trop dire.

Au lieu d'aller à Béthanie, ou de passer ailleurs le Christ demeure deux jours dans un village à ne rien faire: ensuite il dit à ses Apôtres qu'il faut retourner dans la Judée. Il y étoit dès-lors même, mais il voulut sans doute parler de la capitale. Ils lui représenterent que ce seroit une démarche imprudente, vû que peu de tems auparavant on vouloit l'y lapider. On sent que Jésus ne parloit ainsi que pour donner lieu au siens de l'inviter à ne pas négliger l'ami Lazare dans sa maladie. D'ailleurs les paraboles suivante font voir qu'il n'avoit nulle envie d'aller à Jérusalem. *Notre ami Lazare dort*, *je m'en vais l'éveiller*. A ce discours les Apôtres le jugerent guéri. Jésus leur déclare *qu'il est mort*, mais qu'il est charmé de ne s'être point trouvé à son trépas, afin de les confirmer dans la foi.

Les deux jours que Jésus passe dans un village joints au long tems qu'il employe à faire environ une demi lieue, se convertissent aussitôt en

quatre jours, depuis lesquels Jésus prétend que Lazare est mort. Enfin il arrive chez le défunt, qu'on avoit mis dans un caveau voisin de sa maison, & non dans un sépulcre hors de la ville; suivant la coutume d'alors. Après quelques questions faites à Marthe sur sa croyance, il l'assuré que son frere ressuscitera. *Oui*, dit-elle, *mais ce sera au dernier jour.* Enfin notre Thaumaturge affecte d'être très-vivement touché, il frémit, il pleure, invoque le sécours du ciel, se fait mener au caveau, le fait déboucher, appelle Lazare à haute voix & lui commande de sortir. Le mort, quoique lié & enveloppé de son linceuil, se leve, marche & vient se faire délier, devant témoins, à l'entrée du caveau (6).

On est forcé de convenir que ce prodige fut conduit avec bien de la maladresse. En vain St. Jean, (le seul Evangeliste qui rapporte un miracle si frappant) étaye son récit de la présence des Juifs, il détruit son propre ouvrage en ne les faisant venir qu'après la mort de Lazare pour consoler ses sœurs. Il eût fallu que les Juifs l'eussent vû mourir, mort, embaumé, & qu'ils sentissent par eux-mêmes l'odeur de sa corruption, enfin & qu'il conversassent avec lui depuis sa sortie du tombeau (7). Les incrédules qui

(6) S. *Jean chap XI* 54. On conserve à Vendôme, dans le monastere de la Sainte Trinité, la *Sainte Larme* que Jésus versa en pleurant son ami Lazare. Mr. de Thiers, ayant eu la force d'esprit d'écrire contre l'autenticité de cette Relique, se fit de grandes affaires avec les Bénédictins.

(7) S. Marc X. 46.

ont traité des miracles ont épuiſé tous les traits de la critique ſur celui-ci; vouloir le diſcuter ce ſeroit ne faire que répéter ce qu'ils ont dit. Les Juifs y trouverent des caracteres de fourberie ſi marqués, que loin de ſe convertir, ils prirent enfin à ſon occaſion des meſures plus ſérieuſes contre Jéſus, qui en ayant eu l'avis ſe retira près du déſert, en une ville nommée *Ephrem*, où il ſe tint avec ſes Diſciples. On enjoignit cependant aux villes & aux villages de lui refuſer l'aſyle, & aux habitans de le livrer aux Magiſtrats. En un mot ſon miracle lui valut une proſcription générale. S'étant préſentés aux portes d'un bourg de la Samarie, on lui refuſa d'abord le paſſage; il ne lui fut pas permis de s'arrêter à *Jéricho* quoiqu'il y rendit la vue à un aveugle (8). Il revint donc à Béthanie, où il fut reçu, non par Lazare, qui avoit peut-être été forcé de ſe ſauver, pour s'étre prêté à une telle impoſture; mais par *Simon le Lépreux*; comme l'aſſure S. Matthieu. Lazare depuis ſa réſurrection ne reparoît plus ſur la ſcène (9).

Cette rejection & cet abandon de Chriſt jetta les Apôtres dans la conſternation. Pour ra-

(8) S. Matthieu chap. XXVI. 6. dit que Jéſus rendit la vue à deux aveugles.

(9) Voyez ſur le miracle du Lazare *les diſcours ſur les miracles par Woolſton*. Une Légende (ſuivant Baronius) aſſure que l'ami Lazare alla depuis prêcher la foi aux Provençaux; il fut le premier Evêque de Marſeille. Quant à la Magdeleine, elle alla, dit-on, pleurer ſes péchés & la mort de ſon amant dans un déſert de la Provence, appellé *la Sainte Baume*. Marthe, comme chacun ſçait, eſt enterrée à Taraſcon.

nimer leur confiance Jésus fit mourir un figuier en vingt-quatre heures, pour le punir de n'avoir point eu des figues, dans une saison où il ne pouvoit point en porter, c'est-à-dire; vers le mois de Mars (10). Comme toutes les actions du Messie, lors mêmes qu'elles paroissent insensées aux yeux des hommes ordinaires, ont un grand sens aux yeux des dévots illuminés par la foi nous pourrions voir dans le miracle de ce figuier représenter symboliquement un des dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne. Sous ce point de vue le figuier maudit c'est le plus grand nombre des hommes que, selon nos Théologiens, le Dieu des miséricordes maudit & condamne à des flammes éternelle; pour n'avoir pas eu ni la foi ni les graces qu'ils n'ont pu tenir d'eux-mêmes & que ce Dieu n'a pas voulu leur donner. On trouvera de cette maniere que le trait ridicule du figuier de l'Evangile est destiné à figurer un des dogmes les plus profonds de la Théologie Chrétienne.

Tandis que Jésus instruisoit ainsi ses Apôtres par des figures & des paraboles ingénieuses, on travailloit fortement contre lui à Jérusalem. Il paroît par l'Evangile que le *Sanhédrin* étoit partagé sur son compte. On vouloit peut-être bien le punir, mais non de mort. Tous furent assez d'avis qu'on l'arrêtât sans éclat, pour aviser ensuite aux châtimens qu'on lui infligeroit. Les plus fougueux d'entre les Prêtres vouloient qu'on l'attirât dans la Capitale & qu'on le fît,

(10) S. Marc chap. XI. 19. & 20.

assassiner pendant le tumulte de la fête. Tout cela prouve que l'on ne se tenoit pas assûré que le peuple ne s'intéressât pour lui. Peut-être même avoit-on grande raison; ce qu'une portion de ce peuple fit en sa faveur lorsqu'il s'approcha de Jérusalem, prouve qu'il eût été fort dangereux d'agir ouvertement. Sur ce plan on promit en secret une récompense à celui qui livreroit Jésus, & nous verrons bientôt un des Apôtres trahir son Maître pour un prix très-modique.

Il y a tout lieu de croire qu'avant d'entrer à Jérusalem, Jésus se fit annoncer par les amis qu'il pouvoit y avoir. Ses adhérans firent donc des efforts pour rendre un peu brillante son entrée dans la Capitale. Pour lui, voulant peut-être montrer de la modestie au milieu de son triomphe, ou ne pouvant faire mieux, il choisit pour sa monture un ânon qui n'avoit encore jamais été monté. On s'empara par son ordre d'une ânesse & de son petit. Faute de selle, quelques Disciples mirent leurs habits sur le dos du baudet. La troupe s'avança en bel ordre, le peuple, toujours avide du moindre spectacle, courut pour voir celui-ci, & l'on peut croire que si quelques-uns rendirent alors des hommages sincères à ce triomphateur, le plus grand nombre se moqua de lui & ne donna que des huées à cette farce ridicule (11).

Le Magistrat, craignant une rumeur, vou-

(11) S. Matth. ch. XXI. S. Marc chap. XI. S. Luc. chap. XIX. S. Jean XII.

lut faire taire la populace à laquelle les Disciples avoient donné le ton. Il s'addressa donc à Jésus même, qui répondit que les *pierres parleroient* plutôt que ses amis ne se tairoient. Ce qui sembloit annoncer un soulévement en cas que l'on voulût employer l'autorité. Le Magistrat comprit très-bien que ce n'étoit pas-là le moment d'attaquer Jésus.

Dès que notre héros fut entré dans Jérusalem il se mit à pleurer & à prédirent sa ruine. L'annonce des calamités fut & sera toujours un moyen sûr d'exciter l'attention du vulgaire. Les personnes distinguées, qui ignoroient la cause des attroupemens du peuple autour, de Jésus, s'en informoient, & on leur répondoit : *c'est Jésus de Nazareth ; c'est un Prophête de Galilée.* S. Marc nous assure que dans cette circonstance, décisive pour le fils de Dieu, il donna encore une fois au peuple le pillage des marchandises étalées dans le parvis du temple (12). La chose est très-croyable, elle étoit même alors plus sage ou plus nécessaire que la premiere fois.

Profitant de ce tumulte Jésus guérit force aveugles & boiteux. Tandis que ces merveilles s'opéroient d'un côté on crioit *Hosannah* de l'autre (13). On pria l'auteur de ces exclamations & de ce tumulte de les faire cesser, mais notre homme n'avoit plus de mesures à garder ; il sentoit qu'il falloit tirer parti de l'enthousias-

(12) Voyez S. Marc chap. XI. 15.
(13) S. Matth. chap. XXI. 14. S. Jean VII. 27.

me populaire, & qu'il y auroit de la duperie à vouloir l'appaiser. D'ailleurs l'incertitude du succès l'avoit mis dans un trouble qui l'empêchoit sans doute de rien voir ou d'entendre. Quelque enfant peureux ou trop pressé dans la foule s'avise de crier, au moment que Jésus avoit dit: *mon Pere, délivrez-moi de cette heure.* On prit cette voix de l'enfant pour une voix du ciel qui répondoit au Prophête. D'ailleurs S. Jean nous apprend que les Disciples avoient fait valoir auprès du peuple le fameux miracle de la résurrection du Lazare, qui attesté par des témoins oculaires dut faire une grande impression sur la canaille étonnée. En conséquence on ne douta pas que la voix du ciel qu'on avoit entendue ne fût celle d'un Ange qui rendoit témoignage à Jésus; celui-ci profitant habilement de l'occasion leur dit: *ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous.* Il prit ensuite occasion de là de haranguer le peuple, de s'annoncer pour le Christ; mais il gâta son sermon par des propos qui montrent le trouble où le jettoient ses appréhensions. En un mot il paroît que notre homme ne sçut pas tirer de la circonstance tout l'avantage qu'elle sembloit lui promettre. En effet il sortit de la ville; se retira vers Béthanie, où il passa la nuit avec ses Disciples.

En général notre héros étoit sujet à perdre la tête; nous trouvons constamment en lui un mêlange d'audace & de pusillanimité. Accoutumé à faire ses coups à la campagne & parmi des

gens

gens grossiers, il ne sçut plus se conduire à la ville, ni réussir contre des ennemis vigilans & éclairés. Ainsi il perdit le fruit de cette journée mémorable, & préparée de longue main. Nous ne voyons pas en effet que depuis ce jour il soit rentré à Jérusalem, sinon pour y subir son jugement. La tristesse & la crainte lui avoient ôté toute sa présence d'esprit: il fallut que ses Disciples lui rappellassent qu'il étoit tems de célébrer la Pâque. Ils lui demanderent où il vouloit qu'ils allassent préparer le repas. Il leur répondit d'aller chez le premier venu, ce qu'ils exécuterent. On leur fournit une chambre, où ils se rassemblerent avec leur Maître, qui toujours occupé de ses tristes pensées, leur fit entendre que cette Pâque seroit vraisemblablement la derniere qu'il célébreroient avec eux. Les propos qu'il leur tint étoient lugubres; il leur voulut laver les pieds pour leur apprendre que l'humilité étoit essentiellement nécessaire quand on étoit le plus foible. S'étant ensuite remis à table il leur fit entendre assez clairement qu'il craignoit d'être trahi par l'un d'entre eux. Il y a tout lieu de croire que ses soupçons tomberent principalement sur Judas; ses fréquentes allées & venues chez les Prêtres purent être connues de son Maître; comme ce Judas étoit le trésorier de la troupe; & par conséquent chargé de payer les frais du repas, Jésus voulut selon les apparences faire entendre que c'étoit aux dépens de sa vie & de son sang qu'il étoient régalés dans ce moment. *Prenez*, leur dit-il d'une façon emblématique, *car ceci*

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Homme-Dieu aux approches de sa mort fit voir une foiblesse qu'un grand nombre d'hommes ordinaires rougiroit de montrer en pareille circonstance. Cependant le perfide Judas, à la tête d'une troupe d'Archers ou de Soldats, s'avançoit vers Jésus dont il connoissoit les retraites. Un baiser étoit le signal auquel les Satellites devoient reconnoître celui qu'ils avoient ordre de saisir. Déja le Christ voyoit s'avancer les lanternes qui éclairoient la marche de ces Sbirres, alors sentant l'impossibilité d'échapper, il fait de nécessité vertu; en poltron révolté, il se présente hardiment à la troupe. *Qui cherchez-vous*, leur dit-il d'un ton ferme? *Jésus*, répondirent-ils. *C'est moi*. Ici Judas confirme par un baiser cet aveu héroïque. Les Apôtres éveillés par le bruit, viennent au secours de leur Maître; Pierre, le plus zèlé d'entre eux, abbat d'un coup de sabre l'oreille de *Malchus*, valet du Grand-Prêtre. Jésus, voyant l'inutilité de la résistance, lui commande de *remettre l'épée dans son fourreau*, rajuste l'oreille de Malchus, qui en fut quitte pour la peur, & se rend ensuite à ceux qui venoient le saisir.

On dit que d'abord les troupes qui vinrent pour prendre Jésus furent forcées de plier. Le fait est très-possible: il faisoit obscur; ainsi les Archers, voyant confusément les Apôtres, purent croire que leurs ennemis étoient en plus grand nombre, & craindre de se voir envelopper: rassûrés ensuite ils remplirent sans crainte leur commission.

Tandis qu'on garrottoit le fils de Dieu, il pria les chefs du détachement de ne point poursuivre ses Apôtres. Il obtint aisément cette demande; on n'en vouloit qu'à lui seul. S. Jean remarque que Jésus fit cette priere pour accomplir une prophétie; mais il paroît que notre héros sentoit qu'il n'étoit ni utile, ni juste d'envelopper dans sa perte des hommes dont les secours pouvoient encore lui être nécessaires, ou qui demeurant libres, seroient plus à portée d'agir en sa faveur.

CHAPITRE XV.

Jugement & condamnation de Jésus. Son supplice & sa mort.

QUAND les ennemis de Jésus le virent entre leurs mains, ils ne furent pas moins embarrassés qu'auparavant. La nation Juive, depuis que les Romains l'avoient subjuguée, n'avoit plus le droit du glaive. Dans tout autre tems il suffisoit que le Grand-prêtre prononçât la sentence d'un coupable pour envoyer au supplice tout homme qui avoit péché contre la Religion. Les Romains, plus tolérans sur cet article, punissoient rarement de mort en pareil cas; & d'ailleurs pour ôter la vie ils exigeoient de fortes preuves contre l'accusé.

Anne, beau-pere du Grand-Prêtre *Caïphe*, étoit connu parmi les Juifs pour un homme

très-délié. Aussi fut-ce chez Anne que l'on conduisit Jésus en premier lieu. Nous ignorons ce qui se passa dans cette premiere scène de la sanglante tragédie du Christ; il est seulement à présumer qu'il y subit un interrogation, dont on ne sçait comment il sortit.

De la maison d'Anne on transféra Jésus dans celle de Caïphe. C'étoit l'homme le plus intéressé par sa place à la perte de tout novateur en matiere de religion. Cependant nous ne voyons pas ce Pontife parler avec humeur; il agit juridiquement & en homme qui entend son métier. „ Quels sont, dit-il à Jésus, vos Disciples, „ leur nombre, leurs noms? Jésus ne répond „ rien. Mais au moins expliquez-moi votre „ doctrine. Quel but se propose-t-elle? Vous „ devez avoir un systême. Faites-nous le donc „ connoître *. *J'ai prêché en public; ce n'est pas moi, ce sont ceux qui m'ont entendu qu'il faut interroger.*

Ici un des Officiers du Grand-Prêtre donne un soufflet à Jésus. *Est-ce ainsi* lui dit-il, *qu'on répond* au Grand-Prêtre? La réprimande étoit dure, mais il faut convenir que la réponse du Christ étoit peu respectueuse à un homme constitué en dignité, & en droit de faire des questions pour découvrir la vérité de la propre bouche d'un accusé; Jésus devoit être plus au fait de sa doctrine propre que des Paysans de Galilée ou de Judée devant lesquels il avoit par préférence affecté de prêcher d'une maniere inintelligible. Il étoit donc très-juste & très-naturel de supposer que Jésus rendroit un meil-

leur compte de ses vrais sentimens & de ses paraboles éternelles qu'une foule ignorante qui les avoit écoutées sans jamais y rien comprendre. Jésus seul devoit posséder le secret de lier en un systême les principes épars & décousus de sa doctrine céleste (1).

Caïphe, ne pouvant rien tirer de l'accusé, attendit que le jour fût venu & le Conseil assemblé, pour continuer son Enquête. Le Christ comparut alors devant le *Sanhédrin*; c'est-à-dire, devant le Tribunal le plus respectable de la nation. L'Evangile nous représente les Prêtres & les chefs des Juifs occupés pendant toute la nuit, où Jésus fut arrêté, à chercher & suborner des *faux témoins* contre lui. Ils produisent deux personnes à qui l'on donne ce nom très-injustement. En effet ces témoins dépose un fait constaté par l'Evangile même. *Nous lui avons oui dire*, affirment-ils, *qu'il détruiroit le temple & le rebâtiroit en trois jours*. Au moins est-il certain que Jésus avoit dit en propres termes *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours* (2). Mais les pauvres témoins ignoroient qu'il parloit alors dans son stile figuré. Leur méprise étoit assez pardonnable, car suivant l'Evangile les

(1) On remarque avec surprise que le Christ dans cette occasion oublia lui-même de mettre en pratique le beau conseil qu'il avoit donné dans le Sermon sur la montagne de *tendre l'autre joue*, quand on avoit reçu un soufflet. Tant il est vrai que les prédicateurs ne font pas toujours ce qu'ils prêchent aux autres !

(2) Voyez S. Matth. XXVI. 61. S. Marc XIV. 58. S. Jean II. 19, 20, 21.

Apôtres eux-mêmes ne pénétrerent le vrai fens de ces paroles qu'après la réfurrection de leur Maître.

Au refte, cette difpofition ne pouvoit faire condamner Jéfus à la mort. Les Juifs, quelque méchans qu'on les fuppofe, n'y condannoient pas les fous; & ces paroles du Chrift ne devoient leur paroître que l'effet du délire. Auffi le Grand-Prêtre fe contenta-t il de lui demander ce qu'il avoit à répondre; & comme l'accufé refufa de parler, il n'infifta point là-deffus.

Il paffe donc à des queftions plus graves. *Etes vous le Chrift*, lui dit-il? Que répond notre homme à cette queftion? *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, vous ne me laifferez point aller. Mais défórmais le fils de l'homme fera affis à la droite de Dieu.* Vous êtes donc le fils de Dieu, reprend le Prêtre? *c'eft vous qui le dites*; réplique l'accufé. „ Mais il ne fuffit pas „ que nous le difions, c'eft à vous de répondre; „ encore une fois, êtes vous le Chrift? Je vous „ conjure par le Dieu vivant de nous dire fi vous „ êtes fon fils "..... *Vous l'avez dit*, répond Jéfus; *le fils de l'homme*, (c'eft-à-dire, le fils de Dieu) *viendra un jour fur les nuées du ciel.* Malgré ces réponfes entortillées; les Juges crurent entendre le fens de ces paroles; ils virent bien qu'il vouloit fe donner pour le *fils de Dieu Il a blafphémé*, dirent-ils, & ils en conclurent qu'il avoit mérité la mort (3); jugement qui

(3) Un dévot Magiftrat a fait, dit-on, un mémoire pour prouver que dans le procès de Jéfus-Chrift il y avoit 32 *nullités* fuivant l'ordonnance criminelle de Louis XIV.

étoit valable suivant la loi des Juifs, & qui doit paroître tel aux Chrétiens, dont les loix sanguinaires punissent de mort ceux que le Clergé accuse de blasphêmer.

Les Chrétiens ne sont donc pas en droit de blâmer la conduite des Juifs, si souvent imitée par des Tribunaux Ecclésiastiques & Séculiers. D'un autre côté, s'il falloit que le Christ mourût; s'il le vouloit, si la réprobation des Juifs étoit résolue, Jésus s'y prenoit très-bien pour les maintenir dans l'erreur. Mais si c'étoit-là le dessein de la Providence, pourquoi les prêcher? pourquoi faire des miracles devant un peuple entier, tandis qu'un petit nombre d'hommes seulement devoit en profiter? Jésus vouloit-il les sauver? Dans ce cas que ne convainquoit-il le *Sanhédrin* entier de sa puissance? Que ne brisoit-il ses liens? Que ne changeoit-il d'un mot ces cœurs opiniâtres? Vouloit-il les perdre? Que ne les frappoit-il de mort? Que ne les précipitoit-il sur le champ dans les Enfers?

Les Juges ne comprirent sans doute pas qu'un accusé qui ne pouvoit se tirer de leur mains, pût être le fils de Dieu. Ils le condamnerent donc, c'est-à-dire, le déclarerent digne de mort; mais non définitivement, vû qu'il falloit que la sentence fût approuvée & exécutée par les Romains, Souverains de la nation. En attendans Jésus fut traité de la façon la plus cruelle

Au moins il n'y eût pas trouvé de *nullités* suivant la Jurisprudence de l'Inquisition, qui veut qu'on brûle vif & à petit feu les Blasphémateurs. St. Louis se contentoit de leur faire percer la langue d'un fer rouge.

par des Juifs à qui le zèle, comme aux Chrétiens permettoit ou ordonnoit d'être inhumains.

C'est durant cette nuit & ensuite au matin du jour si funeste au Sauveur du monde, que l'on doit placer le *reniement* par trois fois de S. Pierre, ce chef des Apôtres, pour qui son Maître avoit pourtant prié. Ses camarades, saisis d'effroi, s'étoient dispersés dans Jérusalem & aux environs. Plusieurs d'entre eux en eussent peut-être fait autant que S. Pierre, s'ils se fussent trouvés en pareil cas. Celui-ci eut au moins le mérite de ne vouloir pas s'éloigner de son Maître; il le renia, il est vrai, mais lui eût-il été beaucoup plus utile si, en l'avouant hautement il se fût embarrassé lui-même dans une très méchante affaire sans être en état de débarrasser le Sauveur.

Le Sanhédrin se transporta au palais de Pilate, Gouverneur pour les Romains, afin de faire confirmer la sentence. Jésus y fut conduit. Pilate s'apperçut aussitôt que c'étoit une affaire dans laquelle le fanatisme & la folie avoient la plus grande part. Pénétré de mépris pour un motif si ridicule, il témoigna d'abord ne vouloir point s'en mêler. *Jugez-le vous-mêmes*, dit-il aux Magistrats. Alors ceux-ci devinrent des faux témoins eux-mêmes; le zèle leur fit croire sans doute que tout étoit permis contre un ennemi de la religion; ils intéresserent la Puissance Souveraine dans leur querelle; ils accuserent Jésus *d'avoir voulu se faire Roi des Juifs*, & d'avoir prétendu *que l'on ne devoit point payer le tribut à César*. On reconnoît ici le génie du

Clergé, qui, pour perdre ses ennemis, ne se rend jamais trop difficile sur le choix des moyens, & sur-tout s'efforce de les rendre suspects à la puissance temporelle, afin de l'engager par son propre intérêt à venger ses propres injures ou à contenter ses passions.

Pilate ne put se dispenser de faire attention à des accusations qui lui parurent sérieuses. Cependant, ne pouvant se persuader que l'homme qu'il voyoit eût pu concevoir des projets si ridicules. Il l'interroge & lui demande : *êtes vous le Roi des Juifs ?* Surquoi Jésus l'interroge à son tour & lui demande : *dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'on dit ?* „ Que m'importe, lui dit Pilate, que vous prétendiez „ être le Roi des Juifs, vous ne paroissez pas „ un homme bien à craindre pour l'Empereur „ mon maître ; je ne suis pas de votre nation ; „ je m'embarrasse très-peu de vos sottes querelles. Ce sont vos Prêtres qui vous accusent ; „ je sçais à quoi m'en tenir sur leur compte ; „ mais enfin ils vous accusent ; il vous livrent „ entre mes mains : dites-moi donc, qu'avez-„ vous fait “ ? Jésus pouvoit très-aisément se tirer d'affaire, mais dans le trouble où il est, il se met à battre la campagne, & loin de pénétrer les dispositions favorables de Pilate qui vouloit le sauver, il lui dit *que son royaume n'est pas de ce monde. Qu'il est la vérité* &c. Le Gouverneur lui demande alors ce que *c'est que la vérité ?* Mais le Sauveur ne répond rien, quoique la question méritât bien une réponse cathégorique.

Pilate, peu effrayé sur le compte de Jésus

déclara qu'*il ne trouvoit rien en lui qui le rendît digne de mort*; ce qui fit redoubler les cris de ses ennemis. Ayant appris que l'accusé étoit Galiléen, pour se débarrasser de cette ridicule corvée il saisit cette occasion pour le renvoyer à Hérode, de la Tétrarchie duquel Jésus étoit. Nous avons dit ailleurs que ce Prince avoit desiré de voir notre héros; ce desir fut donc satisfait. Mais il conçut un souverain mépris pour lui en voyant son opiniâtreté & son refus constant de répondre aux questions qu'il lui faisoit. Il le renvoya donc à Pilate, vêtu d'une robe blanche en signe de dérision.

Cependant ce Gouverneur ne voyoit en Jésus aucun crime capital; il voulut le sauver. Sa femme superstitieuse avoit eu d'ailleurs un rêve qui l'intéressa pour notre Missionnaire (4). Pilate dit donc aux Juifs *qu'il ne pouvoit rien trouver dans cet homme qui le rendît digne de mort.* Mais le peuple séduit crioit, *tolle*, *tolle*, & vouloit qu'il fût crucifié. Alors le Gouverneur imagina un nouveau moyen de le sauver. *Je fais grace*, leur dit-il, *tous les ans à un criminel*, en supposant que Jésus soit coupable, je vais le délivrer. Là-dessus les cris redoublerent, &

(4) Jean Malela, & d'autres fabricateurs de Légendes, nous aprennent que la femme de Pilate se nommoit *Procla* ou *Procula*. On en a fait une Sainte. Quelques Auteurs ont fait de Pilate lui-même un Chrétien, & même un Martyr. D'autres assurent que Néron le fit mourir pour avoir donné les mains à la mort du Christ. D'autres prétendent que Pilate fut exilé à Vienne en Dauphiné & se tua lui-même.

les Juifs demanderent qu'un voleur nommé *Barabas* profitât de cette grace préférablement à Jésus, dont ils persisterent à presser le supplice.

Ce Romain, voulant essayer de calmer la fureur d'un peuple fanatique, fit fouetter Jésus; ensuite on l'habilla d'une façon ridicule, on le couronna d'épines, on lui fit tenir un roseau au lieu de sceptre; après quoi Pilate le montra au peuple dans cet état en lui disant: *voilà votre homme.* „ N'êtes-vous pas encore satisfaits? „ Voyez, comme pour vous complaire, je l'ai „ fait ajuster. Soyez donc moins féroces; ne „ poussez pas plus loin la fureur contre un pau- „ vre innocent, qui dans l'état où il se trouve, „ ne doit plus vous faire ombrage ".

Les Prêtres dont l'usage est de ne pardonner jamais, ne furent point touchés de ce spectacle; il n'y eut que la mort de leur ennemi qui pût les satisfaire. Ils changerent donc de batteries, chercherent à intimider le Gouverneur, & lui firent entendre qu'en laissant vivre l'accusé il trahissoit les intérêts de son maître. Ce fut alors que Pilate craignant les effets de la rage du Clergé, remit Jésus aux Juifs, leur permit d'assouvir leur fureur sur lui, & d'exécuter leur projets; déclarant néanmoins *qu'il s'en lavoit les mains*, & que c'étoit contre son avis qu'on le feroit mourir. On ne conçoit pas trop qu'un Gouverneur Romain, qui exerçoit en Judée la puissance souveraine, pût se rendre si facilement aux volontés des Juifs; mais on ne conçoit pas mieux comment Dieu a pen-

mis que cet honnête Gouverneur se rendit par sa foiblesse le complice de la mort de son cher fils (5).

Jésus, abandonné à la rage des dévots. en reçut de nouveau les traitemens les plus cruels. Pilate, pour humilier ces barbares, voulut que l'Ecriteau, que l'on mit au haut de la croix à laquelle il fut attaché, portât qu'il étoit leur Roi; rien ne put l'engager à se départir de cette résolution; *ce qui est écrit est écrit*, dit-il à ceux qni lui demandoient instamment de changer cette inscription déshonorante pour la nation. Au reste, il est bon d'observer que cette inscription est énoncée différemment dans les quatre Evangélistes.

Les Juifs traiterent le Christ en Roi détrôné; ils lui firent éprouver les outrages les plus sanglans; & quoiqu'il leur eût dit qu'il pourroit faire venir, s'il le vouloit des *légions d'Anges* pour le défendre; nonobstant leur crédulité naturelle, ils n'en voulurent rien croire; rien

(5) S. Justin, Tatien, Athénagore, Lactance, &c. ont reproché aux Payens leurs Dieux dont plusieurs avoient suivant leurs Poëtes, éprouvé des persécutions & des mauvais traitemens: ces reproches n'étoient-ils pas placés dans la bouche des adorateurs d'un Dieu crucifié? Les partisans d'une religion apperçoivent très-bien les ridicule de leurs adversaires, & ne voient jamais ceux de leur propre religion. Lactance demande aux Payens, *s'il est possible de prendre pour un Dieu un homme chassé, obligé de fuir, forcé de se cacher? personne*, dit-il, *n'est assez fou; car celui qui fuit ou qui se cache, montre qu'il craint la violence ou la mort*. V. Lactant. Institut. divin. Lib. I. cap. 13.

n'arrêta leur cruauté religieuſe que les Prêtres avoient excitée. Ils lui firent donc prendre le chemin du Calvaire. Le Chriſt plioit ſous le fardeau de ſa croix, on en chargea un certain *Simon* plus vigoureux que lui; le malheureux devoit être en effet très-affoibli par tout ce qu'il avoit ſouffert & pendant la nuit & durant la matinée.

Enfin Jéſus fut mis en croix, ſupplice ordinaire des eſclaves. Il ne réſiſta pas longtems aux douleurs du crucifiement. Après avoir invoqué ſon Père & s'être plaint d'en être ſi lâchement abandonné, on aſſure qu'il expira entre deux voleurs. Sur quoi il eſt bon de remarquer que le Saint-Eſprit, qui inſpiroit S. Marc, fait mourir Jéſus *à la troiſieme heure*, c'eſt-à-dire, à neuf heures du matin, tandis que le Saint-Eſprit, qui inſpiroit pareillement S. Jean, fait mourir Jéſus *à la ſixieme heure*, c'eſt-à-dire, à midi (6). Le Saint-Eſprit n'eſt pas plus d'accord ſur le compte des deux voleurs dans la compagnie deſquels Jéſus fut crucifié. S. Mathieu & S. Marc nous diſent que ces deux voleurs qui furent mis en croix avec Jéſus l'inſulterent & lui dirent des injures, tandis que St. Luc nous aſſure qu'il n'y eut qu'un ſeul des deux qui injuria le Sauveur, que l'autre reprit ſon camarade de ſon inſolence, & pria Jéſus *de ſe ſouvenir de lui quand il ſeroit dans ſon royaume*

(6) V. S. Marc chap. XV. 25. & S. Jean XIX. 14.

me (7). Mais nos interprètes ont mille secrets pour prouver que le Saint-Esprit ne se contredit jamais, meme quand il parle de la façon la plus contradictoire; ceux qui ont de la foi se payent de leurs raisons, elle ne frappent pas si fortement les esprits-forts qui ont le malheur de raisonner.

Les remords de Judas vengerent bientôt Jésus de ce traité. Il rendit aux Prêtres les *trente deniers* qu'il avoit reçus d'eux, & s'alla pendre aussitôt (8). Selon S. Matthieu la vente de Jésus

(7) *S. Matth. chap. XXVII*, 44. *S. Marc.* 32. *S. Luc XXIII*, 39. Il est dit que Jésus en mourant s'écria *Eli! Eli! lamma subbactani!* ou se plaignit à Dieu son Pere d'en être abandonné; cette plainte étoit très-déplacée dans la bouche du Christ: qui devoit sçavoir à quoi s'en tenir, vu que le rôle qu'il jouoit étoit convenu avec son Père de toute éternité. A moins qu'on ne suppose que cette exclamation ne fût une feinte destinées à tromper les assistans; ce qui seroit peu digne d'un Dieu.

(8) Selon l'Evangile de *l'Enfance de Jésus ch. XXX.* Judas étoit possédé dès son enfance, & vouloit mordre tout le monde quand le Diable le saisissoit: il mordit un jour au côté le petit Messie, qui se mit à pleurer; Satan sortit de lui sous la forme d'un chien enragé. *V. Codex Apocriph. N. T. Tom. I. pag.* 197. Des Chrétiens hérétiques ont fait beaucoup de cas de Judas Iscariote, prétendant que sans lui le Mystere de la *Rédemption* ne se seroit pas accompli, idée qui n'est point destituée de raison; en effet comment blâmer un homme qui, en vendant son maître, n'étoit que l'instrument du salut de l'univers, & l'exécuteur des décrets de Dieu même? Ces hérétiques en conséquence avoient un Evangile dont ils faisoient Judas l'auteur. V. S. IRENÆUS. LIB. I. CONTR. HÆRES. CAP. 35.

Jésus pour *trente deniers* avoit été prédite par Jérémie; on doit pourtant observer que cette prédiction ne se trouve point dans les écrits de ce Prophète: ce qui pourroit faire soupçonner que les Evangélistes, peu contens d'appliquer à Jésus-Christ tellement quellement des prophéties existantes dans l'Ancien Testament, se sont encore donné la liberté d'en tirer de leur propre cerveau, ou d'en forger au besoin. Mais nos interprêtes habiles ne sont point embarrassés de tout cela; un saint aveuglement empêchera toujours d'appercevoir ces bagatelles.

L'Evangile nous apprend qu'à la mort du Christ la nature entiére sembla prendre part à ce grand événement. Au moment où il expira il se fit une Eclypse totale; on sentit un affreux tremblement de terre; plusieurs saints personnages sortirent de leurs tombeaux pour aller se promener dans les rues de Jérusalem. Les Juifs seuls eurent le malheur de ne rien voir de tout cela; il paroît que ces prodiges ne se sont opérés que dans l'esprit des Disciples de Jésus. Quant à l'Eclypse dont l'Evangile nous parle, ce fut sans doute un prodige inconcevable, & qui ne put avoir lieu sans un dérangement total dans la machine du monde. Une Eclypse totale du soleil durant la pleine lune, tems auquel étoit fixée chez les Juifs la célébration de la Pâque, est de tous les miracles le plus impossible. Aussi les Auteurs contemporains n'en ont-ils point parlé, quoique ce phénomène fût assez

D'un autre côté il faut que le supplice de notre Héros fit bien peu de sensation dans le monde, & que ses avantures fussent étrangement ignorées, puisque nous ne voyons aucun historien, à l'exception des Evangélistes, en faire mention (12).

tems de sa passion, prit la figure de *Simon le Cyrénien*, & lui donna la sienne, sous laquelle ledit Simon fut crucifié pour lui, tandis que le Christ, qui les voyoit faire sans être vu, se moquoit de leur méchanceté. *V. S. Irenæus Lib. I. cap.* 23. *St Epiph. hæres. XXIV. num.* 3. Les Cérinthiens, ou disciples de Cérinthe, qui étoit contemporain des Apôtres, & les Carpocratiens, nioient pareillement que Jésus eût été réellement crucifié. Quelques-uns ont prétendu que le traître Judas fut supplicié en la place de son maître. Cependant ces sectaires regardoient le Christ comme un pur homme, & non pas comme un Dieu. Voilà donc des Chrétiens contemporains des Apôtres, tous hérétiques qu'ils étoient, croyant en Jésus-Christ, & qui pourtant ont douté de sa mort. *V. M. de Tillemont Tome II. page* 221. *S. Epiphane Hom.* 24, 28, 30. *Theodoret Hæretic. fab. Lib. I.*

(12) Le célébre Blondel, Le Fêvre de Saumur, & d'autres bons critiques ont fait voir que le passage de l'historien Josephe, où il parle avec éloge de Jésus, a été visiblement interpolé par une *fraude pieuse* des Chrétiens. Cette fraude est encore mise dans tout son jour dans une excellente dissertation manuscrite de feu Mr. l'Abbé de Longuerue, que l'Auteur m'avoit communiqué. Si ce passage favorable à Jésus eût été véritablement de Josephe, cet historien n'eût pu, sans folie, se dispenser de se faire Chrétien.

Les dévots faussaires, qui forgeoient anciennement des titres à la Religion Chrétienne, on eu soin de supposer avec autant de bonne foi deux *Lettres de Pilate* adressées à l'Empereur Tibere, dans lesquelles ce Gouverneur idolâtre parle de Jésus, de ses miracles, de sa mort, & de

sa



CHAPITRE XVI.

Résurrection de Jésus. Sa conduite jusqu'à son Ascension. Examen des preuves de la résurrection.

L'HISTOIRE de la vie d'un homme ordinaire finit communément par sa mort; il n'en est pas de même de celle d'un *Homme-Dieu*, qui a le pouvoir de se ressusciter, ou que ses adhérens ont la faculté de faire revivre à volonté. C'est ce qui est arrivé à Jesus. Graces à ses Apôtres ou à ses Evangélistes nous lui voyons encore jouer un rôle considérable même après son trépas.

Au moment où le Christ fut arrêté, ses Disciples, comme on a vu, se disperserent dans Jérusalem & les environs, à l'exception de Simon-Pierre, qui ne le perdit point de vue durant son interrogatoire chez le Grand-Prêtre; suivant toute apparence cet Apôtre, pour son propre intérêt, fut bien aise d'en savoir le ré-

sa résurrection, sur le même ton qu'auroit pu faire le Disciple le plus zèlé. Nous avons encore un témoignage tout aussi autentique dans une Lettre d'un nommé *Lentulus* au Sénat Romain. Quoique ces piéces supposées soient aujourd'hui rejettées par l'Eglise, elles étoient adoptées par les chrétiens du tems de Tertulien, qui y renvoye dans son *Apologétique cap. V.* 21. Ces lettres se trouvent entiéres dans le *Codex apocryhus Novi Testamenti. Tom. I. pag.* 298 *& suiv.*

ſultat. Raſſurés par eux-mêmes, en voyant que Jéſus ne les avoit point chargés dans ſes interrogatoires, les Diſciples ſe raſſemblerent, concerterent leurs meſures, & voyant leur maître mort, ou réputé pour tel, voulurent au moins tirer parti des notions qu'il avoit répandues durant ſa miſſion. Accoutumés à mener depuis long-tems ſous ſes ordres une vie errante, à ſubſiſter aux dépens du public, à vivre de leurs prédications, de leur exorciſmes, de leurs miracles, ils réſolurent de continuer une profeſſion plus facile à exercer & incomparablement plus lucrative que leur premier métier. Ils avoient eu lieu de s'appercevoir qu'il valoit mieux pêcher des hommes que des poiſſons. Mais comment les Diſciples d'un homme qui venoit d'être puni comme un impoſteur, pouvoient-ils ſe faire écouter ? Il fallut donc dire que leur Maître, par un effet de ſa toute-puiſſance, en ayant durant ſa vie reſſuſcité d'autres, s'étoit après ſa mort reſſuſcité lui-même. D'ailleurs l'Evangile aſſure que Jéſus l'avoit prédit ; il fallut donc accomplir la prédiction, & par-là l'honneur du Maître & des Diſciples acquéroit un nouveau luſtre, & la ſecte, loin de ſe voir anéantie ou décriée, pouvoit ſe faire dans une nation crédule de nouveau partiſans.

En conſéquence de ce raiſonnement les bons Apôtres n'eurent rien de plus preſſé que de faire diſparoître mort ou vif le corps de leur Maître, qui s'il fût reſté au tombeau auroit déposé contre eux. Ils n'attendirent pas même que les trois jours & les trois nuits de la prédiction prétendue

fussent expirés. Le cadavre disparut dès le second jour, & le surlendemain de sa mort notre héros, vainqueur du trépas, se trouva ressuscité (1).

Si le Christ n'étoit pas encore mort de son supplice, sa résurrection n'a rien de surprenant. S'il étoit mort réellement, le caveau où son corps fut déposé pouvoit avoir des issues secrettes par où l'on pouvoit y entrer & en sortir, sans être vu ni arrêté par la pierre énorme dont on avoit affecté de sceller son ouverture, près de laquelle les gardes avoient été placés. Ainsi le cadavre put être enlevé, soit par force, soit par ruse. Enfin il a pu se faire que le cadavre n'ait point été déposé réellement dans le tombeau en question. De quelque façon que la chose se soit pratiquée, on répandit le bruit que Jésus étoit ressuscité & son corps n'eut garde de se trouver.

Rien de plus important pour un Chrétien que de sçavoir à quoi s'en tenir sur la résurrection du Christ. S. Paul nous dit que *si Jésus n'est point ressuscité, notre espérance est vaine*. En effet sans ce miracle de la Toute-puissance, destinée à nous manifester la supériorité du Christ sur les autres hommes, & l'intérêt que la Divinité

(1) Les anciens fabricateurs d'Evangiles en ont fait un qu'ils ont attribué à *Nicodême*; dans lequel on nous apprend à quoi le Christ passa son tems depuis sa mort jusqu'à sa résurrection, son voyage aux Enfers, la délivrance des Patriarches, la déconfiture de Satan, &c. Tous ces détails sont attestés par deux morts ressuscités; qui viennent tout exprès de l'autre monde pour en instruire Anne, Caïphe & les Docteurs de Judée. V. *Codex Apocryph. N. T. Tom. I. pag.* 238. *& suiv.*

prenoit à ses succès, ce Christ ne paroîtroit à nos yeux que comme un avanturier, un fanatique impuissant, puni pour avoir fait ombrage aux Prêtres de son pays.

Il est donc nécessaire d'examiner sérieusement un fait sur lequel la croyance de tout Chrétien est uniquement appuyée. Pour y parvenir il faut nous assurer de la qualité des témoins qui nous attestent ce fait. Il faut voir si ces témoins étoient bien clair-voyans & bien désintéressés; il faut examiner s'il s'accordent bien entre eux dans les récits qu'ils nous font, ou dans les circonstances qu'ils nous racontent. Ce sont-là les précautions que l'on prend d'ordinaire pour découvrir le dégré de probabilité ou d'évidence des faits qu'on nous propose. Ces précautions sont encore infiniment plus nécessaires quand il s'agit d'examiner des faits *surnaturels*, qui pour être crus demandent des preuves bien plus fortes que les faits ordinaires. Sur le témoignage unanime de quelques historiens je crois facilement que César s'est emparé des Gaules; les circonstances de sa conquête me sont moins démontrées quand je ne les trouve racontées que par lui-même ou par ses adhérens. Ces circonstances me paroîtroient incroyables, si j'y trouvois des prodiges ou des faits contraires à l'ordre de la nature; & pour lors j'aurois lieu de craindre qu'on n'eût voulu m'en imposer, ou si je jugeois plus favorablement des Auteurs qui transmettent ces faits, je les regarderois comme des enthousiastes & des fous.

D'après ces principes adoptés par la saine cri-

tique, voyons donc quels ont été les témoins qui nous ont attesté le fait le plus merveilleux, & par conséquent le moins probable, que l'hiſtoire puiſſe nous fournir. Ce ſont des *Apôtres*. Mais qu'eſt-ce que des Apôtres ? Ce ſont des adhérens de Jéſus. Ces Apôtres étoient-ils des hommes bien éclairés ? Tout nous prouve qu'ils étoient ignorans & groſſier & qu'une crédulité infatigable formoit leur caractere. Ont-ils vu de leur yeux Jéſus reſſuſciter ? Non ; perſonne n'a vu de ſes yeux ce grand miracle ; les Apôtres eux-mêmes n'ont point vu leur Maître ſortir du tombeau, ils ont trouvé ſeulement que ſon tombeau étoit vuide, ce qui ne prouve aucunement qu'il fût reſſuſcité. Mais, dira-t-on, les Apôtres l'ont vu depuis & ont converſé avec lui ; il s'eſt montré à des femmes qui le connoiſſoient très-bien. Mais ces Apôtres & ces femmes ont-ils bien vu ? Leur imagination préoccupée ne leur a-t-elle pas fait voir ce qui n'exiſtoit pas ? Enfin eſt-il bien ſûr que leur Maître fût mort avant d'être mis au tombeau ?

En ſecond lieu ces témoins étoient-ils dégagés d'intérêt ? Les Apôtres & les Diſciples de Jéſus étoient ſans doute intéreſſés à la gloire du Maître qu'ils avoient ſuivi pendant le cours de ſa miſſion. Leurs intérêts ſe confondoient avec ceux d'un homme qui les faiſoit ſubſiſter ſans travail, pluſieurs d'entre eux s'attendoient à être recompenſés de leur attachement pour lui, par les graces qu'il leur accorderoit dans le Royaume qu'il devoit établir. Voyant ces eſpérances détruites par la mort réelle ou ſuppoſée de

leur Chef, beaucoup de ces Apôtres perdirent courage, persuadés que tout étoit fini, mais d'autres moins abattus, sentirent qu'il ne falloit pas jetter *le manche après la coignée* : que l'on pouvoit profiter encore des impressions que la prédication du Christ & ses prodiges avoient faites sur le peuple. Ils crurent ou que leur Maître pouvoit encore en revenir, ou, si on le supposoit mort, ils purent feindre qu'il avoit prédit qu'il ressusciteroit ; en conséquence on convint qu'il étoit à propos de répandre le bruit de sa résurrection, de dire qu'on l'avoit vu, d'assurer que Jésus étoit sorti triomphant du tombeau, ce qui devoit paroître très-croyable d'un personnage qui s'étoit montré capable de ressusciter les autres. Connoissant l'imbécilité des gens à qui ils avoient affaire, ils présumerent que le peuple étoit déjà de longue main préparé à croire la merveille que l'on vouloit lui annoncer. Enfin ils comprirent qu'il falloit pour subsister continuer à prêcher la doctrine d'un homme qui n'eut point eu d'auditeurs si l'on ne l'eût supposé ressuscité. En conséquence nos gens sentirent qu'il falloit prêcher la résurrection du Christ ou consentir à mourir de faim, ils prévirent de plus qu'il falloit braver les châtimens & même le trépas plutôt que de renoncer à une opinion ou à une doctrine dont leur subsistance journaliere & leur bien-être dépendoit absolument. D'où les incrédules concluent que nos témoins de la résurrection du Christ n'étoient rien moins que désintéressés à soutenir

ce fait, & furent poussés par le principe que *qui ne risque rien n'a rien.*

En troisieme lieu. Les témoins de la résurrection du Christ sont-ils d'accord entre eux dans leurs dispositions ou leurs récits ? Bien plus, sont-ils d'accord avec eux-mêmes dans les rélations qu'il en donnent ? Nous ne voyons ni l'un ni l'autre. Quoique Jésus, suivant quelques Evangelistes, eût annoncé de la façon la plus positive qu'il devoit ressusciter (2), S. Jean ne fait aucune mention de cette prédiction ; ou du moins il déclare formellement que les Disciples de Jésus *ne sçavoient pas qu'il devoit ressusciter d'entre les morts* (3) : Ce qui dénote en en eux une ignorance totale de ce grand événement, qu'on dit pourtant annoncé par leur Maître ; & ce qui pourroit faire soupçonner que ces prédictions du Christ ont été pieusement inventée après coup & inférées par la suite des tems dans le texte de S. Matthieu, de S. Marc & de S. Luc. Cependant rien de plus positif que la façon dont St. Matthieu parle de cette prédiction ; il la suppose si connue du public qu'il assure que les Prêtres & les Pharisiens allerent trouver Pilate & lui dirent : *nous nous souvenons que cet imposteur à dit lorsqu'il étoit encore en vie, qu'après trois jours il ressusciteroit* (4) : Cependant on ne trouve dans aucun des Evangélistes un passage où cette résurrection soit pré-

(2) S. Matthieu chap. XXVI. 32. S. Marc chap. XIV. 28.
(3) S. Jean chap. XX. 9.
(4) S. Matthieu chap. XXVII. 63.

dite d'une façon si publique & si décidée. St. Matthieu lui-même ne rapporte que la réponse de Jésus à ceux qui lui demandoient un signe ; elle consiste, comme on l'a dit ailleurs, à les renvoyer à *Jonas*, *qui fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine*, *ainsi*, leur dit-il, *le fils de l'homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre* (5). Or Jésus étant mort le vendredi à neuf heures ou à midi, & ressuscité le surlendemain de grand matin, ne fut pas comme on l'a déjà remarqué, *trois jours & trois nuits dans le sein de la terre*. D'ailleurs la maniere dont Jésus s'énonce dans cette prétendue prédiction rapportée par St. Matthieu, n'est point assez claire, pour que les Prêtres & les Pharisiens pussent conclure de ce propos obscur que Jésus dût mourir & ressusciter, & pour en être si allarmés : à moins que l'on ne prétende que dans cette occasion ces ennemis du Christ reçurent par une révélation particuliere le sens de cette prédiction mystérieuse.

S. Jean nous dit que lorsque Jésus fut détaché de la croix par Joseph d'Arimathée, Nicodème pour l'embaumer, apporta *un mêlange d'aloës & de myrrhe du poids de cent livres*, & qu'ensuite il prit le corps de Jésus, & l'enveloppa d'un linceuil, en le garnissant d'aromates, selon la coutume pratiquée par les Juifs dans leurs cérémonies funéraires, & le mit au tombeau (6). Le voilà donc embaumé, enséveli,

(5) S. Matthieu chap. XII. 38, 39, 40.
(6) S. Jean chap. XIX. 39, 40.

inhumé. D'un autre côté S. Matthieu, S. Marc & S. Luc nous disent que cette sépulture & cet embaumement s'étoient faits en présence de Marie Magdeleine & de Marie mere de Jésus (7), qui devoient par conséquent sçavoir ce que Nicodême avoit fait; cependant S. Marc, oubliant bientôt tout cela, nous dit que ces mêmes femmes *acheterent des aromates afin d'embaumer son corps; & vinrent pour cet effet de grand matin le jour d'après le Sabbath* (8). S. Luc n'a pas plus de mémoire & nous apprend que ces femmes vinrent encore pour embaumer un cadavre, qui suivant S. Jean, avoit déjà reçu *cent livres d'aromates*, & étoit enfermé dans un sépulchre dont l'entrée étoit fermée par une grosse pierre; il paroît qu'elles en furent embarassées, autant que les incrédules le sont de ces contradictions & inconséquences de nos Evangelistes (9). Mais ces femmes qui craignoient l'obstacle de la pierre ne craignirent pas l'obstacle de la garde, que S. Matthieu fait placer à l'entrée du tombeau. D'un autre côté, si ces femmes sçavoient que le Christ devoit ressusciter au bout de trois jours, qu'étoit-il besoin de tant embaumer son corps? à moins qu'on ne suppose que Jésus fit un secret à sa mère & à la tendre Magdeleine d'un événement, que l'on assure qu'il avoit prédit publiquement, & qui étoit parfaitement connu, non seulement de ses Disciples, mais encore

(7) S. Matth. chap. XXVII. 61. S. Marc XV. 47. S. Luc XXIII. 55.
(8) S. Marc chap. XVI. 1.
(9) S. Luc chap. XXIV. 1.

des Prêtres & des Pharisiens, dont S. Matthieu nous apprend les précautions singulieres.

Selon cet Evangeliste, ces précautions étoient fondées sur la crainte où étoient les Prêtres que les *Disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps, & publier ensuite qu'il étoit ressuscité; erreur qui*, selon eux, *seroit plus dangereuse que la premiere*. Cependant nous voyons des femmes & des Disciples perpétuellement roder autour de ce tombeau; aller & venir librement; se présenter pour embaumer par deux fois le même cadavre. Il faut convenir que tout cela passe l'intelligence humaine (10).

Il n'est pas plus aisé de concevoir la conduite & des Gardes placés près du tombeau à la sollicitation des Prêtres, & celle de ces Prêtres eux-mêmes. Selon S. Matthieu, ces Gardes, effrayés de la résurrection du Christ, coururent à Jérusalem pour dire aux Prêtres „ que l'Ange du Seigneur étoit descendu du ciel, avoit „ détaché la pierre qui fermoit le tombeau; „ qu'à son aspect ils avoient pensé mourir de „ peur". Là-dessus les Prêtres, ne doutant aucunement de la vérité du rapport des Gardes, leur enjoignent de publier que les Disciples de Jésus avoient enlevé son corps pendant la nuit & durant leur sommeil; il leur donnent ensuite de l'argent pour parler sur ce ton, & promettent d'appaiser le Gouverneur s'il vouloit les punir de leur négligence (11).

(10) S. Matthieu chap. XXVII. 62-66.
(11) S. Matthieu chap. XXVIII.

Sur ce récit il eſt bon d'obſerver que les Gardes ne diſent point avoir vu Jéſus reſſuſciter, ils prétendent ſimplement avoir vu l'*Ange du Seigneur deſcendant du Ciel & roulant la pierre qui étoit à l'entrée du tombeau.* Ainſi cette hiſtoire n'annonce qu'une *apparition* & non une *réſurrection.* On pourroit l'expliquer d'une façon aſſez naturelle en diſant que pendant la nuit, tandis que les Gardes étoient plongés dans le ſommeil, les adhérens de Jéſus ont pu à la lueur des flambeaux, venir à force armée ouvrir le tombeau, effrayer les Soldats pris au dépourvu, qui dans le trouble où ils furent, s'imaginerent avoir vu leur proie enlevée de leurs mains par une force ſurnaturelle, ce qu'ils affirmerent pour ſe juſtifier.

La choſe la plus étrange c'eſt la conduite des Prêtres qui croyent tout bonnement le récit des Gardes, & qui par conſéquent ajoutent foi à un miracle aſſez frappant pour les convaincre eux-mêmes de la puiſſance de Jéſus. Mais loin d'être touchés de ce prodige qu'ils croyent, ils donnent de l'argent aux Soldats pour les engager à dire, non la choſe comme elle eſt, mais que les Diſciples de Jéſus ſont venus nuitamment pour enlever le corps de leur Maître. D'un autre côté, les Gardes, qui devoient être plus morts que vifs par la terreur du ſpectacle dont ils venoient d'être témoins, acceptent néanmoins de l'argent pour débiter un menſonge, dont l'*Ange du Seigneur* pouvoit très-bien les punir. Bien loin de là, pour une ſomme d'argent nos Soldats conſen-

tent à trahir leur conſcience. De plus, les Prêtres Juifs, quelque méchant qu'on les ſuppoſe, pouvoient-ils être aſſez ſots pour imaginer que des hommes, après avoir été témoins d'un ſi terrible miracle, duſſent être bien fideles à le garder ſous ſilence? Enfin à quoi pouvoit être bon un miracle qui ne devoit faire impreſſion ni ſur les Soldats qui l'avoient vu, ni ſur les Prêtres qui le crurent ſur le rapport de ces Soldats? Si ces Prêtres étoient convaincus de la réalité du miracle n'étoit-il pas naturel qu'ils reconnuſſent Jéſus pour le Meſſie, & qu'ils le cherchaſſent pour ſe mettre à ſa ſuite, & travailler avec lui à délivrer leur pays du joug des idolâtres?

Enfin dans cette occaſion l'Ange du Seigneur paroît avoir gâté les affaires du Chriſt en effrayant tellement les Soldats qu'ils s'enfuirent ſans avoir eu le tems de voir reſſuſciter Jéſus, dont la réſurrection étoit néanmoins l'objet de tout ce pompeux appareil. Bien loin de là, cet Ange maladroit chaſſe les Gardes qui devoient être les témoins de cette grande merveille.

Il paroît en général que l'acte de la réſurrection de Jéſus n'a été vu par perſonne. Ses Diſciples ne l'ont point vu; les Soldats qui gardoient ſon tombeau, ne l'ont point vu; enfin les Prêtres & les Juifs n'ont tenu ce fait ſi mémorable que des gens qui n'en avoient rien vu. Ce ne fut qu'après ſa réſurrection que Jéſus ſe fit voir. Mais à qui s'eſt-il montré? A des Diſciples, intérreſſés à dire qu'il étoit reſſuſcité; à des femmes, qui au même intérêt joignoient encore

encore un esprit foible, une imagination ardente, une tête disposée à se former des phantômes & des chimères.

Ces réflexions suffisent déjà pour nous faire juger de toutes les prétendues apparitions de Jésus à la suite de sa résurrection. Encore nos Evangelistes ne sont-ils pas d'accord sur ces apparitions. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir *à Marie Magdeleine & à l'autre Marie*; tandis que St. Jean ne fait mention que de Marie Magdeleine toute seule. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir aux deux *Maries* dans le chemin, lorsqu'elles retournoient du sépulchre pour rapporter aux Disciples ce qu'elles y avoient vu. S. Jean nous dit que Marie Magdeleine, après avoir été au sépulchre, alla porter la nouvelle aux Disciples, & revint ensuite à ce même sépulchre où elle vit Jésus avec des Anges. S. Matthieu dit que les deux Maries embrassèrent les pieds de Jésus. S. Jean dit que Jésus défendit à Magdeleine de le toucher. S. Matthieu nous apprend que Jésus dit aux Maries de dire à ses Disciples *qu'il alloit en Galilée*. S. Jean dit que Jésus ordonna à Marie de dire à ses Disciples *qu'il alloit chez son père*, c'est-à-dire, dans le ciel. Cela suffit pour nous montrer à quel point les Evangelistes sont d'accord sur les apparitions de Jésus aux saintes femmes. Ce qu'il y a de plus singulier; c'est que selon S. Marc, les Disciples eux-mêmes ne voulurent point ajouter foi à cette aparition de Jésus-Christ à la Magdeleine; selon S. Luc ils traiterent de rêveries tout ce qu'elle leur dit des

Anges. Enfin ſelon S. Jean la Magdeleine ne crut point d'abord elle-même avoir vu ſon adorable Amant, qu'elle prit pour un Jardinier. (12).

Nous ne trouvons pas plus de certitude dans l'apparition de Jéſus à S. Pierre & à S. Jean. Ces deux Apôtres ſe rendirent au ſépulchre ; mais ils ne virent point leur cher Maître. Selon S. Jean lui-même, il ne vit ni Jéſus ni les Anges. D'après S. Luc il paroît que ces Apôtres arriverent après que les Anges furent partis, & d'après S. Jean avant que les Anges fuſſent arrivés. Nos témoins ſont en effet très-peu d'accord ſur ces Anges, qui ſemblent n'avoir été vus que par les bonnes femmes, qu'ils chargerent d'annoncer aux Diſciples la réſurrection de Jéſus. S. Matthieu ne fait mention que d'un ſeul Ange, que S. Marc appelle *un jeune homme*. S. Jean aſſure qu'ils étoient deux.

Il eſt dit que Jéſus ſe montra encore aux deux Diſciples d'*Emmaüs*, appellé *Simon* & *Cléophas* : mais ceux-ci ne le reconnurent pas quoiqu'ils euſſent vécu familiérement avec lui. Ils marchent très-longtems en ſa compagnie ſans ſe douter qu'il fût leur homme, ce qui eſt ſans doute un manque de mémoire bien étrange. Il eſt vrai que S. Luc nous dit que *leurs yeux étoient comme fermés*. N'eſt-il pas bien ſingulier que Jéſus vint ſe montrer afin de n'être point reconnu ? Cependant ils le reconnurent enſuite, mais

(12) V. S. Matthieu XXVII. S. Jean chap. XX. S. Luc chap. XXIV. 11. S. Marc chap. XVI.

auſſitôt craignant apparemment d'être vu de trop près, le phantôme diſparut: cependant nos deux Diſciples n'eurent rien de plus preſſé que d'aller annoncer cette nouvelle à leurs confreres aſſemblés à Jéruſalem, où Jéſus arriva tout auſſi promptement qu'eux.

S. Matthieu, S. Marc & S. Luc s'accordent à nous dire que lorſque les Diſciples furent inſtruits de la réſurrection de Jéſus, il le virent pour la premiere & la derniere fois, mais l'Auteur des Actes des Apôtres, Saint Jean & S. Paul contrediſent cette aſſertion, car il nous parlent de pluſieurs autres apparitions faites par la ſuite. S. Matthieu & S. Marc nous apprennent que les Diſciples reçurent ordre d'aller joindre Jéſus *en Galilée*; mais S. Luc & l'Auteur des Actes (c'eſt-à-dire le même S. Luc) dit que les Diſciples eurent ordre de ne point ſortir de Jéruſalem.

A l'égard de la derniere apparition dont nous venons de parler, S. Matthieu la place *ſur une montagne de Galilée*, où Jéſus avoit fixé le rendez-vous pour le ſoir du jour de ſa réſurrection, tandis que S. Luc nous apprend que cette apparition ſe fit à Jéruſalem, & nous dit qu'immédiatement après il monta au ciel & diſparut pour toujours. Cependant l'Auteur des Actes des Apôtres n'eſt point de cet avis, il prétend (contre lui-même S. Luc) que Jéſus demeura encore *quarante jours* avec ſes Diſciples pour les endoctriner.

Il eſt encore queſtion de deux apparitions de Jéſus à ſes Apôtres, l'une à laquelle *Thomas* ne

se trouva pas & refusa de croire ceux qui l'assurerent avoir vu leur Maître ; & l'autre dans laquelle *Thomas* reconnut ce Maître qui lui montra ses playes. Pour rendre l'une de ces apparitions plus merveilleuse, on nous assure que Jésus se trouva au milieu de ses Disciples *tandis que les portes étoient fermées*. Mais cela ne paroîtra pas surprenant à ceux qui sçauront que le Christ après sa résurrection avoit un corps *immatériel* ou *incorporel*, & qui par conséquent pouvoit se faire un passage par les moindres ouvertures. Aussi ses Disciples le prirent-ils pour *un Esprit*. Cependant cet *Esprit* avoit des playes, étoit palpable, & prenoit de la nourriture. Mais peut-être que tout cela n'étoit que fantastique, & ces apparitions de pures illusions des sens. En effet comment les Apôtres pouvoient-ils être assurés de la réalité des choses qu'ils voyoient? Un Etre qui a le pouvoir de changer le cours de la nature, peut détruire toutes les regles par lesquelles nous jugeons de la certitude. Cela posé, les Apôtres n'ont jamais pu être sûrs d'avoir vu le Christ après sa résurrection.

S. Jean parle de plusieurs apparitions de Jésus à ses Disciples dont il n'est pas fait mention par les autres Evangelistes : d'où l'on voit que son témoignage détruit les leurs, ou que ceux-ci détruisent le sien.

Quant aux apparitions de Jésus dont S. Paul fait mention, il n'en avoit pas été témoin, il ne les sçavoit que par ouï dire ; aussi trouvons-nous qu'il en parle d'une façon très-peu exacte.

Il dit, par exemple, que Jésus se montra *aux douze*, tandis qu'il est évident que par la mort de Judas le Collége Apostolique se trouvoit réduit à onze seulement. On est surpris de voir ces inexactitudes dans un Auteur inspiré ; elles peuvent nous rendre suspect ce qu'il dit encore que l'apparition de Jésus *à cinq cens d'entre les frères* (13). Pour lui, on sçait qu'il n'a jamais vu son Maître que dans une vision. Peut-être en peut-on dire autant des autres Apôtres & Disciples sur les témoignages desquels on fonde la résurrection de Jésus ; ils étoient Juifs, enthousiastes, prophête & par conséquent sujet à rêver, même étant réveillés. Les incrédules trouvent que c'est le jugement le plus favorable que l'on puisse porter des témoins qui nous attestent la résurrection du Sauveur, sur laquelle la Religion Chrétienne est uniquement établie.

Il paroît en effet très-certain, par la nature des témoignages que nous venons d'examiner, que la Providence à singuliérement négligé de donner à un événement aussi mémorable & d'une si grande importance l'autenticité qu'il sembloit exiger en mettant à l'écart la foi, qui ne rend jamais difficile sur les preuves, nul homme ne pourroit croire les faits, même les plus naturels, sur des piéces aussi fautives, sur des preuves aussi foibles, sur des récits aussi contradictoires, sur des témoignages aussi suspects

(13) Epitre aux Galates chap. XX.

que ceux que nous fourniffent les Evangeliftes fur le fait le plus incroyable & le plus merveilleux que l'on a jamais rapporté. Indépendamment de l'intérêt vifible que ces hiftoriens avoient à faire croire la réfurrection de leur Maître, & qui devroit nous mettre en garde contre eux, il femblent n'avoir écrit que pour fe contredire les uns les autres & pour infirmer réciproquement leurs témoignages. Il faut fans doute des graces d'enhaut pour adopter des rélations dans lefquelles on ne voit qu'un tiffu d'inconféquences, de contradictions, de faits improbables; d'abfurdités capables d'ôter toute confiance à l'hiftoire. Cependant les Chrétiens ne doutent pas un inftant de la réfurrection, & leur croyance à cet égard eft fondée fur un roc: c'eft-à-dire, fuivant les mécréans, fur des préjugés qu'ils n'ont jamais examinés & auxquels dès l'enfance la plus tendre, les guides fpirituels ont prudemment attaché la plus grande importance. On leur apprend à immoler la raifon, le jugement, le bon fens fur l'autel de la foi; après ce facrifice, il n'eft plus difficile de leur faire admettre fans examen les abfurdités les plus palpables pour des vérités dont il n'eft point permis de douter.

C'eft envain que des perfonnes fenfées s'infcrivent en faux contre ces prétendues vérités; c'eft en vain qu'une critique fage s'élève contre des témoignages intéreffés & vifiblement fuggérés par l'enthoufiafme, & l'impofture; c'eft en vain que l'humanité fe récrie contre les guerres, les maffacres & les horreurs fans nombre

que des disputes absurdes sur des dogmes absurdes ont causés sur la terre. On leur ferme la bouche en disant qu'il est écrit : *je détruirai la sagesse des Sages & je rejetterai la science des Sçavans. Que sont devenus les Sages ? Que sont devenus les Docteurs de la Loi ? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce monde en leur faisant prêcher la folie de l'Evangile* (14) ? C'est par de pareilles déclamations contre la sagesse & la raison que des fanatiques & des fourbes sont parvenu à bannir le bon sens de la terre, & à se façonner des esclaves, qui se font un mérite de *soumettre la raison à la foi*, c'est-à-dire, d'éteindre un flambeau sacré, qui nous guideroit sûrement, pour nous égarer dans les ténèbres que nos guides intéressés ont sçu répandre sur les esprits. Dégrader la raison, c'est outrager le Dieu qu'on en suppose l'Auteur, c'est outrager l'homme que l'on réduit à l'état des bêtes.

Ces réflexions suffisent pour nous faire sentir le degré de croyance que mérite le dogme de la résurrection de Jésus-Christ ; il ne nous est attesté que par des hommes dont la subsistance dépendoit de cet absurde Roman, & comme *l'iniquité se dément sans cesse elle-même*, ces témoins menteurs n'ont pu s'accorder entre eux dans leur dépositions. On nous dit que Jésus avoit prédit en public sa propre résurrection. Il falloit donc ressusciter en public ; il

(14) I. Epitre aux Corinth, chap. I. vers. 10, & suiv.

falloit se montrer, non en secret à ses Disciples dont le témoignage ne pouvoit être que suspect, mais ouvertement à des Prêtres, à des Pharisiens, à des Docteurs; à des personnes éclairés, surtout après leur avoir fait entendre que c'étoit-là *le seul signe qui leur seroit donné.* N'étoit-ce pas reconnoître la fausseté de sa mission que de refuser le signe par lequel le Christ avoit solemnellement promis de prouver la vérité de cette mission? Etoit-il raisonnable d'exiger des Juifs qu'ils crussent, sur la parole de ses Disciples, un fait dont il eût pu les convaincre par leur propres yeux? Enfin comment est-il possible pour les personnes raisonnables de ce siècle de croire au bout de dix-huit cens ans sur les témoignages discordant de quatre Evangelistes intéressés, fanatiques ou menteurs, un fait qu'ils n'ont pu faire croire de leur tems qu'à un petit nombre d'imbéciles, incapables de raisonner, avides du merveilleux, trop bornés pour éviter les piéges qu'on tendoit à leur simplicité. Un Gouverneur Romain, un Tétrarque, un Grand-Prêtre Juif convertis par l'apparition de Jésus-Christ eussent fait plus d'impression sur un homme de bon sens que cent apparitions faites en secret à ses Disciples choisis. Le Sanhédrin de Jérusalem converti à la foi eût été d'un plus grand poids pour nous que toute cette canaille obscure à qui les Apôtres parvinrent à faire croire leurs merveilles improbables; & à persuader qu'ils avoient vu le Christ vivant après sa mort.

Si les apparitions de Jésus à ses Apôtres n'é-

toient pas visiblement des fables inventées par la fourberie ou adoptées par l'enthousiasme & l'ignorance : on ne pourroit déviner le motif de ces visites clandestines. En effet devenu impassible, rétabli dans sa toute-puissance divine, qu'avoit-il encore à craindre des Juifs ? Pouvoit-il appréhender d'être mis à mort de nouveau ? En se montrant n'avoit-il pas le droit de se flatter de les convertir plus sûrement qu'il n'avoit fait par toutes ses prédications & ses autres miracles ?

Mais, nous dira-t-on, les Juifs par leur résistance avoient mérité d'être rejettés. Les vues de la Providence étoient changées. Dieu ne vouloit plus que les Juifs fussent convertis. Ces réponses sont autant d'outrages pour la Divinité. 1°. Comment est-il possible que les hommes résistent à Dieu ? N'est-ce pas nier la toute puissance divine que de prétendre que l'homme peut s'opposer à ses volontés ? L'homme est libre, direz-vous : mais un Dieu, qui sçavoit tout, ne devoit-il pas prévoir que les Juifs abuseroient de leur liberté pour résister à ses volontés ? Dans ce cas pourquoi leur envoyer son fils ? Pourquoi lui faire souffrir en pure perte un supplice infamant & cruel ? Pourquoi ne le point envoyer tout d'un coup à des sujets disposés à l'entendre & à lui rendre leurs hommages ? Enfin prétendre que les vues de la Providence étoient changées, n'est-ce pas attaquer l'immutabilité divine ? à moins que l'on ne voulût dire que la Divinité avoit de toute éternité résolu de changer, ce qui néanmoins

ne mettroit pas à couvert cette immortalité.

Ainsi sous quelque point de vue que l'on envisage les choses, il demeurera constant que la résurrection du Christ, loin d'être fondée sur des preuves solides, sur des témoignages irrécusables, sur des autorités respectables, n'est visiblement établie que sur le mensonge & la fourberie, que l'on voit percer à chaque page des récits discordans de ceux qui ont prétendu l'attester.

Après avoir fait revivre leur héros & l'avoir montré, on ne sçait combien de fois, à ses Disciples affidés, il fallut pourtant à la fin le faire disparoître tout-à-fait, c'est-à-dire, le renvoyer dans le Ciel pour conclure le Roman. Mais nos Romanciers ne sont pas plus d'accord sur cette disparition que sur les autres choses. Ils ne s'accordent ni sur le tems ni sur le lieu où Jésus monta au Ciel. S. Marc & Saint Luc nous apprennent que le Christ, après s'être montré aux onze Apôtres, tandis qu'ils étoient à table, & leur avoir parlé, monta au Ciel. S. Luc ajoute néanmoins qu'il les conduisit hors de Jérusalem jusqu'à *Béthanie*, *que là ils éleva ses mains*, *les bénit*, *& fut ensuite transporté dans le Ciel.* S. Marc contredit ici S. Luc, & fait monter Jésus au Ciel en Galilée ; & comme s'il eût vu ce qui se passoit là-haut il le place à la droite de Dieu, qui dans cette occasion lui céda la place d'honneur (15). S. Matthieu &

(15) La fable de l'ascension du Christ est visiblement empruntée de celle de l'ascension de *Romulus* & de *Jules César*, que Lactance néanmoins trouve très-ridicules. Vi LACTANT. INSTITUT. DIVIN. LIB. I. CAP. 15.

S. Jean ne parlent point de cette ascension. Si l'on s'en rapportoit à eux l'on pourroit même présumer que Jésus est encore sur la terre, car suivant le premier de ces Evangelistes ses dernieres paroles à ses Disciples leur font entendre *qu'il restera avec eux jusqu'à la fin des siècles.* Pour fixer nos idées là-dessus, S. Luc nous dit, comme on a vu, que Jésus monta au ciel le soir même du jour de sa résurrection. Mais le même S. Luc, que l'on suppose être l'Auteur des *Actes des Apôtres*, nous dit que Jésus demeura *quarante jours après sa résurrection* avec ses chers Disciples. La foi seule peut nous tirer de tous ces embarras. S. Jean ne prononce rien là-dessus, il nous laisse dans l'incertitude sur le tems que Jésus passa sur la terre à la suite de sa résurrection. Quelques incrédules, à la vue du stile romanesque qu'on voit régner dans l'Evangile de cet Apôtre, on cru, par la maniere dont il fini son histoire, qu'il avoit voulu donner un libre cours aux fables que par la suite on voudroit débiter sur Jésus-Christ. En effet il termine sa narration par ces mots: *Jésus a fait entendre beaucoup d'autres choses; & si on les rapportoit toutes, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres que l'on en écriroit.* C'est par cette hyperbole que l'Apôtre bien aimé finit le Roman Platonique qu'il a fait de son Maître (16).

(16) Nous avons donné assez d'exemples des fables contenues dans les différens Evangiles, publiés & adoptés par les diverses sectes du Christianisme, ces fables nous prouve & la fourberie impudente des faussaires qui compo-



CHAPITRE XVII.

Réflexions générales sur la vie du Christ. Prédication des Apôtres. Conversion de S. Paul. Etablissement du Christianisme. Persécution qu'il essuye. Des causes de ses progrès.

LA lecture seule de la vie de Jésus, telle que nous venons de la présenter d'après les monumens que les Chrétiens respectent comme inspiré, devroit suffire pour détromper toutes les personnes qui pensent. Mais c'est le propre de la superstition d'empêcher de penser: elle engourdit l'ame, elle la rend inquiete, elle trouble la raison, elle anéantit le jugement, elle

posoient ces Romans, & l'étonnante stupidité des différens Sectaires à qui on les faisoit croire. Il est encore bon d'observer que les *Actes des Apôtres*, composés par S. Luc, ne nous parle avec quelque détail que de S. Paul son maître, & ne nous aprennent presque rien des succès ni du sort de ses confreres. Cependant d'autres Romanciers y ont dignement suppléé. Un certain *Abdtias* entre autres, nous a transmis en neuf Livres l'*histoire Apostolique*, mais remplie de tant de fables, de prodiges & d'absurdités, que l'Eglise elle-même s'est cru obligée de les rejetter, dans un tems où ses enfans n'avoient plus la simplicité des premiers siècles. Cependant des siècles d'ignorances ayant fait renaître cette antique crédulité, il s'est trouvé des imbécilles ou des fourbes, qui ont pieusement fait revivre les fables & les traditions des anciens romanciers, ce sont les seuls mémoires que l'on ait sur les Apôtres. On en trouvera des échantillons à la fin du Tome I. du *Codex Apocryph. N. T.*

parvient à faire douter des vérités les plus sensibles, elle fait un mérite à ses esclaves de ne rien examiner, & de s'en rapporter aveuglément à la parole de ceux qui les dominent. Il est donc à propos de remettre encore sous les yeux quelques réflexions à ceux des lecteurs qui n'auroient pas le courage de tirer de l'examen que nous venons de faire les conséquences que l'on voit se présenter naturellement, & de les aider ainsi à se former des idées raisonnables du Christ qu'ils adorent, de ses Disciples qu'ils révèrent, des livres qu'ils sont accoutumés à regarder comme sacrés.

L'examen que nous avons fait de la naissance de Jésus a dû nous la rendre très-suspecte. Nous avons trouvé le Saint-Esprit en défaut sur cet article important de la vie de notre héros; il inspire deux généalogies très-différentes à deux Evangelistes. Malgré une bévue si frappante, malgré la parenté de la Vierge Marie avec Elizabeth femme du Prêtre Zacharie, nous ne chicanerons point là-dessus. Nous accorderons qu'il a pu se faire que Marie fût vraiment de la race de David, bien des exemples nous prouvent que les rejettons de races plus illustres encore sont tombés dans la misere. En partant donc de cette supposition, soit que Marie, femme intacte de Joseph, se fût livrée de plein gré à l'Ange, soit que simple ou dévote elle eût été trompée par cet Ange, ou plutôt par un Amant, Soldat ou Prêtre, qui joua le rôle d'un Ange, il y a tout lieu de croire qu'elle apprit à son fils par la suite sa descendance de David, & peut-être les cir-

constances merveilleuses qui pouvoient en justifiant la mere allumer l'enthousiasme de l'enfant. Ainsi Jésus put de très-bonne heure être vraiment persuadé & de la noblesse de sa race, & du merveilleux dont la naissance avoit été accompagnée. Ces idées ont pu enflammer son ambition par la suite, & peu à peu lui faire croire qu'il étoit vraiment destiné à jouer un grand rôle dans son pays. Préoccupé de ces notions sublimes il acheva de s'y confirmer & de s'enivrer de plus en plus par la lecture des prophéties obscures, & par l'étude des traditions répandues dans son pays. Il est donc très-possible que notre avanturier soit parvenu à se croire réellement appellé par la Divinité, & désigné par les Prophêtes pour être le Réformateur, le Chef, le Messie d'Israël. En un mot il fut un visionnaire, & trouva des gens assez simples pour donner dans ses rêveries.

Une autre cause put encore contribuer à échauffer le cerveau de notre Missionnaire. En effet quelques Sçavans, avec beaucoup de vraisemblance, ont soupçonné Jésus d'avoir puisé sa morale & sa science, chez une espece de Moines ou Cénobites Juifs, appellés *Thérapeutes* ou *Esséniens*. Il est certain que l'on trouve une conformité frappante entre ce que Philon nous dit de ces pieux Enthousiastes, & les préceptes sublimes de notre Héros. Les *Thérapeutes* quittoient pere, mere, femmes, enfans & bien pour vaquer à la contemplation. Ils expliquoient l'Ecriture d'une façon toute allégorique. Ils s'abstenoient de tout serment. Ils vivoient en com-

mun. Ils souffroient avec constance les maux de la vie & mouroient avec joie (1).

De tout cela l'on pourroit conclure ou que le Christ avoit été Thérapeute avant de prêcher, ou du moins qu'il avoit emprunté leur Doctrine.

Quoi qu'il en soit, au milieu d'une nation ignorante & superstitieuse, perpétuellement repûe d'oracles & de promesses pompeuses; misérable pour lors & mécontente du joug des Romains; continuellement flattée de l'attente d'un libérateur qui la remettroit en honneur; notre Enthousiaste trouva sans peine des auditeurs & peu à peu des adhérens. Les hommes sont naturellement disposés à écouter & à croire ceux qui leur font espérer la fin de leur miseres. Les malheurs rendent l'homme craintif, crédule, & le ramenent à la superstition. Un fanatique a toujours des conquêtes à faire chez un peu-

(1) Voyez *Philon de la vie contemplative*. Les premiers Peres de l'Eglise, frappés de la conformité qui se trouve entre les mœurs que Philon attribue aux *Thérapeutes* & celles des premiers Chrétiens, n'ont pas douté que ce ne fussent ceux-ci que ce sçavant Juif avoit voulu désigner sous le nom de *Thérapeutes* ou d'*Esseniens* contemplatifs. Il est certain que du tems de l'historien Josephe on comptoit trois sectes en Judée, les *Pharisiens*, les *Saducéens* & les *Esséniens* ou *Esséens*. Depuis cet Ecrivain il n'est plus fait mention nulle part de ces derniers; d'où quelques Sçavant ont conclu que ces *Esséniens* ou *Thérapeutes* furent depuis confondus & incorporés avec les premiers Chrétiens, qui, comme tout le prouve, menoient un genre de vie parfaitement semblable au leur. V. *Le Clerc Biblioth. universelle. Tome IV. p. 525. & suiv.* & *Bernard Nouvelles de la Républ. des Lettres*. Tom. XXXV. pag. 503.

ple miſérable. Il n'eſt donc point merveilleux que Jéſus ſe ſoit très-promptement fait des partiſans, ſur-tout dans une populace qu'il eſt en tout pays très-facile de ſéduire.

Notre héros connoiſſoit le foible de ſes concitoyens; il leur falloit des prodiges, il en fit à leurs yeux. Des ſtupides, totalement étrangers aux ſciences naturelles, à la Médecine, aux reſſources de l'artifice, prirent aiſément pour des miracles des opérations très-ſimples, & attribuerent au doigt de Dieu des effets qui pouvoient être dus aux connoiſſances que Jéſus avoit acquiſes durant le long intervalle dont ſa Miſſion fut précédée. Rien de plus commun dans le monde que la combinaiſon de l'enthouſiaſme & de la fourberie; les dévots les plus ſincères ſe permettent ſouvent des fraudes qu'ils appellent *pieuſes*, quand il s'agit de faire réuſſir ce qu'il croyent *l'œuvre de Dieu*, ou de faire proſpérer la Religion. Des exemples très-récens ſuffiſent pour nous convaincre que l'alliage de la piété & de la fourberie n'eſt nullement incompatible. L'on a vu tout Paris courir pour voir des miracles, des guériſons, des *convulſions*, & pour entendre des prédictions qui étoient viſiblement des fraudes imaginées par de bonnes ames, dans la vue d'étayer leur parti, qu'elles qualifioient de la cauſe de Dieu. Il n'eſt gueres de zèlés dévots qui ne croyent le crime même permis quand il s'agit des intérêts de la Religion. Dans la Religion, comme au jeu, l'*on commence par être dupe*, *& l'on finit par être fripon*.

Ainſi

Ainſi en conſidérant attentivement les choſes, en peſant les circonſtances de la vie de Jéſus-Chriſt, nous demeurerons perſuadés que cet homme a pu être un fanatique, qui ſe crut réellement inſpiré, favoriſé du ciel, envoyé à ſa nation, en un mot un *Meſſie*; & que pour appuyer ſa miſſion divine il ne fit point de difficulté d'employer les fraudes les plus propres à réuſſir auprès d'un peuple, à qui il falloit abſolument des miracles, & que ſans des miracles les plus forts raiſonnemens, les harangues les plus éloquentes, les préceptes les plus ſages, les conſeils les plus ſenſés, les principes les plus vrais n'auroient jamais pu convaincre. En un mot un mêlange aſſez conſtant d'enthouſiaſme & de fourberie paroît conſtituer le caractere de Jéſus; c'eſt celui de preſque tous les Avanturiers ſpirituels qui s'érigent en *Réformateurs*, ou qui ſe font Chef de Secte.

En effet nous le voyons toujours durant toute ſa miſſion prêcher le royaume de ſon Pere & appuyer ſa prédication par des prodiges. Il ne parle dans les commencemens que d'une façon très-réſervée de ſa qualité de Meſſie, de fils de Dieu, de fils de David. Il a la prudence de ne ſe point donner lui-même pour tel; mais il permet que ce ſecret ſe décèle par la bouche du Diable, à qui il a communément grand ſoin d'impoſer ſilence lorſqu'il a parlé d'une façon aſſez intelligible pour avoir fait impreſſion ſur les ſpectateurs. Ainſi à l'aide de ſes poſſédés, de ſes énergumènes ou de ſes *convulſionnaires*, il ſe fait rendre des témoignages, qui dans ſa

propre bouche euſſent été trop ſuſpects & l'auroient pu rendre odieux.

Notre Opérateur habile eut encore ſoin de toujours choiſir ſon terrein pour faire ſes miracles ; il refuſa conſtamment d'opérer ſes prodiges devant des perſonnes qu'il ſuppoſoit diſpoſées à les critiquer. S'il en fit quelquefois dans les Synagogues & en préſence de quelques Docteurs, ce fut, ſelon les apparences, dans la certitude que la populace moins difficile & qui croyoit à ſes merveilles, prendroit ſon parti & le défendroit contre les mauvais deſſeins des ſpectateurs plus clairvoyans (2).

Les Apôtres de Jéſus paroiſſent avoir été des hommes de la trempe de leur Maître, c'eſt-à-dire, ou des enthouſiaſtes crédules & ſéduits, ou des fourbes adroits, ou ſouvent l'un & l'autre à la fois. Il y a tout lieu de croire que le Chriſt, qui ſe connoiſſoit en hommes, n'admit dans ſa confidence la plus intime que ceux dans leſquels il remarqua la crédulité la plus ſoumiſe ou la plus grande adreſſe. Dans les

(2) C'eſt ainſi que l'on a vu il y a quelques années dans Paris, ſur le tombeau du Diacre *Pâris*, s'opérer des miracles en préſence de perſonnes très-ſenſées, qui n'oſoient ni les critiquer ni les contredire, dans la crainte d'être maltraitées par une populace obſtinée à voir des prodiges, & que des impoſteurs n'auroient pas manqué d'exciter contre ceux qui auroient prétendu ne voir que des fourberies. L'Auteur de cet Ouvrage penſa ſe faire des affaires très-ſérieuſes avec le peuple dans le cimetiere de S. Médard pour avoir eu la témérité de rire en voyant les cabrioles de l'Abbé Beccherand.

occasions importantes, comme dans le miracle de la multiplication des pains, dans la *Transfiguration* &c. nous voyons qu'il se sert toujours du ministere de *Pierre*, de *Jacques* & de *Jean*.

Il est aisé de comprendre que ses Disciples & ses adhérens lui furent très-attachés, soit par les liens de l'intérêt, soit par ceux de la crédulité. Les plus rusés sentirent que leur fortune ne pouvoient que s'améliorer sous la conduite d'un homme qui sçavoit en imposer au vulgaire & les faire vivre aux dépens des dévots charitables. Des pêcheurs, obligés ci-devant de subsister par un travail pénible & souvent inutile, comprirent qu'il étoit plus avantageux de s'attacher à un Missionnaire qui sans peine les faisoit vivre assez commodément. Les plus crédules s'attendirent toujours à faire une fortune brillante & à remplir des postes éminens dans le nouveau Royaume que leur chef avoit dessein de fonder.

Les espérances & le bien-être des uns & des autres se dissiperent à la mort de Jésus. Les plus pusillanimes perdirent entiérement courage, mais les plus habiles & les plus fins ne se crurent point obligés de quitter la partie. Ils imaginerent donc, comme on a vu, la fable de la *résurrection*, à l'aide de laquelle & l'honneur de leur Maître & leur propre fortune furent mis en sûreté. Au reste, il paroît évident que ces Apôtres n'ont jamais cru sincérement que leur Maître fût un Dieu. Les Actes nous prouvent invinciblement le contraire. Le même Simon-Pierre qui avoit reconnu Jésus pour *le*

fils du Dieu vivant, déclare dans sa premiere prédication qu'il est un homme. *Vous sçavez*, dit-il, *que Jésus de Nazareth* a été UN HOMME *que Dieu a rendu célèbre parmi vous*..... *Cependant vous l'avez crucifié*, ... *mais Dieu l'a ressuscité* &c. Ce passage prouve très-clairement que ce chef des Apôtres n'osoit pas encore hazarder, ou ignoroit totalement la Doctrine de la Divinité de Jésus, qui fut depuis inventée par l'intérêt du Clergé, & adoptée par la sotise des Chrétiens, dont la crédulité ne fut jamais effrayée des plus grandes absurdités; l'intérêt & la sotise ont perpétué cette doctrine jusqu'à nous. A force de répéter les mêmes choses pendant longtems aux hommes, on parvient à leur faire croire les fables les plus ridicules; la Religion des Enfans n'est jamais que l'effet de la sotise des Peres (3).

Cependant il paroît que les Apôtres de Jésus privés des conseils de leur Maître, ne seroient jamais parvenus à faire adopter leur doctrine s'ils n'eussent eu depuis sa mort de puissans renforts, & ne se fussent prudemment associé des hommes plus adroits qu'eux & plus propres aux affaires. Ils délibérerent ensemble sur leurs intérêts communs; ce fut alors que le *Saint-Esprit* descendit sur eux, c'est-à-dire, qu'ils aviserent aux moyens de subsister; de gagner des prosélytes & grossir le nombre de leurs adhérens, afin de se garantir des entreprises des Prêtres

(3) Voyez les *Actes des Apôtres*. chap. II. vers. 22. 25. & voyez la seconde des Notes suivantes.

& des Grands de la nation, à qui la nouvelle secte ne pouvoit que déplaire. En effet ceux-ci, peu contens d'avoir fait mourir Jésus, eurent encore l'imprudence de persécuter ses adhérens; ils engagerent Hérode à faire périr *Jacques* frere du Christ; enfin ils firent lapider *Etienne*, qui avoit eu le malheur de tomber entre leurs mains. Ces Prètres & ces Docteurs ne virent pas que la persécution est le moyen le plus sûr d'étendre le fanatisme de plus en plus; & qu'on donne toujours de l'importance au parti que l'on persécute.

Cet esprit persécuteur, inhérent au Clergé, ne servit donc qu'à faire de nouveaux partisans à la secte persécutée. Les mauvais traitemens, les emprisonnemens, les supplices rendent toujours les sectaires plus opiniâtres, & en font des objets intéressans pour ceux qui les voient souffrir. Les tourmens font que l'on prend pitié de celui qui les endure. Tout fanatique que l'on punit est assuré de trouver des amis crédules qui le secourent, parce qu'on se persuade que c'est pour la Religion qu'il est persécuté.

La persécution des Prêtres fit encore sentir aux nouveaux sectaires qu'il étoit très-important pour eux de s'unir d'intérêts: il comprirent qu'il falloit éviter les querelles & tout ce qui pouvoit causer de la division; en un mot ils vécurent dans la concorde & la paix.

Les Apôtres, devenus les Chefs de la secte, ne négligérent pas leurs propres intérêts. Un des premiers moyens que le Saint-Esprit leur inspira fut de profiter de la ferveur des ames

dévotes pour les engager à mettre tous leurs biens en commun. Les Apôtres furent les dépositaires de ces biens ; ils eurent sous leurs ordres des ministres ou serviteurs connus sous le nom de *Diacres*, chargés de la distribution des aumônes. Il y a tout lieu de croire que ces grands Saints ne s'oublioient point eux-mêmes dans ces distributions. Il paroît encore que la loi de mettre ses biens en commun s'observoit à la rigueur. En effet nous voyons dans les Actes des Apôtres *Ananie* & *Saphire* frappés de mort, à la priere de S. Pierre, pour avoir eu la témérité de retenir une portion de leur propre bien : conduite qui paroîtroit aussi injuste que barbare dans toute autre personne qu'un Apôtre de Jésus-Christ.

Cependant il faut convenir que la loi qui obligeoit les riches à mettre leur bien en commun étoit très-importante, non seulement pour les Apôtres, mais encore pour grossir la secte & lui attirer des partisans. Les pauvres durent sans doute être fort empressés à s'enrôler dans un parti, où les riches s'engageoient à *mettre la nappe* pour les indigens. D'où l'on voit que cette institution pouvoit, sans miracle, fortifier la foi, & augmenter journellement le nombre des fideles.

De toutes les recrues que fit la secte naissante, il n'y en eut point de plus importante pour elle que celle de *Saül*, depuis connu sous le nom de *S. Paul*. Les actions & les écrits qu'on lui attribue nous le montrent comme un homme ambitieux, actif, intrépide, opiniâtre, suscep-

tibles d'enthousiasme & capable d'en inspirer aux autres. Occupés d'abord du métier de faiseur de tentes, il paroît qu'il s'attacha depuis au service de *Gamaliel*, Docteur de la Loi, & qu'il rendit des services aux Prêtres dans les persécutions qu'il firent éprouver aux premiers Chrétiens. Cependant il y a lieu de croire que les Apôtres sentant l'utilité dont un homme du caractere de Saul pouvoit être au parti, profiterent de quelque mécontentement qu'il avoit eu, pour l'attirer dans leur secte; il y consentit, comprenant très-bien qu'à l'aide de ses talens, supérieurs à ceux de ses confreres, il pourroit aisément venir à bout de se mettre à la tête d'un parti, auquel il sçavoit les moyens de se rendre nécessaire. Il prétendit donc que sa conversion étoit l'effet d'un miracle, & que Dieu lui-même l'avoit appellé. En conséquence il se fit baptiser à Damas, vint se joindre aux Apôtres à Jérusalem, se fit aggréger à leur Collége, & bientôt leur fit connoître ses talens (4). Il se mit à prêcher le Christ & sa résurrection, & à travailler pour lui gagner des ames. Son zèle véhément ne tarda pas à lui susciter des affaires avec les Prêtres, indignés de la conduite de ce transfuge; mais ses persécutions le ren-

(4) Voyez *les Actes des Apôtres chap. IX.* L'Auteur a composé un ouvrage sous le titre d'*Essai de Critique sur la Vie & les Ecrits de S. Paul*, qui peut être regardé comme un complément de celui-ci. On y trouve l'esprit & le caractere de l'*Apôtre des Gentils*.

dirent plus cher à son parti ; dont il devint dès-lors l'ame & le grand mobile.

Souvent maltraité & rebuté par les Juifs, ils comprit qu'il seroit peut-être utile de ne point s'en tenir à eux seuls, mais qu'il pouvoit encore y avoir des conquêtes à faire parmi les idolâtres. Il sçavoit sans doute très-bien que le peuple se ressemble assez dans toutes les superstitions, qu'il est par tout également curieux de merveilles, susceptible de fanatisme, amoureux de nouveautés, & facile à tromper. En conséquence, tantôt Paul prêchoit les Juifs, tantôt à leur refus il s'addressoit aux Gentils, parmi lesquels il ne laissa pas de faire des recrues considérables.

Jésus, né dans le sein du Judaïsme, & qui connoissoit très-bien l'attachement de ses concitoyens pour la loi de Moyse, avoit toujours hautement déclaré qu'il venoit *l'accomplir, & non pas la détruire.* Ses premiers Apôtres étoient, comme lui, des Juifs, & se montrerent souvent très-attachés aux rites de leur Religion. Ceux-ci trouverent mauvais que Paul leur confrere ne soumît pas les prosélites qu'il faisoit chez les Gentils aux pratiques Judaïques. Rempli de vues plus vastes que les autres Apôtres, il n'avoit point voulu rebuter ces nouveaux Convertis par des usages incommodes, tels que celui de la *circoncision* & l'abstinence de certaines viandes. Pour mieux parvenir à ses fins il crut devoir négliger ces usages ; qu'il traitoit de bagatelles, tandis que ses confreres les re-

gardoient comme très-essentiels (5). Paul se rendit auprès d'eux pour leur faire entendre raison ; ce fut dans cette occasion qu'il résista à S. Pierre, qui ne vouloit pas qu'on mollît sur des articles importans à ses yeux.

Cette altercation produisit un vrai schisme. Paul laissa ses confreres prêcher l'Evangile Ju-

(5) Les premiers prosélytes que les Apôtres firent parmi les Juifs, comme on a dit ailleurs, s'appellerent *Nazaréens* ou *Ebionites* ; ceux-ci crurent en Jésus, sans pour cela renoncer à la loi de Moïse ; en conséquence ils regardoient S. Paul comme un *hérétique* ou comme un *Apostat*. Ce fait, attesté par Origène, Eusèbe, & S. Epiphane, est important pour se faire une idée précise du Christianisme primitif que l'on voit partagé en deux sectes presqu'aussitôt que S. Paul y fut entré. En effet ce nouvel Apôtre ne tarda pas à se séparer de ses confreres, à prêcher une doctrine différente de la leur, à sapper ouvertement le Judaïsme que S. Pierre, S. Jacques & tous les autres chefs de l'Eglise persistoient à respecter. Mais comme S. Paul eut du succès chez les Gentils, son parti l'emporta : le Judaïsme fut entiérement proscrit, le Christianisme devint une Religion toute nouvelle dont le Judaïsme n'avoit été que la figure. Ainsi S. Paul changea totalement le systême religieux de Jésus-Christ, qui ne s'étoit proposé que de réformer le Judaïsme, qui avoit fait profession de la Loi de Moïse, qui avoit déclaré être venu *pour l'accomplir, & non pour l'abolir*. Les principaux Apôtres suivirent la conduite de leur Maître & se montrerent fort attaché à la Loi & aux usages de leurs Peres : S. Paul nonobstant leurs protestations, prit une route différente, il montra du mépris ou de l'indifférence pour les Ordonnances légales, auxquelles nous trouvons pourtant que par politique il se soumit quelquefois lui-même. C'est ainsi que nous voyons qu'il circoncit Timothée, & qu'il fit des cérémonies Juive dans le temple de Jérusalem.

daïque ou de la *Circoncision*, tandis qu'il prêchoit le sien dans l'Asie-mineure & dans la Grece, tantôt aux Juifs Hellénistes qu'il y trouvoit établis, tantôt aux idolâtres Grecs dont il sçavoit la langue, ignorée des autres Apôtres. Sa mission eut des succès qui surpasserent de beaucoup tous ceux de ses confreres, ils allerent si loin que l'on peut à juste titre regarder Paul comme le vrai fondateur de la Religion Chrétienne, telle qu'elle est aujourd'hui.

En effet, si l'on s'en rapporte aux Actes des Apôtres, nous voyons dans ce nouveau

Peu content de décrier la Loi de Moïse, S. Paul, de son propre aveu, prêchoit un Evangile *à lui*, il dit positivement dans son Epitre *aux Galates ch. I. vers.* 11. *& suiv.* que *l'Evangile qu'il prêche n'est point des hommes, qu'il l'a reçu comme une révélation particuliere de J. C.* Il parle encore de ses démêlés avec les autres chefs de la secte, sur lesquels son Disciple S. Luc passe très-légérement dans les *Actes*, qui sont bien plus les *Actes de Paul* que les Actes des Apôtres. Il paroît évident qu'il se brouilla avec ses confreres, partisans de la Circoncision & fondateurs des *Nazaréens* ou *Ebionites*, c'est-à-dire, des Juifs réformés & convertis à Jésus. Ceux-ci avoient un Evangile peu conforme à celui de Paul; il combinoient la loi du Christ avec celle de Moïse. Bien plus, S. Irénée, S. Justin, S. Epiphane, Eusèbe, Théodore, S. Augustin s'accordent à nous dire que ces *Ebionites*, ou Juifs convertis, regardoient Jésus comme un *pur homme fils de Joseph & de Marie, à qui l'on ne donnoit le nom de fils de Dieu, qu'à cause de ses vertus*. Cela posé, il paroîtroit que c'est S. Paul qui a défié Jésus & aboli le Judaïsme; les *Paulites* devenus les plus forts, l'emporterent sur les *Ebionites* ou Disciples des Apôtres, & les traiterent d'hérétiques; d'où l'on voit que c'est la Religion de S. Paul, & non celle de J. C. qui subsiste aujourd'hui parmi nous.

Prédicateur une activité, une chaleur, une véhémence, enfin un enthousiasme très-propre à se communiquer. Les Missionnaires qu'il forma répandirent sa Doctrine au loin. L'Evangile de l'Apôtre des Gentils prévalut sur l'Evangile des Apôtres Judaïzans ; en peu de tems il y eut un grand nombre de Chrétiens dans toutes les Provinces de l'Empire Romain.

Les principes de la nouvelle secte avoient sans doute des attraits pour des peuples misérables ; écrasés par des Tyrans & des Oppresseurs de toutes espece. Ses maximes, qui tendoient à introduire l'égalité & la communauté des biens eurent dequoi séduire des malheureux méprisés ; ses promesses flatterent des misérables fanatiques, à qui l'on annonçoit d'ailleurs la fin d'un monde pervers, la venue prochaine de Jésus, un royaume où régneroit l'abondance & le bonheur. Pour y être admis on exigeoit simplement de ces prosélytes *de croire en Jésus-Christ & de se faire baptiser*. Quant aux maximes austeres de la Secte Chrétienne, elles n'étoient point de nature à révolter des misérables, accoutumés par état à souffrir & à manquer des commodités de la vie. Ses dogmes, en petit nombre dans l'origine, furent aisément adoptés par des hommes ignorans, avides de merveilles, & que leur mythologie propre disposoit assez à recevoir les fables des Chrétiens (6). D'ailleurs les prédicateuss opéroient des

(6) Toutes les superstitions ont des ressemblances & des affinités entre elles. Les Payens trouvoient dans leur Religion des rapports assez marqués avec le Christianisme. Ils

miracles, qui ne leur permettoient pas de douter de ceux qu'on leur disoit avoir été fait par le Christ.

Pour cet effet il y a lieu de présumer que différens Missionnaires eurent soin de composer à l'envi les uns des autres des romans ou histoires de Jésus, dans lesquels il ne manquerent pas de rapporter un grand nombre de prodiges, propre à faire respecter le héros pour lequel on avoit intérêt d'exciter la vénération des fideles. C'est ainsi que ce sont formés, suivant les apparences, les différens recueils connus sous le nom d'*Evangiles*, dans lesquels, à côté de faits très-simples & qui peuvent être réellement arrivés, nous trouvons un grand nombre de récits qui ne peuvent paroître croya-

Ils avoient des Sibylles, des oracles, des prédictions. Leur mythologie leur montroit des Dieux detrônés & remplacés les uns par les autres. Ils y voyoient des Dieu persécutés, exilés, mis à mort; un *Osiris* tué par *Typhon*, & ressuscité; un *Appollon* chassé du ciel; un *Adonis*, &c. Nous trouvons sur-tout beaucoup de points de conformité entre *Esculape* & Jésus-Christ. Le Dieu Payen étoit fils d'Apollon & de la pucelle Boebias; il fit, comme Jésus, un grand nombre de cures miraculeuses. Il fut puni & foudroyé par Jupiter pour avoir ressuscité des morts & les avoir ramenés à une meilleure vie. Après sa mort il alla rejoindre le Dieu son Pere.

Les Peres de l'Eglise eux-mêmes ont trouvé ces conformités frappantes entre Jésus & *Prométhée*; celui-ci est nommé la *sagesse du Pere*; il fut puni par Jupiter pour avoir sauvé le genre humain, qui alloit être précipité dans le Tartare. Suidas dit que l'on donnoit à *Prométhée* un surnom qui signifie *celui qui est mort pour le peuple*. Il fut crucifié sur le Caucase, & Tertulien parle des *croix* qui s'y trou-

bles qu'à des enthousiastes ou a des sots. Ces histoires composées par différentes mains, sur des traditions peu uniformes, par des Auteurs de caracteres fort différens, n'ont point eu beaucoup d'harmonie : de là les défauts de conformité dans les récits de nos Evangelistes que l'on a fait souvent remarquer dans le courant de cet Ouvrage. Il y eut, comme on l'a dit ailleurs, un très-grand nombre d'Evangiles dans les premiers siècles de l'Eglise, parmi lesquels le Concile de Nicée en choisit quatre auxquels ils donna la sanction divine.

Nous ne déciderons pas si ces Evangiles sont réellement des Auteurs à qui on les attribue : l'opinion qui leur en fait l'honneur, a pu être

trouvoient. Son sang produisit une plante, qui rendoit invulnérable. *Voyez* le Traité de M. *du Rondel*, qui a pour titre : *De la superstition. Amsterdam 1686, in-18. page* 115--118.

Le même Auteur observe que les Payens avoient des idées de la *Trinité*. Le même Dieu s'appelloit *Jupiter* dans le ciel, *Mercure* sur la terre, & *Pluton* aux Enfers. *Voyez page* 106. Mercure se nomme *Hermès* en Grec, ce qui signifie *interprête*; ce Dieu fils de Jupiter est souvent appellé le *verbe interprête*. Le mystere *de la Trinité* est dû à Platon, qui de la *bonté*, de la *sagesse*, de la *puissance* de Dieu, a fait trois *hypostases*, c'est-à-dire, qui a personifié ces attributs divins. V. *Platonisme dévoilé pag. 65.*

Enfin on sçait que les Payens admettoient un Enfer ou *Tartare*, un Jugement dernier : des Génies, des Anges, des Démons ; des *métamorphoses* ou *incarnations* : en un mot mille fables analogues à celles des Chrétiens. Plusieurs de leurs Philosophes avoient cru la fin du monde ; & cette doctrine, suivant Lactance, favorisa merveilleusement les prédicateurs de l'Evangile.

fondée dans l'origine sur quelque tradition vraie ou fausse subsistante encore du tems du Concile de Nicée, ou que les Peres de ce Concile eurent intérêt d'accréditer. Nous remarquerons seulement qu'il est difficile de se persuader, sans la foi, que l'Evangile de S. Jean sur-tout, étant rempli de notions *Platoniciennes* ait pu être composé par le fils de Zébédée, par un pauvre pêcheur qui peut-être ne sachant ni lire ni écrire, n'a pu connoître la Philosophie de Platon (7).

Quoi qu'il en soit, nous voyons la philosophie mystique & merveilleuse de Platon s'introduire de très-bonne heure dans le Christianisme. Cette Religion dut convenir à plusieurs égards aux sectateurs de ce Philosophe exalté; & d'un autre côté, sa philosophie embrouillée dut aussi se trouver propre à s'amalgamer avec les principes de la Secte Chrétienne. Cette analogie fit passer dans la Religion des Chré-

(7) Dès le berceau du Christianisme il s'est trouvé des gens qui ont nié l'authenticité des Evangiles. *Marcion* les accusoit d'être remplis de faussetés. Les *Aloges* & les *Théodotiens* rejettoient, sur-tout l'Evangile selon S. Jean, qu'ils regardoient comme un tissu de mensonges. *Voy. Tillemont Mémoires. Tome II. pag.* 257. S. Ephiphane *hæresis* 51. *Tillemont. II. pag.* 438. S. Augustin, dans ses *Confessions liv. VII. ch.* 9, dit qu'il a trouvé dans les Platoniciens tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. Origène contre Celse nous apprend que ce Payen reprochoit à J. C. d'avoir pris dans Platon les plus belles maximes dont l'Evangile lui fait honneur, & entr'autres, celle qui dit qu'*il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche de se sauver. L. 6.*

tiens les notions de la *Spiritualité*, de la *Trinité*, du *Logos* ou du *Verbe*, ainsi qu'une foule de cérémonies magiques, théurgiques, qui dans les mains des Prêtres du Christianisme sont devenues des *mysteres* ou des *SACREMENS*. En lisant *Porphyre*, *Jamblique* & surtout *Plotin*, l'on est tout surpris de les entendre parler à bien des égards sur le même ton que nos Théologiens. Ces points de ressemblance attirerent à la foi plusieurs Platoniciens, qui figurerent parmi les Docteurs de l'Eglise; de ce nombre sont entr'autres, S. Clément d'Alexandrie, S. Irénée, S. Justin Martyr, Origène, &c. En un mot le Platonisme peut être regardé comme la source de plusieurs des dogmes principaux & de plusieurs des mysteres de la Religion Chrétienne (8).

(8) Ceux qui douteroient de la vérité de cette assertion pour s'en convaincre n'ont qu'à lire les ouvrages des Disciples de Platon, qui tous furent des superstitieux & des *Théurgistes*, dont les idées sont assez analogues à celles des Chrétiens; nous trouvons en effet ces écrits remplis de recettes pour faire descendre les Dieux, les bons Génies, & pour écarter les mauvais &c. *Voyez* surtout le *Platonisme dévoilé*, composé par un nommé *Souverain*, de la Secte de Sociniens, & imprimé à Cologne en 1700. *in-octavo*. Tertulien reproche aux hérétiques de son tems de s'être égarés pour avoir introduit le Platonisme, le Stoïcisme & la Dialectique dans le Christianisme. *Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt*. V. TERTULL. DE PRÆSCRIPTION. ADV. HÆRES. CAP. 3. Ce fut évidemment le mêlange de la doctrine intelligible de Platon avec la Dialectique d'Aristote, qui rendit la Théologie si insensée, si querelleuse, si remplie de faux fuyans. Le Cardinal Pallavicin convenoit que *sans Aristote les Chrétiens eussent manqué d'un grand nombre d'articles de foi*.

Il y a tout lieu de croire que la morale austere & fanatique des Chrétiens dut encore bien disposer en faveur de leur secte un grand nombre de Stoïciens, accoutumés à se faire un mérite de mépriser les objets desirés par les autres hommes, de se priver des agrémens de la vie, de braver la douleur & la mort. Nous trouvons en effet un grand nombre d'enthousiastes imbus de ces maximes dans la Religion Chrétienne. Cette façon de penser ou ce fanatisme étoit très-nécessaire aux premiers Chrétiens au milieu des traverses & des persécutions qu'il essuyerent, d'abord de la part des Juifs, & ensuite de la part des Empereurs & des Grands animés par les Prêtres Payens. Ceux-ci, selon l'usage du Sacerdoce en tout pays, firent une guerre très-cruelle à une secte qui attaquoit leurs Dieux & menaçoit leurs temples d'une désertion générale. L'univers étoit fatigué des impostures & des exactions de ces Prêtres, de leurs sacrifices couteux, de leurs oracles menteurs. Leurs friponneries avoient été plus d'une fois dévoilées, & la secte nouvelle offroit aux hommes un culte moins dispendieux & qui, sans parler autant aux yeux que le culte des Idoles, étoit plus propre que lui à faire travailler l'imagination & à exciter l'enthousiasme.

D'un autre côté, le Christianisme étoit flatteur & consolant pour tous les malheureux; il mettoit tous les hommes sur la même ligne, il déprimoit les riches, il s'annonçoit comme destiné par préférence aux pauvres. Chez les Romains les esclaves se trouvoient en quelque sor-

te

te exclus de la Religion; on auroit dit que les Dieux ne s'embarrassoient aucunement des hommages de ces Etres dédaignés. Les pauvres d'ailleurs n'avoient point de quoi satisfaire l'avidité des Prêtres qui, de même que les nôtres, ne faisoient rien sans argent. Ainsi les esclaves & les misérables doivent s'attacher fortement à un systême suivant lequel tous les hommes sont égaux aux yeux de la Divinité, & d'après lequel les malheureux ont plus de droits aux faveurs d'un Dieu souffrant & méprisé que les heureux du siècle.

Les Prêtres du Paganisme prirent donc de l'inquiétude sur les progrès rapides de la secte. L'autorité fut allarmée des assemblées clandestines que tenoient les Chrétiens. On les crut ennemis des Empereurs, parce qu'il refusoient constamment d'offrir aux Dieux du pays des sacrifices pour leur prospérité. Enfin le peuple toujours zèlé les crut les ennemis de ses Dieux parce qu'ils ne vouloient point prendre part à son culte; il les prit pour des *Athées* & des impies, parce qu'il ne concevoit pas quels pouvoient être les objets invisibles de leur adoration, & parce qu'il prenoit ombrage des mysteres qu'il leur voyoit célébrer dans le plus grand secret (9). Les Chrétiens ainsi chargés

(9) On peut voir par les Apologies de S. Justin, de Tatien, d'Athénagore, de Tertulien, d'Arnobe, que l'on imputoit aux Chrétiens les crimes les plus abominables, comme de manger des petits enfans, d'être irréligieux & sacriléges, de commettre des impudicités & des incestse dans leurs assemblées nocturnes. On prétendoit qu'il atta-

de la haine publique en devinrent bientôt les victimes ; ils furent persécutés : la persécution : comme il arrive toujours, les rendit plus opiniâtres. L'enthousiasme s'alluma de plus en plus dans les ames ; on se fit une gloire de résister aux efforts des Tyrans ; on alla même jusqu'à braver leurs supplices, & l'on finit par croire que le plus grand des bonheurs étoit de périr sous leurs coups. On fut flatté par-là de ressembler au fils de Dieu, & l'on se persuada qu'en mourant pour sa cause l'on étoit sûr de régner avec lui dans les Cieux.

En conséquence de ces idées fanatiques & flatteuses pour la vanité, le *martyre* devint l'objet de l'ambition d'un grand nombre de Chrétiens. Indépendamment des récompenses célestes qu'ils croyoient assurés à ceux qui souffroient avec constance & périssoient pour la Religion, on les voyoit estimés, révérés & soignés pendant leur vie, & on leur décernoit les honneurs presque divins après leur mort. Au contraire dans la Société Chrétienne ceux qui avoient la foiblesse de succomber aux tourmens & de renoncer à leur Religion étoient honnis, méprisés, regardés comme des infâmes. Tant de motifs réunis contribuoient sans doute

tachoient un chien à un chandelier & que quand par ce moyen la lumiere étoit éteinte, les Sexes se mêloient. Ces opinions répandues dans le peuple l'irritoient contre les Chrétiens qu'il regardoit comme la cause de la colere des Dieux & des calamités publiques ; en conséquence nous voyons que, même sous les Empereurs les plus doux, la fureur du Peuple allumoit des persécutions,

à échauffer l'imagination des fideles, déjà suffisamment remuée par les idées de la fin prochaine du monde; de la venue de Jésus-Christ, de son régne fortuné, en un mot par les notions fanatiques dont les Ecritures des Chrétiens sont remplies. On couroit donc gaiement aux supplices; on se glorifioit de ses chaînes; on ambitionnoit le martyre comme une faveur, & souvent, par un zèle aveugle, on provoquoit la fureur des persécuteurs. Les Magistrats par leurs proscriptions & leur tourmens ne faisoient qu'allumer de plus en plus l'enthousiasme des Chrétiens; leur courage étoit d'ailleurs soutenu par les Chefs de leur secte; ceux-ci montroient perpétuellement les cieux ouverts aux héros qui consentoient à souffrir & à périr pour leur propre cause, qu'ils avoient soin de faire regarder à ces pauvres fanatiques comme la cause de Dieu même. Un Martyr n'est jamais que la victime du Prêtre enthousiaste ou fourbe qui est parvenu à le séduire (10).

(10) *Martyr* en Grec signifie *témoin*. Mais à l'exception des Apôtres (dont les actions ne nous ont été transmises que par des faiseurs de Légendes) quel témoignage pouvoient rendre à Jésus des hommes qui ne l'avoient jamais vu, & qui ne pouvoient le connoître que sur les contes que leur en faisoient des Prédicateurs, qui ne tenoient ce qu'ils en sçavoient eux-mêmes que par une tradition très-suspecte? Un Martyr n'est donc pour l'ordinaire qu'un sot, dupé par un autre sot, qui a été la dupe d'un fripon, dont l'objet a été d'établir une secte, & qui souvent lui-même s'est fait punir de son projet.

Les hommes se révoltent toujours contre ceux qui usent de violence : ils supposent qu'ils ont tort & que ceux à qui l'on fait violence ont la raison de leur côté. Les perséutions feront toujours des partisans à la cause persécutée. Celles dont nous parlons ne firent que confirmer de plus en plus les Chrétiens dans leur Religion. Les spectateurs de leur souffrances s'intéressent pour eux. On fut curieux de connoître les principes d'une secte qui attiroit des traitemens si cruels & qui donnoit à ses adhérens un courage que l'on crut surnaturel. L'on s'imagina qu'une telle Religion ne pouvoit être que l'ouvrage d'un Dieu ; ses partisans parurent des hommes extraordinaires ; leur enthousiasme devint contagieux, la violence ne servit qu'à l'étendre de plus en plus, & suivant le langage d'un Docteur des Chrétiens *le sang des Martyrs devint une semence féconde de Chrétiens.*

On voudroit faire passer cette propagation du Christianisme pour un miracle évident de la Toute-puissance divine, tandis qu'elle n'étoit due qu'à des causes naturelles, inhérentes à l'esprit humain, dont le propre est de tenir fortement à sa façon de penser, de se roidir contre la violence, de s'applaudir de ses forces, d'admirer le courage dans les autres, de s'intéresser à ceux qui en montrent, & de se laisser gagner à leur enthousiasme. Un peu de réflexion suffiroit pour sentir que l'obstination des Martyrs ; loin d'être un signe de la protection divine sur eux, ou de la bonté de leur cause,

ne peut être regardée que comme l'effet d'un aveuglement causé par les leçons réitérées de leurs Prêtres fanatiques ou trompeurs (11). Quelle conduite plus extravagante que celle d'un Souverain qui, pouvant à son gré & sans effusion de sang étendre son Empire, préféreroit de le faire par le massacre des plus fideles de ses Sujets?

N'est-ce point anéantir la sagesse & la bonté divine que d'assurer qu'un Dieu, à qui tout est possible, parmi tant de voies qu'il pouvoit choisir pour établir la Religion, n'a voulu prendre que celle de faire immoler ses amis les plus chers à la fureur de ses ennemis les plus cruels? Telles sont les notions que le Christianisme nous présente. Cependant il est aisé de voir qu'elles sont des conséquences nécessaires d'une absurdité fondamentale sur laquelle cette Religion est étabie. En effet elle prétend qu'un Dieu juste n'a pas voulu choisir d'autre voie pour racheter les hommes coupables que de faire égorger son cher fils innocent. D'après de

(11) Le sçavant H. Dodwell a fait deux dissertations curieuses sur les Martyrs : l'une pour prouver qu'ils n'ont pas été en aussi grand nombre qu'on se l'imagine communément ; l'une pour faire voir que leur constance a pu n'être due qu'à des causes très-naturelles. V. DODWELL DISSERTATIONES *Cyprianicæ in 8vo. Oxoniæ* 1684. Cependant on ne peut nier que la frénésie du Martyre ne fût une épidémie chez les premiers Chrétiens, à laquelle leurs médecins spirituels furent eux-mêmes obligés d'opposer des remedes, vu que ces malheureux se rendoient évidemment coupables de suicide.

tels principes il ne doit pas être étonnant qu'un Dieu si déraisonnable ait voulu convertir les Payens ses ennemis, par le meurtre des Chrétiens ses enfans. Quoique ces absurdités se tiennent? ceux qui ne jouissent pas de saint aveuglement de la foi ne peuvent pas comprendre que le fils de Dieu lui-même, ayant déjà versé son sang pour le rachat des hommes, ce sacrifice n'ait point été suffisant, & que pour opérer la conversion du monde il ait encore fallu le sang d'un très-grand nombre de Martyrs, dont les mérites étoient sans doute bien moindres que ceux de Jésus-Christ. Il est vrai que pour résoudre ces difficultés les Théologiens nous renvoyent aux décrets éternels dont il n'est point permis de critiquer la sagesse; c'est sans doute nous renvoyer bien loin, néanmoins malgré la solidité de cette réponse les incrédules persisteront à dire que leur esprit borné ne peut trouver, ni justice, ni sagesse, ni bonté dans des décrets éternels qui choisissent de pareilles voies pour opérer le salut du genre humain.

Les persécutions ne furent pas la seule voie qui servit à propager la Religion des Chrétiens. Ses prédicateurs; zèlés pour le salut des ames, ou plutôt curieux d'étendre leur propre pouvoir sur l'esprit des hommes & de fortifier leur parti, avoient hérité des Juifs la passion de faire des prosélytes (12). Cette passion étoit

(12) Les Missions n'ont pour objet que d'étendre le pouvoir des chefs de l'Eglise. Le Pape envoye des Enthousiastes ou des fourbes aux extrémités de la terre pour lui recruter des sujets. Les Missionnaires y font eux-mêmes

propre à des fanatiques orgueilleux, qui s'étoient persuadé qu'eux seuls jouissoient exclusivement de la faveur divine ; elle étoit inconnue des Payens, accoutumés à laisser chacun adorer paisiblement ses Dieux, pourvu que leur culte ne troublât point la tranquillité publique.

Par un effet du zèle des Missionnaires Chrétiens, on les vit, nonobstant les persécutions & les dangers, se répandre avec une ardeur sans pareille par-tout où ils purent pénétrer pour convertir des idolâtres, & amener des brebis égarées au bercail de Jésus-Christ. Cette activité dût être naturellement récompensées par de très-grands succès. Ces hommes ; que leurs Prêtres idolâtres négligeoient, furent flattés de se voir recherchés, & d'être l'objet des soins désintéressés de personnages qui par pure tendresse pour eux venoient de loin les trouver & leur porter des consolations à travers les plus grands périls. Par une suite de ces dispositions on les écouta favorablement, on montra de la bonté à des hommes si bienfaisans, on fut émerveillé de leur doctrine & de leur récits ; bien des gens adopterent leurs leçons, se laisserent guider par eux & trouverent que leur Dieu & leurs dogmes valoient bien ceux qui les avoient précédés.

mes très-bien leurs affaires, & s'ouvrent de nouvelles branches de commerce, quand ils agissent prudemment. L'insolence & l'imprudence des Jésuites ont fait proscrire la Religion Chrétienne du Japon, de la Chine, &c. Nos Missionnaires sont bien reçus par-tout dans les commencemens : on n'en fait pour l'ordinaire des martyrs que lorsque leurs vrais desseins se déployent.

C'eſt ainſi que peu à peu, & ſans miracle, le Chriſtianiſme ſe fit des colonies plus ou moins conſidérables dans toutes les parties de l'Empire Romain. Elles furent dirigées & gouvernées par des *Inſpecteurs*, *Surveillans*, ou *Evêques*, qui, malgré les dangers dont ils étoient menacés, travaillerent opiniâtrément & ſans relâche à augmenter le nombre de leurs diſciples, c'eſt-à-dire, des eſclaves dévoués à leurs ſaintes volontés. L'empire ſur les opinions fut toujours le plus illimité. Comme il n'eſt rien qui ait plus de force ſur les cœurs du vulgaire que la Religion, les Chrétiens eurent par-tout une ſoumiſſion illimitée pour leurs Souverains Spirituels, aux loix deſquels ils ſe perſuaderent que leur bonheur éternel étoit lié. Ainſi nos Miſſionnaires, convertis en Evêques, exercerent de l'aveu de leurs diſciples un magiſtrature ſpirituelle, une juriſdiction ſacrée, qui à la fin les mit au deſſus non ſeulement des autres Prêtres, mais encore les rendit reſpectables & néceſſaires à la Puiſſance temporelle. Les Princes ſe ſervirent toujours avec ſuccès de la Religion & de ſes miniſtres pour accabler les Peuples en les tenant ſous le joug. Les impoſteurs & les preſtiges ſont inutiles aux Souverains qui gouvernent, mais ils ſont très-utiles à ceux qui tyranniſent (13).

CHA-

(13) Voyez *le Chriſtianiſme dévoilé, par M. Boulanger, publié en 1766. in-8vo.* chapitre XV, & *la Contagion ſacrée,* Ouvrage traduit de l'Anglois de *Trenchard* & publié en 1768. où l'on fait voir la fâcheuſe influence de la ſuperſtition ſur le gouvernement.

NOTE DE L'EDITEUR.

CHAPITRE XVIII. & *dernier*.

Tableau du Christianisme depuis Constantin jusqu'à nous.

AU bout de trois siècles nous voyons le Christianisme, accru par tous ces moyens, devenir un parti redoutable dans l'Empire Romain; la puissance souveraine reconnut l'impossibilité de l'étouffer; les Chrétiens, répandus en grand nombre dans toutes les Provinces, formoient une ligue imposante. Des Chefs ambitieux s'arrachoient sans cesse le droit de régner sur les débris d'une république asservie. Chacun cherchoit à se fortifier & à prendre de l'avantage sur ses rivaux. Ce fut dans ces circonstances que *Constantin*, pour se fortifier contre *Maxence* d'abord, & ensuite contre *Licinius*, crut devoir par un coup de politique attirer tous les Chrétiens dans son parti. Pour cet effet il les favorisa hautement, ce qui renforça son armée de tous les soldats de cette secte nombreuse. En reconnoissance des avantages que ceux-ci lui procurerent, il finit par embrasser lui-même cette Religion devenue si puissante; il honora, distingua, enrichi les Evêques des Chrétiens, très-sûr de les attacher à lui par les libéralités qu'il faisoit à la faveur qu'il montroit à leurs *Pasteurs*. Aidé de leurs

fecours il fe promit de difpofer du troupeau (1).

Par cette révolution politique fi favorable au Clergé, les timides Chefs des Chrétiens, qui jufques-là n'avoient régné que fourdement & fans éclat fur les efprits, fortirent de la pouffiere & devinrent des hommes importans. Secondés par un Empereur très-defpotique & dont les intérêts fe trouvoient liés avec les leurs, il firent bientôt ufage de leur crédit pour venger leurs injures & pour rendre à leurs ennemis avec ufure les maux qu'ils en avoient reçus. Le changement furvenu dans la fortune des Chrétiens leur fit très-promtement oublier les maximes douces & tolérantes de leur légiflateur. Ils comprirent que ces maximes, faites pour des malheureux fans pouvoir, ne devoient plus convenir à des hommes appuyés par des Souverains. En conféquence on attaqua les temples & les Dieux du Paganifme; leurs adorateurs furent exclus des places; le Maître ne répandit fes graces que fur ceux qui confentirent à penfer comme lui & à juftifier fon changement en l'imitant. Ainfi, fans aucuns miracles, la

(1) Il eft évident que Conftantin, nonobftant les éloges que les Chrétiens lui ont données, étoit un Prince abominable : fouillé des meurtres de fa femme, de fon fils, de fon collégue, il chercha dit-on, vainement des expiations dans la Religion Payenne, il n'en trouva que dans celle des Chrétiens. S'il fut Chrétien de bonne foi, fon exemple ne fervira, comme tant d'autres, qu'à prouver qu'on peut être à la fois très-dévots & très-méchant.

Cour devint Chrétienne, ou du moins feignit de l'être, & les descendans des Courtisans hypocrites furent des Chrétiens de bonne foi (2).

Dès avant le tems de Constantin le Christianisme avoit été déchiré par des disputes, des *hérésies*, des *schismes* & des animosités entre les Chefs des Chrétiens (3). Les adhérens des différens Docteurs s'étoient injuriés, anathématisés & maltraités *incognito*, c'est-à-dire, sans que leurs querelles éclatassent dans le public. Les subtilités de la métaphysique des Grecs, introduites dans la Religion Chrétienne, avoient fait éclore une infinité de chicanes, qui n'avoient point eu jusques-là de conséquences bien marquées. Toutes ces querelles éclaterent sous le régne de Constantin. Les Evêques & les champions des différens partis s'in-

(2) Il est très-démontré que Constantin, ses Enfans, & surtout Théodose, userent de violences inouïes pour anéantir le Paganisme. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le *Code Théodosien XVI. Tit. X. de Paganis, Sacrificiis & Templis.*

(3) Saint Epiphane, qui écrivoit dans le quatrieme siècle de l'Ere Chrétienne, nous apprend que de son tems il y avoit déjà *quatre-vingt hérésies* ou sectes qui divisoient les Chrétiens : S. Irénée, qui vivoit dans le second siècle, en avoit avant lui déjà réfuté un grand nombre. Depuis l'on a vu pulluler les hérésies dans l'Eglise, cela n'est pas surprenant ; dans des ouvrages aussi contradictoires, aussi obscurs, aussi absurdes que ceux dont le Testament est composé, chacun peut trouver tout ce dont il a besoin pour appuyer les systêmes les plus opposés & les plus fous.

triguerent pour attirer l'Empereur de leur côté, afin de s'en servir pour écraser leurs adversaires. Dans ce tems même une partie très-considérables des Chrétiens sous la banniere du Prêtre *Arius* nioit la Divinité de Jésus-Christ. Trop peu versé dans les principes de la Religion qu'il venoit d'embrasser ; mais voulant décider la question, l'Empereur la remit au jugement des Evêques ; ils les convoqua dans la ville de Nicée, & la pluralité des suffrages régla définitivement le symbole de la foi, Jésus devint un Dieu, *consubstantiel* à son Pere ; le S. Esprit fut encore un Dieu *procédant* des deux autres, enfin ces trois Dieux combinés ne firent qu'un seul Dieu.

Des cris tumultueux firent passer cette décision inintelligible, & la changerent en un dogme sacré, nonobstant les réclamations des opposans. On leur ferma la bouche en les traitant de blasphémateurs & d'hérétiques. Les Prélats dont les poumons se trouverent les plus forts se déclarerent *orthodoxes* ; l'Empereur, peu instruit du fond de la querelle, se rangea pour lors de leur côté, & le quitta par la suite ; suivant qu'il crut devoir prêter l'oreille tantôt aux Evêques d'un parti, & tantôt à ceux d'un autre. En effet l'histoire de l'Eglise nous apprend, que Constantin que nous voyons ici adhérer à la décision du Concile de Nicée, fit alternativement éprouver ses coups aux orthodoxes & aux hérétiques.

Cependant après bien des années & même des siècles de disputes pour quelques contrées,

les Evêques de la Chrétienté sont convenus de regarder Jésus-Christ comme un vrai Dieu. Ils sentirent sans doute à la fin qu'il étoit important pour eux d'avoir un Dieu pour fondateur, ce qui ne pouvoit manquer de rendre leur propre autorité plus respectable ; ils prétendirent en effet que cette autorité étoit dérivée des Apôtres, qui tenoient directement la leur de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de Dieu même. C'est donc une opinion dont il seroit criminel de douter aujourd'hui, quoique bien des Chrétiens de nos jours ne soient point encore convaincus de cet article, & osent en appeller à la décision de l'Eglise universelle (4).

Les Evêques assemblés à Nicée déciderent, comme on l'a dit ailleurs, pareillement de l'au-

(4) A l'exception des Anglicans, tous les Chrétiens *Protestans* rejettent l'*Episcopat* & le regardent comme un pouvoir usurpé. Parmi les Catholiques les Jansénistes pensent de même, ce qui est la vraie cause de l'inimitié que leur montrent le Pape & les Evêques. Il paroît que S. Jérôme étoit là-dessus de l'avis des Jansénistes. Cependant nous voyons dès les premiers tems S. Paul très-occupé à relever la dignité Episcopale. S. Ignace d'Antioche, disciple des Apôtres, insinue dans ses Epitres la haute idée que les Chrétiens doivent se faire d'un Evêque. Enfin l'Auteur très-ancien des *Constitutions Apostoliques liv. I. ch. 2.* déclare nettement qu'un Evêque *est un Dieu sur terre, fait pour commander à tous les hommes ; aux Prêtres, aux Rois, aux Magistrats.* Quoique ces *Constitutions* soient réputées apocryphes, les Evêques y ont bien plus conformé leur conduite qu'à l'Evangile canonique, dans lequel Jésus, loin d'assigner des droits aux Evêques, dit que dans son Royaume il n'y aura *ni premiers ni derniers.*

tenticité des Evangiles & des livres faits pour servir de régles aux Chrétiens. C'est donc à ces Docteurs; comme on l'a déjà remarqué, que les Chrétiens doivent leur foi; qui néanmoins fut souvent ébranlée depuis par des disputes, des héréfies & des guerres; & même par des assemblées d'Evêques qui souvent mirent au néant ce que d'autres assemblées d'Evêques avoient décidé de la façon la plus solemnelle. En un mot à compter depuis Constantin jusqu'à nous, l'intérêt des Chefs de l'Eglise fut la mesure de toutes les décisions, & la régle d'après laquelle ils établirent des dogmes souvent parfaitement inconnus aux fondateurs de la Religion. L'univers devint l'arêne des passions, des disputes, des intrigues, des cruautés de ces gladiateurs sacrés, qui se traiterent les uns les autres avec la derniere barbarie. Les Souverains temporels; unis d'intérêts avec les Chefs spirituels, ou aveuglés par eux, se crurent toujours obligés de partager leur fureurs. Les Princes ne semblerent tenir le glaive que pour égorger les victimes que leur désignoient ceux des Prêtres qui s'emparerent de leur esprit. Ces Princes aveuglés crurent servir Dieu, ou travailler au bien-être de leurs Etats en épousant toutes les passions de ces Prêtres devenus les plus orgueilleux, les plus vindicatifs, les plus avares & les plus méchans des hommes.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les querelles que la Religion Chrétienne fit éclore sur la terre. Nous dirons simplement qu'elles furent continuelles, & qu'elles ont eu

ſouvent des ſuites ſi déplorables que les nations eurent lieu plus de cent fois dans chaque ſiècle de regretter le Paganiſme paiſible & l'idolâtrie tolérante de leurs ancêtres. L'Evangile ou la *bonne nouvelle* donna conſtamment le ſignal du crime. La croix fut la banniere ſous laquelle des frénétiques ſe raſſemblerent pour arroſer la terre de ſang. Les volontés du Ciel ne furent entendues de perſonne. On diſputa ſans fin ſur la façon d'expliquer les oracles que la Divinité étoit venue elle-même révéler aux mortels. Il fallut toujours prendre un parti dans les querelles les plus intelligibles. La neutralité fut regardée comme une impiété ; le parti pour lequel le Prince ſe déclara fut toujours *orthodoxe*, & partant ſe crut en droit d'exterminer tous les autres ; les orthodoxes dans l'Egliſe furent toujours ceux qui eurent le pouvoir de faire exiler, empriſonner & détruire leurs adverſaires.

Ces Evêques, que la puiſſance d'un Empereur avoit tirés de la fange, devinrent bientôt des ſujets rebelles ; ſous prétexte de maintenir leur *puiſſance ſpirituelle*. Ils voulurent être indépendans du Souverain ou des loix de la ſociété. Ils prétendirent que les Princes eux-mêmes, étant ſujets de Jéſus-Chriſt, devoient être ſoumis à la juriſdiction de ſes Repréſentans ſur la terre. Ainſi les prétendus ſucceſſeur de quelques pêcheurs de Judée, à qui Conſtantin avoit tendu la main, s'arrogerent le droit de régner ſur les Rois ; ainſi le Royaume du ciel ſervit à conquérir les Royaumes de la terre.

Juſques-là, comme on a vu, la Secte Chré-

tienne répandue par tout l'Empire, avoit été gouvernée par des Evêques ou Chefs indépendans les uns des autres, & parfaitement égaux pour la jurisdiction, ce qui faisoit de l'Eglise une République *Aristocratique*; mais bientôt son gouvernement devint Monarchique & même Despotique. Le respect que l'on conserva toujours pour Rome, la capitale du monde, sembla donner une certaine supériorité à l'Evêque, ou au Chef spirituel des Chrétiens qui s'y trouvoient établis (5). En conséquence ses confreres lui montrerent souvent de la déférence & le consulterent dans quelques occasions. Il n'en fallut pas davantage à l'ambition des Evêques de Rome pour s'arroger le droit de juger leurs confreres & pour se déclarer les Monarques de l'Eglise Chrétienne. Une tradition très-apocryphe avoit fait voyager St. Pierre à Rome, & supposoit que ce chef des Apôtres y avoit établi son siége en conséquence l'Evêque Romain prétendit avoir succédé aux droits de Simon-Pierre, à qui Jésus dans l'Evangile avoit confié plus particuliérement le soin de *paître ses brebis*. Il prit donc les titres fastueux de successeur de St. Pierre, d'*Evêque universel* & enfin

(5) D'ailleurs c'étoit à Rome que demeuroient les Chrétiens les plus opulens; l'Eglise Romaine faisoit de grandes charités aux fideles des provinces; son Evêque étoit le plus riche; même du tems des Payens, le Siége de Rome étoit l'objet de l'ambition & des combats des Prêtres, qui se disputoient le troupeau de J. C.

enfin de *Vicaire de Jésus-Christ* (6). Il est vrai que ces titres lui furent souvent contestés par les Evêques Orientaux, trop fiers pour vouloir plier sous le joug de leur confreres; mais peu à peu à force d'artifices, d'intrigues, & souvent de violences, ceux qui occuperent le Siége de Rome, suivant toujours leur projet avec ardeur, parvinrent à se faire reconnoître en Occident comme les Chefs de l'Eglise Chrétienne.

Souples & soumis d'abord à l'égard des Souverains dont ils craignoient la puissance, ils leur montèrent bientôt sur les épaules, & les foulerent sous leurs pieds, quand ils se virent bien assurés de leur pouvoir sur l'esprit des peuples dévots & rendus frénétiques par la superstition. Alors ils leverent le masque; ils donnerent aux nations le signal de la révolte, ils animerent les Chrétiens à leur destruction

(6) Plusieurs Auteurs ont nié, avec beaucoup de raison, que S. Pierre ait jamais mis le pied dans Rome; dans les Actes des Apôtres il n'est pas fait mention de ce voyage, à moins qu'on ne suppose que S. Luc n'ait omis de parler de S. Pierre, qui étoit *Nazaréens* ou *Ebionite*, pour faire honneur à S. Paul son maître de la conversion de la capitale. Voyez ce qui a été dit ci-devant, sur les démêlés de S. Paul avec les Apôtres Judaïzans. Si S. Pierre eût été à Rome, son Evangile eût été forcé de céder à celui de l'Apôtre des Gentils, plus commode pour des Payens qu'il dispensoit de la circoncision. Ainsi l'on peut présumer que S. Paul fut le premier Pape. *V. Hist. des Papes, Tom. I. Lettres & monumens des Peres Apostoliques* par Abraham Ruchat *in-8vo. Leyde* 1738. *Fr. Spanheim filii dissertat. IV. Lugd. Batav.* 1679.

mutuelle; ils fouleverent les peuples; ils précipiterent les Rois de leur Trône; ils firent pour les intérêts de leur orgueil, couler le fang à grands flots; ils firent des Princes trop foibles les vils jouets de leurs paffions; ils en firent tantôt leurs victimes & tantôt leurs bourreaux. Les Souverains, devenus leur vaffaux, exécuterent en tremblant les arrêts que le Ciel avoit prononcés contre les ennemis du Saint-Siége, qui s'étoit rendu l'arbitre de la foi. En un mot ces Pontifes inhumains immolerent à leur Dieu cent fois plus de victimes humaines que le Paganifme n'en avoit facrifié à tous les fiens.

Après être parvenu à fubjuguer les Evêques, dans la vue d'établir & de conferver fon empire fur les peuples, le Chef de l'Eglife inonda les Etats des Princes de la fecte d'une foule de Prêtres fubalternes & de Moines qui furent fes efpions, fes émiffaires, les organes dont il fe fervoit pour faire entendre au loin fes volontés & pour fervir fon ambition.

Ainfi les nations furent inondées d'hommes inutiles ou dangereux. Les uns, fous prétexte de tendre à la perfection Chrétienne, étonnerent le vulgaire par un genre de vie frénétique, fe refuferent aux plaifirs de la vie, renoncerent au monde, & languirent dans le fond d'un cloître en attendant la mort que leur vie déplaifante devoit leur faire defirer. Ils s'imaginerent plaire à Dieu en s'occupant uniquement de prieres, de méditations ftériles & creufes, & en fe rendant les victimes d'un fa-

natisme destructeur. Ces insensés, que le Christianisme admirent, peuvent être regardés comme des victimes & des martyrs du haut Clergé, qui n'a garde de les imiter (7).

Mais peu de gens se sentirent appellés à cette perfection sublime; le plus grand nombre des Moines, plus indulgent pour lui-même, se contenta de renoncer au monde, & de végéter dans la retraite, de languir dans une abondante oisiveté, de vivre sans rien faire aux dépens des nations qui travaillent. Si quelques-uns d'entre eux se livrerent à l'étude, ils ne s'occuperent que des vaines subtilités d'une Théologie inintellible propre à faire naître des troubles dans la société & à fomenter la discorde. D'autres, plus actifs, se répandirent dans le monde; sous prétexte de prêcher l'Evangile ils se prêcherent eux-mêmes, les intérêts du Clergé & surtout la soumission due au Pontife Romain, qui fut toujours leur véritable Souverain. En

(7) Le Christianisme condamne le suicide; cependant on admire comme des modeles de perfection, & comme des personnages doués de graces surnaturelles, des hommes & des femmes, qui, par des pénitences & des austérités insensées, abrégent évidemment leurs jours. On assure que les Religieux de la Trappe finissent en peu d'années par mourir de phtysie. Est-il donc plus criminel de se tuer tout d'un coup que de travailler dix ans à sa destruction? Si les hommes étoient plus conséquens ils verroient qu'il est très-ridicule de faire le procès à un suicide, de traîner son cadavre dans la rue, tandis que l'on regarde un Moine frénétique ou une fille enthousiaste comme des Saints agréables à Dieu,

effet ces émissaires n'eurent jamais d'autre patrie que l'Eglise, d'autre maître que son Chef, d'autre intérêt que celui de troubler l'Etat pour faire valoir les *droits divins* du Clergé. Fideles à suivre l'exemple de Jésus, ils apporterent *le glaive*; ils semerent la discorde, ils allumerent des guerres & des séditions, des persécutions, des croisades; ils sonnerent le tocsin de la révolte contre les Princes désagréable ou rebelles au superbe Tyran de l'Eglise; ils employerent souvent le couteau sacré du fanatisme pour le plonger dans le cœur des Rois; en fin mot, pour faire prospérer la *cause de Dieu*, ils justifierent les crimes les plus affreux & mirent tout en combustion sur la terre. Telles furent, surtout dans les derniers tems, les maximes & la conduite d'un Ordre de Moines, qui se piquant de marcher sur les traces de Jésus prit le nom de sa *Société*. Uniquement & aveuglément dévoués aux intérêts du Pontife Romain, ils ne semblerent être venus dans le monde que pour mettre l'univers dans ses fers. Ils corrompirent la jeunesse de l'éducation de laquelle ils voulurent s'emparer exclusivement; ils s'efforcerent de ramener la barbarie; sachant bien que la *pauvreté d'esprit* est le plus grand soutien de la superstition, ils prêcherent l'ignorance & la soumission aveugle; ils dépraverent les mœurs & leur substituerent de vaines pratiques & des superstitions, compatibles avec tous les vices & capable d'appaiser les remors que peut causer le crime. Ils prêcherent l'esclavage & la soumission illimitée aux Princes qui furent eux-mêmes leurs esclaves,

& qui consentirent à devenir les instrumens de leur propres vengeance ; ils prêcherent la rebellion & le régicide contre les Princes qui refuserent de plier sous le joux odieux du successeur de S. Pierre, qu'ils eurent le front de déclarer *infaillible*, & dont ils mirent les décisions bien au dessus de celles de l'Eglise universelle. En un mot par leurs secours le Pape devint, non seulement le Despote, mais encore le vrai Dieu des Chrétiens (8).

Il y eut cependant des hommes qui oserent réclamer contre les violences, les extorsions & les usurpations de ce Tyran spirituel. Il y eut des Souverains qui, pour défendre leurs propres droits, oserent lutter contre lui ; mais dans des tems d'ignorance le combat fut toujours inégal entre la puissance temporelle & la puissance sacrée de l'opinion. A la fin des prédicateurs mécontens du Pontife de Rome dessillerent les yeux de quelques peuples ; ils prêcherent la *réforme*, ils firent main-basse sur quelques abus & dogmes qui leur parurent les plus révoltans. Quelques Princes saisirent cette occasion pour briser des fers dont ils avoient été si longtems accablés : sans renoncer au Christianisme, qu'ils regarderent toujours comme une Religion toute divine, ils renoncerent au Christianisme Romain, qu'ils regarde-

(8) Dans le tems où l'Auteur écrivoit, il ne prévoyoit pas que les *Jésuites*, dont il est ici question, seroient un jour chassés avec ignominie des Pays où leur pouvoir sembloit le mieux établi. *Note de l'Editeur.*

rent comme une ſuperſtition corrompue par la cupidité, l'intérêt & les paſſions du Clergé. Contens d'élaguer ainſi quelques branches d'un arbre empoiſonné (que pourtant ſes fruits amers auroient aſſez dû faire connoître (nos *réformateurs* ne ſentirent point que les principes même d'une Religion fondée par le fanatiſme & d'impoſture, devoient néceſſairement & toujours faire éclore des fanatiques & des fourbes. Il ne virent point qu'une Religion excluſive, qui prétend jouir toute ſeule de l'approbation du Très-Haut, devoit être par ſon eſſence arrogante, orgueilleuſe, & devenir à la fin tyranique, intolérante, ſanguinaire. Ils ne virent pas que la manie du Proſélytiſme, que le prétendu zèle pour le ſalut des ames, que la paſſion des Prêtres pour dominer & régner ſur les conſciences devoient exciter tôt ou tard des ravages.

En effet le chriſtianiſme *réformé* ſe piquant de reſſembler au Chriſtianiſme pur des premier tems de l'Egliſe, produiſit des Prédicateurs fougueux, des illuminés, des pertubateurs publics, qui, ſous prétexte de *rétablir le Royaume du Chriſt*, firent naître des troubles, des maſſacres, des révoltes, en un mot des déſordres ſans fin. Les Princes Chrétiens dans toutes les ſectes ſe crurent obligés de ſoutenir les déciſions de leurs Docteurs; ils regarderent comme infaillibles les opinions qu'ils avoient eux-mêmes adoptées; ils les firent valoir par le fer & par le feu; en un mot ces Princes furent par-tout ligués avec quelques-uns de leurs

Prêtres pour faire la guerre à tous ceux qui ne pensoient pas comme eux (9).

L'on vit sur-tout régner l'esprit intolérant & persécuteur dans les pays qui resterent soumis au Pontife de Rome. Ce fut là que les Prêtres, nourris dans les maximes d'un despotisme spirituel, oserent le plus insolemment tyranniser les esprits. Ils eurent le front de soutenir que le prince ne pouvoit sans impiété se dispenser d'entrer dans leurs querelles, de partager leurs fureurs, de répandre le sang de leurs ennemis. Contre les ordres formels de Jésus-Christ les émissaires du Vicaire de Jésus-Christ prêcherent hautement en son nom la persécution, la vengeance, la haine & le massacre (10). Leurs cris en imposerent aux Souverains, les moins crédules tremblerent à la vue de leur pouvoir qu'ils n'oserent point réprimer. Une politique superstitieuse & lâche

(9) Les Protestans ont persécuté comme le Clergé Romain. Calvin faisoit brûler Servet à Genève, tandis qu'on brûloit des Calvinistes à Paris. Les Anabaptistes ont commis des excès inouis en Allemagne. La Liturgie Anglicane fit perdre la tête à Charles I, qui voulut l'introduire en Ecosse. En Hollande les *Gomaristes* ont chaudement persécuté les *Arminiens*.

(10) L'Evangile se contredit sans cesse; il soufle le froid & le chaud sur l'article de la *tolérance*, ce qui est très-commode pour les Théologiens, quelque parti qu'ils soutiennent. En conséquence, tant que leur parti est le plus foible, ils s'appuyent des passages qui recommandent la douceur: mais dès que ce parti prend le dessus, ils s'autorisent d'autres passages pour écraser leurs adversaires.

leur fit croire qu'il étoit de l'intérêt du Trône de s'unir pour toujours avec ces frénétiques inhumains & turbulens. Ainsi les princes, soumis au Clergé & faisant cause commune avec lui, devinrent les ministres de ses vengeances & les exécuteurs de ses volontés. Ainsi ces Princes aveugles travaillerent à soutenir une puissance rivale de la leur. Ainsi ces Princes bornés ne virent pas qu'il nuisoient à leur propre autorité en livrant leurs sujets à la tyrannie & aux extorsions d'un essain d'hommes; dont l'intérêt est de les plonger dans l'ignorance, d'exciter leur fanatisme, de se rendre maîtres de leurs esprits, de dominer leurs consciences, en un mot d'en faire des instrumens propres à servir leur orgueil, leur avarice, leur vengeances, leur opiniâtreté: par cette indigne politique, dans les Etats les plus soumis à la domination spirituelle du Pontife Romain la liberté de penser fut proscrite avec fureur, l'activité fut réprimée, la science fut punie, l'industrie fut écrasée par la rapacité du Clergé, les mœurs furent négligées & remplacées par des pratiques; les nations végéterent dans l'engourdissement, les hommes n'eurent que des vertus monastiques, affligeantes pour eux-mêmes & inutiles à la société (11). Ils n'eurent

(11) Le sçavant Abbé Fleury convient de ces vérités dans ses *Mœurs des Chrétiens*, *partie V*. §. LIV. où il dit que *les Chrétiens doivent observer exactement ce qui se pratique dans les Monasteres les plus réguliers, pour voir des exemples vivans de la morale Chrétienne.* Ainsi, de son aveu, un bon Chrétien est un vrai Moine; or un Moine est

d'autre reſſort que celui que le fanatiſme leur donna, d'autre ſcience que le jargon obſcur de la Théologie; leur eſprit n'eut d'autre pâture que des diſputes interminables ſur des ſubtilités myſtérieuſes, indignes d'occuper des Etres raiſonnables; ces occupations futiles abſorberent l'attention de beaucoup de génies profonds, dont les travaux euſſent été utile s'il s'étoient portés ſur des objets réellement intéreſſans.

Les nations furent appauvries pour nourrir dans l'abondance, le luxe & ſouvent dans la crapule, des légions de Moines, de Prêtres, de Pontifes dont elles ne retirerent aucuns ſervices réels. Sous prétexte de ſtipendier des interceſſeurs auprès de Dieu, on dota richement une multitude de fainéans, dont les prieres & les réveries ne procurerent que de la miſere & des diſſentions. L'éducation, confiée par toute la Chrétienté à des Prêtres ignorans ou pervers, ne forma que des ſuperſtitieux, dépourvus des qualités néceſſaires à des citoyens. L'inſtruction que l'on donna aux Chrétiens ſe borna à leur inculper des dogmes & des myſteres qu'ils ne purent jamais comprendre. On ne ceſſa de prêcher la morale Evangelique; mais cette morale ſublime, que tout le monde admire & que ſi peu de gens pratiquent, parce qu'elle eſt incompatible avec la nature & les beſoins du plus grand nombre des hommes,

eſt un citoyen mort pour la ſociété. Que deviendroit un pays où tout le monde ſe piqueroit de la perfection chrétienne, vers laquelle chacun doit tendre? Il n'y auroit ni marchands, ni ſoldats, ni gens mariés.

n'en imposa point aux passions, & n'arrêta jamais le déréglement des mœurs. Quand cette morale Stoïque fut pratiquée, ce ne fut que par quelques fanatiques imbécilles, ou par des enthousiastes fougueux que l'ardeur de leur zèle rendit très-dangereux pour la société. Les Saint du Christianisme furent, ou les plus inutiles, ou les plus méchans des hommes.

Les Princes, les Grands, les Riches, les Chefs même de l'Eglise se crurent dispensés de la pratique rigoureuse & littérale des préceptes & des conseils qu'un Dieu lui-même étoit venu donner : ils laisserent la perfection chrétienne à quelques misérables Moines, pour qui seuls elle sembloit originairement destinée ; des guides faciles applanirent pour les autres les chemins du Paradis, &, sans gêner les passions, persuaderent qu'il suffisoit de venir périodiquement leur *confesser* ses fautes, s'humilier à leurs pieds, subir les pénitences & les pratiques qu'ils voulurent imposer, & sur-tout faire des largesses à l'Eglise pour obtenir de Dieu la rémission des outrages que l'on faisoit à ses créatures. Par ce moyen dans les pays les plus chrétiens l'on vit les peuples & les Princes allier la dévotion avec la plus affreuse dépravation des mœurs, & souvent avec les crimes les plus noirs. L'on vit des Tyrans dévots ; des Adulteres dévots ; des Oppresseurs, des Ministres iniques, des Courtisans sans mœurs, des voleurs publics, tous très-dévots : on vit des fripons de tout état montrer beaucoup de zèle pour une Religion, dont les Ministres promirent des expiations fa-

ciles à ceux-mêmes qui violeroient ses préceptes les plus formels (12).

Ainsi par les soins des guides spirituels des Chrétiens la concorde fut bannie des Etats, les Princes tomberent dans l'esclavage, les peuples furent aveuglés, la science fut étoufée, les nations furent appauvries, la vraie morale fut méconnue, & les Chrétiens les plus dévots furent communément dépourvus des talens & des vertus nécessaires au soutien des sociétés.

Tels sont les avantages immenses que la Religion du Christ a procurés à la terre! tels sont les effets que nous voyons résulter de l'Evangile ou de la *bonne nouvelle* que le fils de Dieu est venu lui-même nous annoncer. A en juger *par les fruits* (c'est-à-dire, d'après la régle que le Messie a lui-même donnée) les incrédules trouvent que le Christianisme fut allégoriquement

(12) On dit & l'on répéte tous les jours que la Religion est nécessaire, & qu'elle est *un frein*. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour se convaincre que cette Religion parmi les grands & les petits ne retient personne (pas même les Prêtres qui la prêchent & qui en vivent). Les peuples les plus dévôts de l'Europe, tels que les Italiens, les Portugais, les Espagnols, se distinguent également par leur bigoterie & par la corruption des mœurs: le Clergé lui-même leur donne l'exemple de la perfidie, de la cruauté, de la licence la plus effrénée. Pour contenir les hommes, il ne faut ni mensonges, ni fables; il faut de bonnes loix, une bonne éducation, une raison cultivée, des talens, des lumieres, de bons exemples, des récompenses & des châtimens équitables. Comme l'on n'oppose que des chimeres aux déréglemens des hommes, elles ne sont point capables de vaincre leur penchans.

représenté par le *figuier maudit*. Mais ceux qui ont la foi, nous garantissent que dans l'autre monde cet arbre produira quelque jour des fruits délicieux. Il faut donc les attendre en patience, car tout nous prouve que les grands biens que cette Religion nous promet ne se font que très-peu sentir dans le monde où nous sommes.

Cependant il est des gens qui porte l'incrédulité jusqu'à penser que, s'il existoit un Dieu vraiment jaloux de ses droits il ne pouroit gueres récompenser des mortels assez impies pour lui associer un Juif, un charlatan, un homme, & pour lui rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à la Divinité. En effet en supposans que Dieu s'offense des actions de ses créatures & s'intéresse à leurs déportemens, il ne peut qu'être très-irrité de la conduite odieuse de tant de chrétiens qui, sous prétexte de dévotion & de zèle, se croient permis de violer les devoirs les plus saints de la nature, dont on fait ce Dieu l'auteur.

Il est, ajoutent nos incrédules, très-difficile de calculer la durée des extravagances humaines; cependant ils se flattent que le régne du mensonge & de l'erreur finira tôt ou tard pour faire place à la raison & à la vérité (13). Ils

(13) Un Ecossois a publié à Londres en 1699. un Livre sous le titre de *Joh. Craigii, Scoti, Theologiæ Christianæ principia mathematica*, dans lequel il veut prouver que tout ce qui est fondé sur le témoignage des hommes, soit inspiré soit non inspiré, n'est que probable, & que sa probabilité diminue à proportion qu'on s'éloigne du tems où vivoient les témoins sur le témoignage desquels

eſperent donc que les nations & leurs chefs ſentiront quelque jour le danger des préjugés : qu'ils rougiront d'avoir proſtitué leur encens à des objets dignes d'un ſouverain mépris ; qu'ils regretteront le ſang & les tréſors que leur ont couté des fables & des rêveries nuiſibles ; qu'ils ſeront à la fin honteux d'avoir été les dupes & les victimes d'un amas de Romans deſtitués de vraiſemblance, qui n'eurent jamais de fondemens plus ſolides que l'étonnante crédulité des peuples & l'étonnante impudence de ceux qui les prêchent. Ces incrédules oſent du moins entrevoir un tems où les hommes, pour leur propres intérêts devenus plus ſenſés, reconnoîtront la folie vraiment barbare de ſe haïr, de ſe tourmenter, de s'égorger pour des dogmes obſcurs, des opinions & des cérémonies puériles ; indignes d'Etres raiſonnables, & ſur leſquels il eſt impoſſible d'être jamais d'accord.

on croit. Sur ce principe il fait un calcul algébrique, d'après lequel il aſſure que la probabilité de la Religion Chrétienne durera encore 1454 ans, au bout deſquels elle ſe réduira à rien. Mais il préſume que le Jugement dernier doit arriver à tems pour prévenir cette éclypſe totale de la foi. Quoiqu'il en ſoit de ces calculs & de ces conjectures, on pourroit appliquer à la Religion de Jéſus ce que Lactance diſoit de la Mythologie Payenne, ſuivant laquelle Jupiter avoit détrôné ſon pere Saturne. *Video alium Deum fuiſſe regem primis temporibus, alium conſequentibus. Poteſt ergo fieri, ut alius ſit poſteà futurus. Si enim regnum prius mutatum eſt : cur deſperemus etiam poſterius poſſe mutari?* Voyez *Lactant. Inſtit. divin. Lib. I. cap. XI.* Si Dieu s'eſt ennuyé de la Religion Juive, pourquoi ne s'ennuyeroit-il pas de la Religion Chrétienne.

Ces Mécréans pouſſant la témérité juſqu'à prétendre qu'il eſt très-poſſible que les Souverains & les Sujets ſe dégoûtent un jour d'une Religion onéreuſe pour les peuples, & qui ne procure des avantages ſenſibles qu'aux Prêtres d'un Dieu pauvre & crucifié. Ils penſent que détrompés une fois, les Laïques profanes pourroient bien les ramener à la vie frugale des Apôtres, ou à celle du Chriſt qu'ils doivent ſe propoſer pour modele; au moins ils imaginent que l'on pourroit obliger les Miniſtres du Dieu de paix à vivre plus paiſibles, & à faire quelque métier plus honnête qui celui de tromper ou de déchirer la ſociété qui les nourrit.

Si l'on nous demande ce que l'on peut ſubſtituer à une Religion, qui de tout tems n'a produit que des effets funeſtes au bonheur du genre humain; nous dirons aux hommes de cultiver leur raiſon, qui bien mieux que des ſyſtêmes abſurde & trompeurs leur procurera le bien être, & leur fera ſentir le prix de la vertu. Enfin nous leur dirons avec Tertullien: *Pourquoi vous mettre en peine de chercher une Loi divine, tandis que vous avez celle qui eſt commune au monde entier, & qui ſe trouve écrite ſur les tables de la NATURE?* (14).

(14) *V. Tertull. de Coronâ militis.*

F I N.

TABLE

TABLE.

Fin de la Table.